00 8l.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717943-10

CAHIERS
DE
LECTURE.

Troiſieme & dernier volume.

KÖNIGLICHE BIBLIOTHEK HANNOVER

1794.

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum
Halle

Lg 4516

Table

des matières contenues dans ce volume.

Estampe.

IX. & X. Cahier.

I. Manuscrits. Pag.

Anecdote Suisse.

II. Fragmens, ou extraits de livres.

1. Comment les Francais ont pu se laisser entraîner dans le plus dur esclavage sous les apparences de la liberté: par M. Mounier. 7

2. Sibille de Primrose · par feu M. de Cazotte. 28

3. Scènes singulières d'une tragédie de Nathanaël Lee.

4. Deux Lettres d'un voyageur. 133

5. Toilette des dames Grecques: par M. Guys. 148

6. Le Bagne à Malthe. 164

7. Anecdotes & bons mots. 174

8. Poésies. 192

XI. & XII. Cahier.

I. Manuscrits.

Vers adressés an nouvel an à M. Sophie Burckhardt. 203

Avertissement sur la maison d'éducation de Mlle Sophie Burckhardt. 207

II. Fragmens, ou extraits de livres.

9. Sur la musique des Grecs par M. Guys. 213

10. La belle par accident; par feu M. de Cazotte. 231

11. Récit de l'évasion de la comtesse de la Motte de sa prison à Paris. 279

12. Voyage de Paris à Marseille; par M. Bérenger 365

13. Anecdotes sur les gens de lettres & sur leurs écrits. 377

14. De l'esprit & du cœur. 387

15. Poésies. 393

Avis. 396

I.

MANUSCRITS.

Anecdote Suiſſi.

L'année 1428, ſe préſenta à Bâle un jeune ſeigneur Eſpagnol, qui s'écria à haute voix: *Je ſuis un noble Eſpagnol; j'ai parcouru cent pays; j'ai vu mille villes, mais je n'ai pas encore vu l'homme qui oſât ſe méſurer contre Don Juan de Merlo.* Cette bravade inſolente déplut au jeune *Henri de Ramſtein* *); il jetta le gant: le combat fut fixé au dimanche avant *Ste. Lucie*, & on convint d'un coup de lance, de trois coups de hache d'armes, & de quarante coups d'épée. Le margrave, *Guillaume de Rethelin*, fut choiſi pour juge du camp, avec le comte *Jean de Thierſtein*, *Thuring baron de Hallwyl*, *Rodolphe de Ramſtein*, & *Egloff de Rathſamhauſen*. Au jour

*) *Henri* fils de *Herman de Ramſtein*, bourguemaître de Bâle pendant le concile; la nobleſſe de cette illuſtre maiſon eſt documentée dans *Brnkner* juſqu'à 1185.

fixé, les seigneurs, les chevaliers, les gentilshommes & le peuple d'alentour vinrent en si grande foule à Bâle, que le magistrat crut devoir prendre des précautions pour la sûreté & la liberté de la ville. On mit de fortes gardes au petit nombre de portes qu'on laissa ouvertes; quarante cavaliers furent commandés pour patrouiller dans la ville; vingt bateaux armés gardaient le fleuve, & les tours étaient garnies de sentinelles.

Au haut de la ville, sur la place devant la cathédrale, on avait placé des barrieres, devant lesquelles les juges siégerent sur une estrade élevée. Sous la banniere de Bâle, parut *Burckard de Rhyne*, chevalier, bourguemaître, à la tête du Sénat & du grand conseil, tous en armure complette. Une foule immense de noblesse des deux sexes, & de bourgeois de Bâle & des environs, accoururent; les vieux pour se comparer, en silence, aux combattans; les jeunes pour apprendre à les imiter. *Don Juan* & le seigneur de *Ramstein* entrerent, d'un air modeste, dans l'enceinte des barrieres. Ils se battirent avec la lance, la hache d'armes & l'épée avec tant de bravoure, de force, d'adresse & de dextérité, qu'ils furent admirés de tous les spectateurs, & qu'aucun d'eux n'obtint un avantage remarquable sur son adversaire. Tels furent de nos jours, à la tête de leurs armées, *Montécuculli* contre *Turenne*, *Lascy* & *Laudon* contre l'immortel *Frédéric*. Cependant, afin que le souvenir de cette journée devint cher à l'étranger *Don Juan*, le comte *Jean de Thierstein* lui donna l'accolade sur le champ de bataille, & le fit chevalier.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

I.

Comment les Français ont pu se laisser entraîner dans le plus dur esclavage sous les apparences de la liberté. Par M. Mounier.

La plupart des Français désiroient depuis longtemps un gouvernement libre: mais comme on ne prévoyoit pas la possibilité de l'obtenir, on ne prenoit aucun soin d'étudier les matières politiques, & l'on ne remarquoit point dans l'histoire les effets des diverses institutions.

On peut dire que la liberté s'est offerte aux Français par la révolution inattendue d'un déficit dans les finances, non plus tôt qu'ils la désiroient, mais avant que les esprits eussent été

préparés pour la recevoir: ils n'ont pu la reconnoitre & distinguer les limites qui la séparoient de la licence. Beaucoup de personnes l'ont examinée dans ses rapports avec leur position particulière, très-peu dans ses rapports avec l'intérêt général.

Les spéculations abstraites des littérateurs de profession, peuvent être utiles aux administrateurs expérimentés, qui discernent les conseils salutaires des maximes funestes ou impraticables: mais lorsqu'ils sont employés dans le gouvernement, ils sont pour la plupart d'autant plus dangereux, qu'ils sont accoutumés à tout sacrifier pour se rendre célèbres. Se considérant comme les précepteurs du genre-humain, ils se plaignoient depuis long-temps d'être écartés de l'administration, & quand ils apperçurent une voie pour y parvenir, ils s'y précipitèrent en foule; ils se hâtèrent de trahir ceux dont ils recevoient auparavant des salaires & des récompenses, & flattèrent la multitude, comme ils flattoient précédemment les courtisans du prince. Ils adoptèrent les opinions les plus démocratiques; ils étoient bien assurés d'entraîner, par leur exemple, tous ces vils égoistes, pour qui faire placer leur nom dans une gazette étoit le suprême bonheur, tous les hommes tourmentés d'orgueil & de jalousie,

incapables de supporter aucune distinction qui ne soit leur partage, tant d'autres qui cherchoient depuis long-temps à fixer sur eux les regards du public, qui étoient connus sous la dénomination de martinistes, illuminés, quiétistes, jansénistes, économistes, & pour qui toute doctrine étoit indifférente, pourvu qu'elle les fit arriver à leur but. Mais la secte qui s'est le plus distinguée, est celle de nos prétendus philosophes, dont l'alliance avec la populace brisa tous les liens avec rapidité. Une pareille union ne pouvoit produire que des monstres.

En politique, il n'y a malheureusement de systêmes simples & faciles à entendre, que ceux qui favorisent le despotisme ou l'anarchie. M. Sheridan, dans son histoire de la révolution de Suède, a eu raison de dire qu'on ne peut acquérir la connoissance des vrais principes de la liberté que par une observation détaillée des faits, & par un examen des diverses sortes de gouvernemens. Il faut une grande connoissance de l'histoire & du cœur humain pour sentir les avantages de la balance des pouvoirs & la nécessité d'introduire dans une monarchie limitée, une branche aristocratique, afin de garantir le trône de l'effervescence populaire. La plupart des littérateurs ou des savans n'eurent ni le

temps, ni la bonne-foi de commencer un nouveau genre d'études. Ceux même qui, jusqu'à cette époque, ne s'étoient adonnés qu'à des sciences entiérement étrangères à l'administration, ne consentirent pas à s'abstenir de jouer un rôle, quand ils virent un si grand nombre d'ignorans s'ériger en publicistes. Ils jugèrent que la doctrine la plus aisée, pour ces professeurs, étoit celle de l'égalité & de la souveraineté du peuple. On est dispensé de l'embarras de présenter des preuves, quand on a pour soi l'amour-propre de ses auditeurs.

On calomnia la constitution d'Angleterre, parce qu'il étoit plus facile de la calomnier que de la connoître. On la calomnia sur-tout parce qu'il étoit trop commun d'en faire l'éloge, & que chez le peuple Français, de tout temps amateur de nouveautés, rien ne séduit comme un paradoxe.

Enfin, le plus grand nombre de ceux qui voulurent faire un cours de politique, préférèrent le cours le plus abrégé, le plus intelligible, celui que la grande réputation de son auteur faisoit considérer comme un recueil d'oracles; je veux parler du *Contrat Social*, du plus mauvais ouvrage qu'on ait écrit sur les gouvernemens, si l'on met à part le style dont le mérite doit être ici bien indifférent.

J. J. Rouſſeau a puiſé les principes de ſon *Contrat Social* chez les écrivains de la république d'Angleterre: il a fait un rêve ſi abſurde de démocratie, qu'en ſe propoſant de tracer les principes de toutes les formes de gouvernement, il n'a pu parvenir à écrire un ſeul mot qui ne fût démocratique; car il n'indique jamais d'autre ſouverain que le peuple, d'autre loi que la volonté générale qui, ſuivant lui, ne peut être repréſentée. Dans ſon chapitre ſur la démocratie, il parle d'un peuple qui fait lui-même ſes lois, & qui de plus les exécute; c'eſt-à-dire, d'une chimère qu'il avoue n'avoir jamais exiſté. Dans ſes chapitres ſur la monarchie & l'ariſtocratie, il laiſſe au peuple excluſivement toute la puiſſance légiſlative; & ſon monarque & ſes ariſtocrates, ſimplement chargés de l'exécution, c'eſt-à-dire, d'une fonction ſubordonnée qu'il appelle gouvernement, ne ſont que des valets de démocratie. Il reconnoît cependant que le peuple peut ſe tromper, qu'il ne doit jamais faire des loix pour des individus, ou pour certaines circonſtances, ou pour des faits antérieurs, & il n'a pris la peine de nous dire, comment on empêchera ce bizarre ſouverain de prononcer des lois de cette nature. Son dernier chapitre auroit dû ſervir d'antidote contre le poiſon de ſa doctrine; car il affirme que, *tout bien examiné, ſon ſouverain*

(le peuple) *ne peut plus exercer ſes droits ſi la cité n'eſt très-petite.*

C'eſt dans ces principes d'anarchie qu'ont pris toute leur ſcience, nos modernes législateurs. Ils ont ſans ceſſe commenté, dans leurs écrits & dans leurs harangues, les expreſſions de J. J Rouſſeau. Des hommes que leur ton tranchant & dédaigneux faiſoit conſidérer dans la capitale, comme de profonds génies, répétoient avec emphaſe les maximes du contrat ſocial, au milieu de la métaphyſique la plus obſcure, & regardoient en pitié ceux qui prenoient pour modèle, un gouvernement éprouvé au lieu des rêveries d'un philoſophe. Ils déclarèrent patron de la liberté, celui qui avoit regardé la repréſentation du peuple, comme une preuve de ſervitude, & ils appliquèrent à une grande contrée habitée par vingt-cinq millions d'hommes, des principes offerts pour une petite cité, & même de la fauſſeté la plus évidente dans cette ſuppoſition.

Cette ignorance générale étoit bien propre à ſeconder la déclaration des droits, où ſe trouva conſignée cette fauſſe & dangereuſe maxime, que *tous les hommes naiſſent & demeurent libres & égaux en droit.* Le mot droit n'a aucune ſignification, s'il ne déſigne pas ce qui appar-

tient à chacun. Suivant les principes de la juſtice naturelle, il n'appartient à chacun que ce qui ne nuit pas à autrui. A plus forte raiſon dans l'état de ſociété, on ne peut réclamer légitimement que ce qui ſe concilie avec l'ordre public & le bonheur général; or, le maintien de l'ordre public exige une diverſité de prérogatives ou de droits. Il exige même, dans une monarchie, une différence de droits attribués à la naiſſance; car on ne ſauroit dire que les membres d'une famille deſtinée à poſſéder la couronne, naiſſent les égaux d'un ſimple particulier.

Le ſeul genre d'égalité que les citoyens doivent ambitionner, c'eſt celui que procure l'application impartiale des lois dans les tribunaux, où l'on doit corriger l'inégalité produite par la nature, conſidérer les hommes comme égaux dans tout ce qui ne ſe rapporte pas à leurs fonctions publiques, & leur conſerver les mêmes avantages pour leur ſûreté & leurs propriétés.

M. Raynal avoit dit, dans ſon hiſtoire philoſophique, que „prêcher au peuple la chimère de l'égalité, n'étoit pas lui rappeler ſes droits, mais l'inviter au meurtre & au pillage, déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces." Ne croyons pas que les

hommes, qui ont allumé cette torche incendiaire, ont été égarés par une illusion née de la bonté de leur ame. On sait assez qu'ils agissent par haine pour leurs supérieurs, & non par commisération pour leurs inférieurs. On sait assez qu'ils cachent sous cette humilité feinte, un désir extrême d'acquérir des distinctions & des pouvoirs, & quand on connoît leur but, on n'est plus étonné de rencontrer parmi eux, plusieurs personnes autrefois placées dans un rang élevé, & justement détestées pour leur orgueil.

A des malheureux tourmentés par l'ambition, & dont les troubles civils développent l'infernal caractère, il faut un trône ou l'égalité. Ils ne connoissent point d'alternative entre l'autorité suprême, & la dissolution de tous les liens sociaux qui les venge de ceux dont ils envioient le rang, & multiplie, au milieu des malheurs publics, les chances favorables à leur élévation.

Non, les ennemis du genre-humain ne peuvent avoir dans le cœur l'amour de l'égalité, la plus rare & la plus belle de toutes les vertus. Je veux parler de cette égalité morale telle que la recommande le christianisme, & dont les principes nous apprennent à ne jamais dédaigner

notre ſemblable, à reconnoître un frère dans un homme jusque dans l'abjection de l'indigence, à réparer envers lui l'injuſtice du ſort, à nous faire pardonner les avantages dont nous pouvons jouir, à rendre hommage au mérite, ſe trouva-t-il même dans la perſonne du dernier des eſclaves. Cimon l'Athénien poſſédoit bien cette vertu, lui qui ouvroit au peuple ſes jardins & ſes vergers, faiſoit le plus bel uſage de ſes immenſes richeſſes, admettoit les pauvres à ſa table, & cependant pour leur intérêt, pour celui de l'état, leur refuſoit obſtinément le droit de ſuffrage, & s'oppoſoit ſans relâche au démagogue Périclès & au pouvoir de la multitude.

On ne ſe borna point à proclamer l'égalité, on publia, conformément à la doctrine de J.-J. Rouſſeau, que la volonté générale étoit la loi, & que la nation étoit ſouveraine. Ceux qui propageoient ces abſurdes maximes, ne ſavoient-ils pas que dans les gouvernemens les plus démocratiques, anciens ou modernes, on n'a jamais pris pour l'établiſſement des lois, d'autres ſuffrages que ceux des individus, ayant les qualités requiſes pour remplir les fonctions de citoyens (ce qui ſuppoſoit une loi fondamentale, antérieure ſur les conditions du droit de cité), que le nombre des individus privés de tout ſuffrage a toujours infiniment ſurpaſſé le nombre

de ceux qui ont assisté aux assemblées législatives, que même les citoyens ayant droit de voter, n'on jamais pu faire des lois sans le concours de leurs magistrats, que conséquemment leur volonté ne suffisoit pas, & qu'ils participoient au pouvoir souverain, sans avoir la souveraineté?

La doctrine de la volonté générale ne convenoit pas même à l'ochlocratie de France ou à sa constitution nouvelle, qui n'a indiqué aucun moyen de recueillir toutes les opinions, qui a réservé la législation à des personnes élues, qui même ayant prostitué le droit d'élire à un nombre immense d'individus, n'a pu cependant l'accorder qu'à la sixième ou la septième partie des habitans du royaume, & qui de plus en a privé ceux qui n'abjureroient pas, avec serment, toute volonté contraire à ce qu'elle prescrit.

La souveraineté a dû émaner, dans son origine, du consentement exprès ou tacite de la nation; mais pour croire qu'un peuple peut être souverain, il faut confondre la souveranité avec le droit de la force, ce qui conduiroit à la reconnoître dans le premier chef de brigands qui pourroit se soustraire à l'empire des lois. Si la souveraineté est la suprême puissance établie pour dicter des lois d'après les principes de la raison & de la justice & pour en assurer l'exécution, il est évident que le peuple doit être régi

régi lui-même par cette suprême puissance, que le dernier excès de la tyrannie peut seul le dispenser de la soumission envers le souverain, quelle que soit la forme du gouvernement: mais que, dans aucun cas, il ne peut retenir la souveraineté. On ne sauroit la lui supposer sans le considérer comme sans chefs & sans lois, & victime de la plus violente anarchie.

Il n'a jamais existé de nation souveraine, c'est-à-dire, de nation, dont le plus grand nombre des individus possèdent en corps la réunion de tous les pouvoirs. Celle qui auroit la faculté de jouir paisiblement de cet avantage, n'auroit besoin ni de lois, ni de magistrats. Elle se passeroit de gouvernement, & la souveraineté consisteroit en ce que personne ne seroit obligé de commander ou d'obéir: mais comme dans toute société d'hommes, le plus grand nombre doit être, pour son propre intérêt, gouverné par des chefs, dire que la souveraineté appartient au peuple est aussi absurde, que de dire qu'un général doit être subordonné à ses soldats, un magistrat à ses inférieurs, un père à ses enfans *)

*) On pourroit m'objecter l'exemple de quelques petites contrées, où tous les habitans mâles sont, depuis l'âge de seize ans, membres d'une assemblée

Celui qui a le mieux caractérisé cette prétendue souveraineté du peuple, est un zèlé partisant de la démocratie, qui pour la cérémonie du 14 juillet 1790, conseilla sérieusement de placer au milieu du *Champ-de-Mars* un trône vide au pied duquel seroient assis le roi & le président de l'assemblée nationale. Ce trône vide devoit représenter la souveraineté de la nation française. En effet, on peut dire que chez un peuple qui a le malheur & la sottise de se croire souverain, le trône est vide, la souveraineté vacante, & que rien ne s'oppose aux ravages de l'anarchie.

Il est vrai que les auteurs de la constitution ont eu la précaution de reconnoître que la nation

---

législative & souveraine; mais cette assemblée ne se tient qu'un seul jour chaque année. Tout est dirigé par l'influence de quelques familles. Les délibérans sont des hommes de mœurs simples, des cultivateurs, des bergers. Aucun d'eux n'a la manie de se croire un habile politique. Ils se contentent de l'apparence de la souveraineté. Si jamais de beaux ésprits pénètrent dans leur assemblée; si jamais ils vouloient prolonger leur séance, pendant le temps nécessaire pour exercer réellement la puissance souveraine, ils seroient bientôt plongés dans l'anarchie, jusqu'à ce qu'un meilleur, leur souverain se fût chargé de gouverner l'état.

souveraine ne pouvoit pas exercer elle-même la souveraineté; ce qui, en d'autres termes, signifie que la nation toute-puissante est impuissante: mais la multitude, qui ne comprend point ces ridicules abstractions, n'a point consenti que les grands mots de volonté générale & de souveraineté du peuple fussent inutilement prononcés, & pour réaliser la théorie philosophique, la populace de chaque ville ou village s'est appelée la nation, a regardé sa volonté comme une loi, & ses crimes comme des actes de souverain.

Dans tous les temps, la plupart des ambitieux ont préparé leurs succès par de fausses promesses d'égalité & de liberté, depuis les tyrans Dénys de Syracuse, Nabis de Sparte, Aristippe d'Argos, plusieurs tribuns de Rome, Jules-César, Cromwell, jusqu'à Jean de Leyde, le fameux Anabaptiste de Munster, digne modèle de nos apôtres d'égalité, qui se fit déclarer roi, & s'assit sur un trône avant de mourir sur un échaffaud.

Après la manifestation des projets des factieux, on vit les gens de bien, qu'un sincère amour pour la liberté avoit jeté dans la fatale carrière de la révolution, se déclarer en faveur de l'autorité royale; c'est ainsi que Char-

les premier retrouva, parmi ses plus ardens défenseurs, ceux qui s'étoient d'abord le plus signalés par leur opposition au pouvoir arbitraire de la cour; mais quand la justice n'est plus protégée par la force publique, qu'elle n'a d'autre appui que le zèle des personnes qui la chérissent, il est impossible qu'elle parvienne à triompher de l'activité des méchans, de l'abondance de leurs moyens, & de l'audace des hommes qui n'ont à risquer ni leur honneur ni leur fortune. Malheureusement un grand nombre de ceux qui réclamoient les droits du trône, entraînés par la prévention ou l'intérêt personnel, s'obstinoient en même temps à présenter des systèmes contraires au repos, à la prospérité de l'état; car les prétendus philosophes ont été bien secondés dans leurs entreprises par la différence des vues & des intérêts de leurs adversaires. Lorsqu'on délibéroit sur la question la plus importante pour le sort du royaume, celle de savoir comment seroient organisés les états-généraux à venir, la plupart des députés nobles, résolurent d'empêcher l'établissement de deux chambres. Pour le rendre plus odieux, on faisoit circuler des listes qui contenoient les noms de ceux auxquels, disoit-on, la pairie avoit été promise. On auroit voulu pouvoir obtenir trois chambres formées par des représentations différentes: mais craignant de ne pas réussir,

par cette voie, à faire échouer les plans du premier comité de constitution, on vota comme les ennemis du trône, on prononça comme eux la ruine de la monarchie, en demandant une seule chambre. Le comité n'obtint pour deux chambres, que quatre-vingt-neuf suffrages dont quelques-uns furent donnés par des nobles ou des ecclésiastiques zélés pour le bonheur de leur patrie, & les autres par des membres des communes qui bravèrent les menaces des factieux, sans lesquelles beaucoup plus de votans auroient fait connoître leur véritable opinion.

Après le 6 octobre 1789, les royalistes, privés de l'appui du trône, eurent peu de ressources pour former un parti. La plupart craignirent la haine du peuple, ou la vengeance de l'assemblée & de ses défenseurs; ils crurent que la soumission appaiseroit l'orgueil des tyrans. Les uns, pour répandre l'effroi; les autres, pour justifier leur timide circonspection, firent, de toutes parts, retentir le mot de guerre civile. La foiblesse & une fausse prudence ne permirent pas de considérer qu'en laissant maîtres du royaume ceux qui travailloient à sa perte, on livroit les bons citoyens aux poignards des brigands. Un écrit intitulé: *adresse aux amis de la paix*, dont l'auteur étoit justement respecté,

& qui fut distribué avec profusion, entraina beaucoup de suffrages, parmi les gens de bien, en faveur de l'obéissance passive. Il ne faut donc pas être surpris si *la commission intermédaire des états du Dauphiné*, ne réussit point à convoquer les états, & de l'effet que dut produire, dans cette province, la lettre imprimée, signée par le plus grand nombre des députés dauphinois, dans laquelle on affirmoit que le roi s'étoit rendu librement dans la capitale. Si les états se fussent rassemblés, il est vraisemblable qu'ils auroient mis un terme aux succès des factieux, par des moyens dont l'exemple eût été bientôt suivi.

Pendant qu'on prenoit ainsi le parti de l'obéissance, les factieux organisoient, suivant leurs caprices ou leurs intérêts, toutes les branches du gouvernement, donnoient à leur cause l'avantage des formes, & les vrais rébelles parvenoient à placer du côté des royalistes les apparences de la rébellion. Ils n'oublièrent pas sur-tout d'employer, pour le maintien de leur tyrannie, les moyens conseillés aux usurpateurs par Machiavel *). Celui, dit-il, qui s'empare de la souveraineté, sans établir un gouverne-

*) *Discorsi sopra la prima decada di Tit.-Liv.*

ment libre, doit changer toutes choses dans l'état, créer de nouvelles charges sous de nouvelles dénominations, avec une autorité nouvelle, & confiées à des hommes nouveaux, faire les pauvres riches & les riches pauvres, afin qu'il n'y ait aucun grade, aucune dignité, aucun emploi, aucunes richesses, dont le possesseur ne se reconnoisse redevable envers le tyran. Ils établirent un nombre bien plus considérable d'emplois, qu'il n'en existoit auparavant, sans s'inquiéter de l'augmentation des dépenses, & seulement pour multiplier leurs satellites. Ils tirèrent aussi de grands moyens de force de la fabrication des assignats. Ils intéressèrent à la révolution les agioteurs, les acquéreurs des biens du clergé, les créanciers de l'état; le député qui fit entrevoir cet avantage dans l'établissement du papier-monnoie, connoissoit bien l'ame criminelle de la plupart des chefs de son parti, la profonde corruption de son siècle, & la stupidité de la multitude.

Les créanciers de l'état ont été les plus fermes soutiens des nouvelles institutions. Ils avoient sur le peuple la plus grande influence, par leur nombre, leurs richesses & leurs relations commerciales. Dès que l'assemblée les eut mis sous la *fauve-garde de la loyauté française*, ils la considérèrent comme leur unique

débiteur, & ne connurent plus d'autre autorité légitime, que celle qui paroiſſoit devoir leur procurer leur payement. Ils crurent qu'en travaillant à ſa fortune, ils s'occupoient de la leur. Ils ne virent pas qu'en affranchiſſant l'aſſemblée de la ſurveillance du monarque, ils ne ſe réſervoient aucune reſſource contre ſon impéritie ou ſa prodigalité.

Il parut tellement impoſſible de réſiſter avec ſuccès, que les prélats & les prêtres catholiques romains, lorsqu'ils furent condamnés à prêter un ſerment contraire aux principes religieux, dont ils avoient toujours fait profeſſion, offrirent d'en prononcer un en faveur de la conſtitution civile; c'eſt-à-dire, qu'ils auroient promis de maintenir, de tout leur pouvoir, l'ouvrage du crime & la dégradation de la royauté. Si l'eſprit intolérant & perſécuteur de nos prétendus philoſophes, leur eût permis de ne point attaquer la doctrine de l'égliſe gallicane, ils ſe ſeroient donc évité un bien grand obſtacle; mais les motifs de politique & de prudence qui déterminoient en faveur de la conſtitution, disparurent, pour le clergé français, devant l'intérêt de ſa religion. Il pardonnoit le vol de ſes biens, mais non la tyrannie ſur les conſciences. Il préféra ſa ruine entière, brava ſes oppreſſeurs, ne fut abandonné que par un petit

nombre des siens, & se couvrit de gloire par son désintéressement & sa noble fermeté.

On a observé que les protestans de France se sont signalés parmi les ennemis de l'autorité royale. Je suis loin de vouloir les justifier; ils auroient eu plus de sagesse & mieux entendu leurs intérêts, fidelles à l'auguste maison de Bourbon, que leurs ancêtres avoient si puissamment contribué à placer sur le trône, s'ils n'eussent pas oublié la reconnoissance qu'ils doivent à Louis XVI, le premier des successeurs de Henri IV qui ait eu pitié de leur sort, & qui les ait retirés de l'oppression. Dans l'espoir d'obtenir de plus grands avantages, ils n'ont pas rougi de trahir leur libérateur. Dans plusieurs villes, abusant des circonstances, & réunis aux agens des factieux, ils ont désarmé, persécuté les catholiques romains. Les maux qu'ont souffert leurs ayeux ne peuvent les rendre excusables. Dans les guerres de religion qui ont ensanglanté l'Europe pendant le seizième siècle, aucun des partis n'épargna les crimes, ne fut modéré dans la victoire; & dans les pays où les protestans furent vainqueurs, ils ne réservèrent pas aux catholiques romains un sort plus heureux que celui qui leur étoit destiné, lorsqu'ils étoient soumis par la force des armes.

L'ingratitude des protestans les expose aux reproches qu'on leur faisoit autrefois, que leur religion est contraire à la monarchie, & favorise les institutions républicaines. Il m'est impossible d'adopter cette assertion qui tendroit à faire, de la persécution des protestans, une des bases les plus essentielles du gouvernement monarchique, & qui surtout feroit confondre, en France, les innocens avec les coupables; car beaucoup de calvinistes gémissent sur l'égarement de leurs frères, & désirent le rétablissement de l'autorité du roi.

Il est donc évident que si quelques sentimens généreux ont favorisé la révolution dans son principe, il faut compter parmi les causes qui l'ont rendue si funeste, l'envie, l'ingratitude, la cupidité, la lâcheté.

Les peuples corrompus ont bien difficilement des idées saines sur la liberté. Lorsque des hommes, flétris par le luxe & les vices de la servitude, veulent devenir libres, ils se précipitent ordinairement dans la licence la plus effrénée. Ce fut ainsi que les habitans de Syracuse se laissèrent égarer par les ambitieux qui les flattoient à l'envi, se familiarisèrent avec les plus grands crimes, rejetèrent avec mépris les conseils du sage Dion, qui vouloit leur don-

ner un gouvernement mixte, dans lequel le pouvoir des principaux citoyens auroit balancé celui du prince & celui du peuple. Ils crurent tout sacrifier pour la liberté, & ne réussirent jamais, en répandant des flots de sang, qu'à se donner de nouveaux despotes.

Il semble aussi que c'est une triste destinée des peuples, de ne pouvoir presque jamais acquérir la liberté politique qu'après une longue suite de malheurs, & de la dédaigner, lorsqu'ils ont trop de facilité pour la saisir. S'ils n'éprouvent aucune résistance de la part de ceux qui sont en possession du gouvernement, l'enthousiasme les entraîne au-delà de toutes les bornes. Charles I. accordoit à ses sujets le bill des droits. Il leur donnoit la constitution anglaise telle qu'elle existe aujourd'hui, telle qu'elle a fait l'admiration de l'univers. Il s'étoit réconcilié sincèrement avec tous les amis de la vraie liberté; mais chaque concession de ce bon prince étoit un titre pour une nouvelle demande. L'abdication du trône eût seule pu satisfaire la fureur de ses ennemis.

2.

Sibille de Primrose: par feu M. de Cazotte.

Puissance du ciel! fermez les yeux sur la faute que fait commettre un amour extravagant, quoique l'objet en soit méritant & le but vertueux.

Où va Sibille de Primrose, dans le désordre extraordinaire où je la vois, & par la route hazardeuse qu'elle prend? elle s'échape, à dix heures du soir, du château paternel; après avoir endormi la confiance de sa famille & des domestiques. Une échelle, ouvrage de son industrie, produit du sacrifice de ses vêtemens, l'aide à descendre, de soixante pieds de haut dans un fossé humide: elle en sort avec peine, & va fraper à la porte de son père nourricier.

Ah! Gérard! mon cher Gérard! ouvrez-moi: recevez-moi; sauvez-moi: tout est prêt, au point du jour, pour m'unir, par le mariage, à l'odieux Raimbert.

L'honnête Gérard se léve: ouvre la porte. Eh, notre damoiselle! que puis-je faire?

Me faire entrer dans votre barque. Mettre sur le champ à la voile; nous éloigner des côtes de Bretagne. Aller si loin....

Mais où irons-nous, Damoiselle? Où nous pourons Gérard: où Raimbert ne puisse pas me trouver. Prends ma bourse, mon ami; je te la donne de grand cœur. Voici une lettre pour Conant de Bretagne: tu iras le chercher: tu la lui remettras. Je vais te la lire, afin que tu en retienne le sens, si elle venoit à se perdre.

„Que faites vous en France, tandis qu'on travaille à vous enlever Sibille? Laissez-là les tournois. Qu'est-ce que la gloire, Conant, auprès du bien qu'on a été au moment de nous ravir? Que fussions-nous devenus, si je ne vous eusse pas aimé au point de tout exposer pour vous? On m'unissoit demain à Raimbert, à votre lâche ennemi! Adieu, châteaux, palais, principautés, ambition, tyrannie & esclavage

brillants; je vous échape, sur une foible barque. Je vais à Rome me réfugier aux pieds de l'arbitre trois fois couronné des décisions des prétendus maîtres de la terre. On lui a surpris une dispense: elle porte sur de faux exposés. J'ai pour moi la vérité, la religion, l'amour, & sçaurai faire valoir des droits qui assureront pour la vie, à Conant-de-Bretagne, le cœur, l'ame & la main de la tendre Sibille de Primrose.

P. S. Je gagnerai, si je le puis, les côtes de Gascogne: de-là j'irai chercher les Alpes, dont les neiges cesseront bientôt d'embarrasser les passages. Partez, Conant; venez-vous réunir à moi. Je vais prendre l'habit de pélerine; ce déguisement vous convient, comme à moi: adieu."

Gérard ne peut tenir contre les caresses, les larmes & l'or de l'intéressante damoiselle. Le frère de lait & lui, mettent la barque en état d'appareiller: on s'embarque avant minuit: on met à la voile: on prend le large.

Ah, Sibille! Sibille! vous sacrifiez l'intérêt de votre famille, le repos de vos vassaux au choix de votre cœur. Conant est noble, vaillant, généreux, aimable, renommé. Mais Sibille! la nature & l'humanité ont des droits;

la mer a ses périls; on en trouve encore sur la terre: on peut bien être votre historien; on ne voudroit pas avoir été votre conseil.

A présent, l'amour vous tient lieu de tout; & d'abord les élémens semblent favoriser votre indiscrète entreprise. Au lever du soleil, vous vous voyez, avec satisfaction, au milieu de la Manche, d'où vous cherchez à gagner les côtes d'une province où vous puissiez, sans danger d'être reconnue, vous arranger pour suivre vos projets. Mais le vent s'élève avec le jour; il trouble le calme des flots que votre barque sillone; bientôt il se renforce; c'est un orage violent; c'est une véritable tempête qui va vous assaillir.

Gérard est forcé de ferrer toutes les voiles, d'abandonner son bâtiment aux vagues, qui le portent avec impétuosité sur les Sorlingues. Un courant l'entraîne sur les côtes de la principauté de Galles, où il va couvrir de ses débris la pointe de S. David.

La présence d'esprit ne vous abandonne pas; elle vous fait confier votre salut à une planche; l'instinct vous y attache & vous y retient; quand la réflexion, avec le sentiment vous abandonne. Vous êtes portée sur un esquif plat & à fleur

d'eau: des mains adroites & secourables vous y recoivent, en vous dérobant au danger d'être brisée. Vous êtes meurtrie, blessée; la pâleur de la mort couvre vos joues: les tresses de vos cheveux mouillées vont tomber sur vos épaules débarrassées de vos vêtemens. Ce sont des mains de femmes qui vont parcourir toutes ces beautés que voiloit la pudeur, avec des soins si délicats. Il faut examiner les contusions, les meurtrissures, pour y appliquer des remédes; un concert de voix, parmi lesquelles celle d'un homme seul, se fait distinguer, répéte, avec l'accent de la plus vive compassion, quel dommage! qu'elle est belle? cependant on prend votre bras pour y chercher le battement du pouls; il est presque imperceptible; on appuie la main sur votre cœur; un mouvement foible annonce que vous tenez encore à la vie: le zèle uni à l'adresse, emploie les ressources de l'art pour vous y rappeller entièrement. Nous allons, dans l'inquiétude, épier l'instant de votre rappel à la lumière pour jouir de votre étonnement, à l'aspect de tout ce dont vous êtes environnée.

L'intéressante Primrose revenoit à elle-même, par degrés. Un moment lucide étoit suivi, presque aussi-tôt, d'un nouveau désordre dans les idées. La foiblesse, dans tous les cas, l'empê-

l'empêchoit même d'articuler des plaintes. Peu à peu les gélées, qu'on la forçoit de prendre la disposent au sommeil, & on s'écarte d'elle avec prudence, pour la laisser jouir du bienfait de la nature.

Une heure de repos lui a rendu l'usage de la réflexion; elle ouvre les yeux. Les rideaux du lit sont fermés, mais ils lui laissent entrevoir la lumière des bougies, dont la chambre est éclairée. Elle se rappelle les bruits dont ses oreilles ont été frappées, dans les courts intervales où elle a été rendue à elle-même. Bientôt reviennent en foule, les idées de sa fuite, de son embarquement, du naufrage de la barque, même de la planche à laquelle elle avoit confié son salut.

Où suis-je? dit-elle. M'auroit-on ramenée au château de mon père? mais ce n'est pas ici mon lit. J'entends parler bas.... J'avois perdu connoissance. Ne témoignons point que je l'ai recouvrée. Epions ce qui m'entoure ici; & si tout nous y est étranger; dérobons, s'il est possible, le secret de ma position.

Elle finissoit de former son petit plan. Une femme vient de soulever le rideau; s'approche d'elle, lui met la main près de la bouche. C'est,

dit-elle, la reſpiration d'un enfant. Elle dort encore; allez, Suzanne, allez dire à Guaiſiek d'apporter un bouillon.

Cela étoit prononcé d'un ton rempli d'intérêt. Mais quel ſujet d'inquiétude pour Sibille? L'ordre dont Suzanne étoit porteuſe, étoit donné en langage Breton. Il s'adreſſoit à une nommée Guaiſiek; l'idiôme, ainſi que le nom, rapelloient à la tremblante belle, le pays dont elle avoit voulu s'éloigner. La tempête l'auroit-elle rejettée ſur les côtes de Bretagne, ſi dangereuſes pour elle?

On aporte le bouillon. Les rideaux du lit ſont ouverts. La belle, ayant la main ſur les yeux, comme par l'effet d'un mouvement naturel, déguiſe l'attention qu'elle va donner à ce qui l'environne.

Ce ſont trois femmes & un homme, d'une preſtance impoſante, preſque héroïque.

Prenez ſa main, mon prince, diſoit la femme, dont elle avoit deja entendu la voix. Nous allons lui ſoulever la tête.

Le cavalier prend la main, la baiſe, avec tranſport; Primroſe ne la retire point. Les yeux

fermés, elle se laisse donner le bouillon, sans paroître le prendre. Vive Dieu! mon prince, nous sauverons notre ange. Voyez ses meurtrissures; elles sont bien noires; c'est bon signe. Suzanne! apportez moi du camphre.

La main de Primrose restoit, comme dépourvue de sentiment, entre celles de l'homme qui s'en étoit saisi.

Voyez, disoit-il à la femme, ma bonne Bazilette, comme ces doigts là sont moulés. Voyez, malgré la pâleur du reste du corps, comme ils sont terminés par de jolis boutons de rose!

Ah! mon prince, disoit une autre femme, son haleine est aussi douce que le parfum des fleurs dont vous parlez.

Je veux la respirer, disoit le prince, en laissant aller la main. Ah, l'horreur! s'écria Bazilette. Ce sont des conserves, & non des baisers qu'il faut aprocher de ses lévres. Si, par malheur, on l'enterroit demain, le prince Lionnel se feroit attiré un beau renom dans tout le pays de Galles; mais j'en augure mieux; nous ne l'enterrerons pas. Bien des gens doivent la pleurer: ne fussent ce que les originaux des trois jolis portraits trouvés dans sa poche.

Où les avez-vous mis? dit Lionel. — Ils étoient pleins d'eau de mer: je les ai lavés; j'ai bien netoyé les émeraudes & les rubis dont ils sont entourés; ils doivent être secs. — Qu'on aille les chercher. Je veux les examiner. Peut être nous trouverons nous en pays de connoissance.

On juge combien attentivement Primrose écoutoit cette conversation. On vient de lui aprendre où elle est. Elle n'y est point connue, ni même soupçonnée; mais on va examiner les portraits de son père, de son frère &, sur tout, celui de Conant de Bretagne, cet homme, fait, selon elle, pour être connu, comme pour être admiré de toute la terre. Le voile, dont elle prétend se couvrir, va peut-être se déchirer. Les Bretons & les Gallois ont une origine communé; la mer, qui les sépare, est un moyen de communication, & fort souvent une source de querelles. On peut la sacrifier aux égards qu'entrainent les liaisons de sang, ou la rendre le gage de l'arrangement de quelque nouveau démêlé.

Les portraits sont sur la scéne, & ne rapellent l'idée d'aucune physionomie connue. Voilà trois beaux hommes, disoit Basiletta. Il y en a un qui a la phisionomie d'un héros.

Elle rêvoit à ces meſſieurs là, ſur le bord de la mer, diſoit Suzanne; elle s'y oublioit; des brigands l'auront ſurpriſe & enlevée. On n'a pas retrouvé les corps de ces coquins-là; ſi on les tenoit, on pouroit leur faire payer chèrement ce rapt; mais ils n'en ſont pas mieux, ſi les requins leur en demandent compte.

Lionel conſidéroit les portraits avec les yeux d'un rival. Celui de Conant annonçoit trop d'avantage, pour ne pas lui déplaire infiniment. Le prince de Galles avoit conçu un goût très-vif pour la belle, que ſes ſoins venoient de retirer des flots; car elle étoit abſolument redevable de la vie à des ſecours très-bien entendus & dirigés par lui-même.

Des fenêtres de ſon château, dont la vue portoit ſur la mer, il avoit aperçu le déſaſtre de la barque. Un gout pour l'action, un mouvement d'humanité l'avoient fait courir au rivage, d'où il ordonnoit la manœuvre à laquelle Primroſe devoit ſa conſervation.

Le caractère connu d'un homme, ſert à expliquer les actions qui en émanent: tâchons de donner une idée de celui de Lionel.

Il étoit prince héréditaire de Galles; veuf à l'âge de trente ans; jaloux de ſa liberté. Tan-

dis que le souverain du pays, son père tenoit sa cour à Cardigam, lui, préférant l'amusement de la pêche à tout autre, vivoit, entouré de la jeunesse, qui composoit sa société, dans un palais, situé sur les hauteurs de S. David, où il avoit recueilli la belle Primrose.

Par tout où il avoit fallu montrer du courage, il en avoit donné des preuves. A l'extérieur, il étoit humain & bienfaisant, particulièrement dans les occasions d'éclat. Dans l'intérieur de son palais, comme il pensoit que tout étoit fait pour lui. il raportoit tout à soi; pouvoit oublier un ancien service de quelque importance, mais jamais ceux qui contribuoient à sa satisfaction actuelle. Il étoit d'ailleurs impérieux; &, quelqu'opinion qu'il eût épousée, il en demeuroit si prévenu, qu'on ne pouvoit l'en faire changer. Enfin c'étoit un prodige d'entêtement même parmi les Gallois.

Il aimoit passionnément le sexe, & point du tout les femmes; avoit-il obtenu leurs bonnes-graces? au peu de cas qu'il en faisoit, il ne pouvoit concevoir toute l'importance qu'elles y attachoient; &, malgré ce défaut, décelé par sa conduite, en toute occasion, il avoit, jusques-là, toujours réussi auprès d'elles. Il est vrai qu'il étoit beau, bien-fait, jeune, magnifique & prince.

Deux enfans, en bas-âge, lui reſtoient de ſon mariage, & il avoit conſervé près d'eux & de lui, les femmes attachées à leur ſervice. Bazilette en étoit la gouvernante: elle avoit la confiance du prince, à plus d'un égard, & l'on aura occaſion de connoître le genre de ſervices qui la lui avoient le plus meritée. Cette femme, d'un état moyen, entre deux âges, inſtruite par l'expérience, joignoit aux reſſources d'un eſprit naturel, beaucoup de liant dans le caractère.

Raſſurée contre la frayeur d'être trop raprochée de ſa famille, contre celle d'être reconnue, la belle malade a éprouvé un ſaiſiſſement cruel, en aprenant le déſaſtre de ſes compagnons d'avanture; elle ſe voyoit au point de condamner la violence de la paſſion qui les y avoit expoſés. Mais épouſer Raimbert! renoncer à Conant! à la ſeule idée de ces extrémités, les remords ſont forcés de s'éloigner. „O chère idôle de mon cœur! prononce-t-elle tout bas; la néceſſité de ſe rejoindre à toi, eſt la ſeule choſe dont Sibille doive s'occuper!

Lionel tenoit encore une de ſes mains: elle la retire, comme cédant à un mouvement convulſif, & ſe retourne du côté de la ruelle.

Bazilette lui arrange un oreiller ſur la tête. Sortons, ſortons, dit cette gouvernante. Les

forces reviennent: on a besoin de sommeil. La pauvre enfant n'a peut-être pas dormi depuis trois jours, quoiqu'elle ait toujours eu les yeux fermés.

Les portraits étoient demeurés sur un bureau; Lionel s'en saisit, & sort. Bazilette ferme les rideaux. Veillez, Suzanne, dit-elle à une autre femme. Je vais placer Guaisiek dans l'anti-chambre; si l'on s'éveille, vous appellerez.

Primrose étoit bien accablée: cependant elle ne s'endormit pas avant d'avoir réfléchi sur ce qu'elle avoit pû connoître de sa situation.

Elle ne pouvoit pas toujours rester insensible & muette. En exerçant aussi noblement l'hospitalité à son égard, il étoit naturel qu'on fût curieux de la connoître. Il falloit donc arranger un petit roman tout d'invention, dont le plan pût faciliter les moyens de réaliser celui qu'on avoit dans la tête.

De son côté, le prince de Galles comptoit faire prendre à l'aventure une tournure absolument différente. Il étoit amoureux, à sa manière, plus qu'il ne l'avoit été de sa vie.

„Charmante petite créature! disoit-il, le sentiment de l'amour ne vous est pas nouveau.

Il y paroît à la garniture de vos poches. Occupée du ſouvenir agréable de vos conquêtes, vous en portez par-tout avec vous les trophées; mais je ceſſerai d'être ſemblable à moi, ou je vous ferai oublier tous ces triomphes.

Puis, en regardant le portrait de Conant. Ce charmant vainqueur, n'eſt, peut-être, que l'effet de l'imagination d'un peintre déſœuvré!

Vas, ma bonne Bazilette, ſoigne bien ta malade; ſur-tout, dès que la parole lui ſera revenue, tâches de ſavoir qui elle eſt; elle nous en doit la confidence.

Bazilette va mettre tout le zèle poſſible à remplir les ordres dont elle eſt chargée; mais ce ſera avec les ménagemens imaginables. Ses ſoins lui gagneront la confiance, avant qu'elle en demande un témoignage; &, ſi elle ſe montre curieuſe, ce ſera pour avoir un motif de plus de ſe montrer empreſſée.

Vient-elle auprès de la convaleſcente? C'eſt pour lui offrir des ſecours. Primroſe, à ſon aproche ouvre les yeux.

„Ah! les beaux yeux? s'écrie la bonne. Il ne nous faloit plus que cela pour nous achever.

Un homme va venir vous voir. Fermez les, pour ſon repos. Mais non: ne les fermez pas; ils éclairent l'apartement. Ils témoignent que vous êtes vivante, & raniment l'eſpérance de tout ce qui s'intéreſſe à vous. Hélas! ils peuvent donner la vie ou la mort à quelqu'un devenu plus malade que vous par votre danger, & depuis votre danger.

M'entendez vous? Témoignez-le par un ſigne. Faites voir, mon ange, que votre ame ne s'eſt point éloignée de ce beau corps. Ne parlez pas, j'ai un bouillon à vous donner; buvez lentement, buvez tout; mangez cette conſerve: elle doit vous fortifier. Soufrez qu'on vous mette ſur ce lit de repos, on va faire le vôtre. Suzanne, venez! Guaiſiek, appellez votre compagne! Donnez-moi toutes la main, & craignons de bleſſer le petit ange.

On ceſſera de s'arrêter ſur les ſoins délicats & recherchés que rend Bazilette à ſa malade. Quatre jours ſe ſont écoulés, ſans avoir donné lieu à des événemens d'un autre genre que ceux qu'on vient de retracer. Une ſeule circonſtance a varié. Lionel ne peut plus s'emparer d'une main; toutes deux ſont cachées ſous la couverture.

Deux parfaitement beaux yeux, pleins d'une langueur attendriſſante, démontrant une

touchante ſenſibilité à ce qui les environne, éveilleroient une véritable compaſſion dans l'ame la plus endurcie. Ils font un tout autre effet ſur Lionel. S'il a du faire des ſacrifices, ils ſont faits; c'eſt à lui à en exiger à ſon tour; mais il lui en faut, dont ſon orgueil puiſſe s'aplaudir; tout autre ſeroit vil à ſes yeux.

A meſure que la pâleur, occaſionnée par l'effroi, la fatigue, l'épuiſement & la défaillance ſe diſſipe, on voit renaître les lis & les roſes ſur un teint, où le primtems de l'âge dévelope ſes plus brillans tréſors. Le retour de la ſanté s'annonce avec la pompe de la beauté dans toute ſa fraîcheur. La belle Primroſe a riſqué de répondre par quelques ſignes, par des mots obligeans à ce qu'on lui dit de flateur, au vif intérêt dont elle paroit être l'objet.

Enfin le tems eſt venu pour Bazilette d'entâmer le chapitre des confidences. Un ſigne qu'elle fait & qu'on entend, éloignant les importuns, la laiſſe ſeule, avec la convaleſcente; & la converſation critique va commencer.

„Oh, belle entre toutes les belles! Sçavez-vous où vous êtes? Non, mademoiſelle, lui répond foiblement Sibille.

Pauvre enfant, précipitée des nues dans le ſein des mers, la providence vous y ménageoit un berceau où rien ne poura vous manquer.

Après ce début, l'adroite gouvernante passe à l'histoire des procédés secourables de Lionel, à l'égard de la belle naufragée: l'éloge de l'intelligence, de l'ame, du courage, des vertus du prince s'y mêle naturellement & orne le recit d'un trait de bienfaisance & d'humanité, paroissant s'élever au-dessus de la règle ordinaire & dont il est seul le héros.

Primrose, ayant déjà tout apris, feignoit néantmoins de tout aprendre; mais elle n'en témoigne pas une moindre surprise de se voir tombée dans des mains aussi humaines, aussi généreuses. Les bienfaits, dont elle avoit à se louer, devenoient d'autant plus touchants pour elle, qu'ils partoient d'une main aussi élevée, & empruntoient un nouveau lustre à ses yeux, de la noblesse de leur origine.

„A présent, dit Bazilette, nous attendons la récompense des soins dont vous voulez bien vous louer. Faites-nous connoître la personne à qui nous avons le bonheur de rendre quelques services. C'est pour payer notre zèle & non pour l'encourager. Vos beautés, votre douceur, le charme qui vous environne l'ont déja porté à l'excès où il peut atteindre. Dites-nous par quel coup de fortune, une personne de votre âge, aussi foible que vous l'êtes, a pu

être livrée aux hazards de la mer sur une foible barque de pêcheurs?

„Hélas, mademoiselle! voici mon histoire. Mon père, encore à la fleur de l'âge, est affligé d'un mal extraordinaire, contre lequel les dernières ressources de la médecine ont échoué. Un saint personnage a eu la révélation que ce mal ne pouvoit être guéri, si je n'entreprenois le pélerinage de S. Jacques de Compostelle. J'en ai solemnellement fait le voeu. Le voyage par terre étoit effrayant. Nous avions une barque. J'ai imaginé, allant de côte, pouvoir gagner le golfe de Gascogne, en profitant des beaux tems de la saison. J'en devois partir pour l'Espagne, avec un de mes frères qui m'accompagnoit. Vous scavez le reste de ma fâcheuse aventure.

Elle est bien malheureuse, madame, dit Bazilette; d'autant, que, selon l'aparence, M. votre frère aura péri; mais vous devez avoir fait encore d'autre pertes: au moins, si l'on en juge par les effets trouvés dans vos poches.

Ici, la rougeur monta au visage de Primrose. Elle la surmonte. J'y avois, puisque vous le sçavez, mademoiselle, une somme suffisante pour accomplir l'objet que je m'étois proposé de suivre, & faire une offrande sur le lieu,

avec quelques portraits de famille. Mes seules pertes d'ailleurs sont ma capeline, mon camail, mon bourdon & mon chapelet. Ce sont des choses nécessaires, dans ma position; mais de peu de valeur en elles-même. Mais mon pauvre frère, madame; mais l'homme qui nous conduisoit? voilà de véritables objets de regret.

Tout n'est pas désespéré pour eux, madame; mais vos inquiétudes sont fondées, & je les partage: on n'a rien omis pour les secourir, s'il étoit possible de le faire, ou pour les retrouver. Tout a été inutile. Je vous fatigue un peu, promettez m'en le pardon, & accordez-m'en le signe, en nous aprenant le nom de famille de celle à qui nous nous sommes absolument dévoués.

Je suis forcée à le taire, répondit la belle convalescente; mon vœu m'oblige à voyager humble, & absolument inconnue.

Sibille prononça difficilement ces dernières paroles. Bazilette, la supposant fatiguée, termina la conversation, pour en aller rendre compte à Lionel.

Le prince l'écoute, pendant quelque tems, sans l'interrompre; puis, éclatant tout-à-coup.

Oh, la touchante humilité, qui voyage avec une galerie de portraits de famille, enrichie de pierres précieuſes! O, la dévote pélerine, avec ſes jolis petits reliquaires! Oh, la prudente famille, qui abandonne tout ſon eſpoir ſur un miſérable bâteau de pêcheur, pour venir, du milieu de la Manche, chercher le golfe de Gaſcogne? Tu ſçais, ma chère Bazilette, mêler un peu de vérité dans tes propos, pour leur en donner la couleur & tu dois t'y connoître. Y en a-t-il la plus légère aparence dans ce récit?

Je ne ſçais, mon prince; mais ſes yeux ſont tellement d'accord avec ſes diſcours; ce qui ſort de ſa bouche a tant de naïveté, tant de grâces; le ſon de ſa voix a une ſi agréable mélodie qu'en l'ecoutant, on eſt, comme enchanté. Il faut être tirée du cercle de cette illuſion, pour trouver ce qu'on a entendu invraiſemblable.

Nous penſions, dit Lionel, avoir ſauvé des flots une très-jolie créature humaine: &, ſi je n'avois pas vû ſes petits-pieds, faits au tour, je croirois avoir attiré une Syrène dans mon palais. Elle me tourne la tête: elle m'occupe. à ne pas me laiſſer de repos. Mais j'en jure, par Merlin; cette enchantereſſe ne m'échapera pas. Elle n'a pas fait cette hiſtoire pour être crue; elle ſe couvre d'un voile dont elle veut

bien qu'on aperçoive la foibleſſe; notre opinion ſur elle va s'égarer; l'imagination s'enflammera, & l'enthouſiaſme va lui créer une magnifique exiſtence. Le beau plan, ma Bazilette, pour ſurprendre & ſoumettre un cœur comme le mien! Elle me pique, à mon propre jeu. Je n'aurai point trouvé de femme qui ne m'ait dit plus qu'elle ne ſcavoit, & les flots en ont jetté une ſur mon rivage, plus muette que les poiſſons. Elle me taira même.... avant de ſortir d'ici, elle recevra de moi une leçon de maitre. Retourne vers elle: comble la diſcrétement de ſoins. Si elle paroît aſſez repoſée pour me recevoir, tu me feras avertir. Mais, non. Si je ſerai tenté de lui faire l'aveu de ma paſſion. Je me laiſſerois emporter, & m'engagerois trop avant. Agiſſons prudemment. Sois mon interprète. Fais valoir, avec mes avantages naturels, ma ſolidité dans mes goûts, ma ſenſibilité aux bontés dont on m'honore; ce qu'elle peut ſe promettre enfin, d'un homme paſſionné, puiſſant & magnifique. Quand ta parole m'engage trop, j'ai, tu le ſçais, la reſſource de la déſavouer. Fais, Bazilette, fais qu'elle puiſſe me ſourire en me voyant; penſes aux foſſettes de ſes joues, & imagine les graces de ce ſourire enchanteur; il doit faire oublier le plus beau lever du ſoleil. Mais je t'arrête trop longtems; revole vers la dame actuelle de mes penſées;

sées; tâche de l'occuper de moi, plus encore que je ne vais l'être d'elle.

Bazilette est au chevet du lit de Primrose, & seule; car elle en a renvoyé Suzanne, sur un prétexte. L'aimable convalescente ne dort point. L'adroite confidente imagine un prétexte de faire l'éloge des qualités du cœur du héros dont elle est l'agent & l'interpréte. La satisfaction qu'il éprouve, en voyant sa charmante hôtesse, est un canevas assez naturel pour cette brillante broderie. On ne parle ni de l'éclat de son rang, ni des avantages de la figure. Il ne faut pas perdre du tems à rappeller ce qui s'annonce de soi-même. Mais on ne tarit point sur sa bonté, sur sa sensibilité, sur les excès où le porte sa reconnoissance.

Sibille écoute avec attention, & même avec une sorte de complaisance; & prend, enfin, la parole.

„Mon expérience, mademoiselle, suffiroit pour me convaincre de la vérité du portrait du prince Lionnel, que votre zèle même ne sçauroit avoir embelli. Jettée ici par la tempête, mon désastre, & ma situation désespérée ont été mes seuls titres à des bontés dont on ne sçauroit évaluer le prix. Les offres les plus obli

geantes viennent achever d'y mettre le comble. La sensibilité m'impose d'en user avec discrétion. Voici la seule épreuve à laquelle je compte mettre la générosité du prince. Mon devoir m'apelle à Compostelle. J'ai besoin de trouver un passage, à l'abri de l'autorité. pour me rendre, le plus promptement possible au lieu de ma destination.

Echapée à peine au naufrage, à peine retablie, languissante, dit Bazilette, vouloir afronter de nouveau les dangers de la mer! ne voyez-vous pas que le ciel a condamné l'indiscrétion & la témérité de votre vœu? Ah! mettez vos belles mains dans les miennes. Je vais vous aider à en faire un bien plus propre à vous dédommager du ridicule & des inconvéniens, à la suite de celui qu'un illuminé vous a surpris.

Et quel pourroit être ce vœu? Reprit Sibille. Celui, répond Bazilette, d'aimer avec passion un prince puissant, qui vivroit pour vous seule.

Mon état, répond Sibille, ne me permet pas d'aspirer à une conquête aussi brillante.....

Qu'appellez-vous, votre état, madame? Vous nous le laissez ignorer. Mais je me rapelle, moi, un transport héroïque de mon prin-

ce, lorsqu'il vous tenoit entre ses bras, sanglante, décolorée. Quand ce cher homme tremblois pour votre vie. „Quoi, disoit-il; nous ne sauverons pas ce chef-d'œuvre des cieux, cet ange égaré sur la terre, étouffé dans les flots! qui peut-elle être? Quel barbare l'a exposée à la furie des élémens? Ah! si on l'a fait descendre d'un trône, je l'y replacerai. Qu'elle ouvre ses beaux yeux. Qu'elle recouvre le précieux usage de tous ses sens, pour voir à ses genoux, dans un esclave, décidé à l'être toute sa vie, un vengeur déterminé à sacrifier pour elle sa fortune & son existence."

Voilà, mademoiselle, des sentimens trop passionnés & des desseins trop nobles; une pauvre pélerine errante, comme je le suis, ne sauroit en être l'objet. Je n'ai point à rougir de ma naissance; mais la providence m'a placée dans un rang bien inférieur à celui où m'ont élevée les conjectures du prince Lionel; & même, en leur supposant une sorte de réalité, il me seroit impossible d'entrer dans aucune de ses vues. Ma main & mon cœur sont engagés. Je suis femme, mademoiselle; si, comme tout m'engage à le croire, mon état lui inspire une véritable compassion, c'est de cette seule vertu de son cœur, dont je réclame ici l'énergie. Comme l'objet de mon vœu est de rappeller à la vie

ce que j'ai de plus cher au monde je desire de pouvoir remplir, avec promptitude ce projet religieux: j'en implore les moyens. Le comble des bontés auxquelles il me soit permis d'aspirer, est une place sur un bâtiment. Je suis d'ailleurs en état de me pourvoir de ce qui peut manquer à mon petit équipage.

„Quoi! dit l'adroite confidente, penser à partir dans l'état de foiblesse où vous êtes? Sortir d'ici, dénuée de tout! & le noble & le généreux Lionel le souffriroit! Il couvriroit de saphirs d'orient votre camail & votre capeline; &, plutôt que vous manquassiez d'un superbe chapelet; il iroit faire une descente en Ecosse, pour enlever le rosaire à la madonne de Karick-Fergus. Qui sçait, (mais il y faudroit un peu d'adresse) si vous ne le conduiriez pas en pélerinage avec vous? Oh, le beau couple que vous feriez! Dans le fait, madame, nous vous aurions beaucoup d'obligation, si vous rendiez notre maître un peu devot: c'est la seule chose qui lui manque: faites en un petit saint, & il sera parfait.

Si l'on a pris une idée de la passionnée mais vertueuse Sibille; si l'on a pu démêler combien elle est fière & décidée, on peut imaginer quel fut son dépit, au dévelopement des vûes de

Lionel sur elle. Après la dernière propoſition de Bazilette, il ne lui étoit plus permis de prendre le change.

Lui échapera-t-il une marque de mécontentement? Elle eſt trop maîtreſſe d'elle-même, trop prudente. Un trait de hauteur? un ſouvenir qui l'humilie à ſes propres yeux, vient de les lui faire baiſſer ſur le champ.

Sans les portraits trouvés dans ſa poche, & les brillans dont ils ſont environnés, on ne l'éléveroit pas, dans le diſcours, au rang des princeſſes, en la traitant, dans le fait, comme une vile aventurière; puiſqu'en la ſupoſant mariée, on oſoit.....

„Rends toi juſtice, ſe dit-elle intérieurement. Pourquoi tous ces portraits? Tu ne voulois que celui de Conant! il étoit avec les autres; il falloit tout enlever, ou faire un outrage de plus à la nature. Expoſée maintenant par la ſingularité de ton équipage, ſouffre ſans murmurer les conſéquences des idées bizarres qu'il a du faire naître. Vois de ſens froid ta ſituation; &, en te défiant des ruſes, tâches d'échaper ici à la puiſſance, ſans la bleſſer. Ce prince eſt rempli d'humanité: ton exiſtence en eſt la preuve. Il eſt noble; &, ſi tu pouvois t'avouer à

lui, il rentreroit, sur le champ dans l'ordre des égards qui te sont dus; mais il faut le forcer à des ménagemens pour une pélerine inconnue, dénuée d'assistance & de conseil; il faut le porter à la portéger, obtenir enfin, de la générosité, de l'élevation de l'âme, qu'une femme sans défense, soit dérobée aux désirs que les foibles attraits ont fait naître, par celui-là même qui comptoit s'y abandonner. Ciel! oh, ciel! quel embarras! quelle position!.... Tu vas pleurer, retiens tes larmes; caches tes inquiétudes; tu en a dévoré bien d'autres dans le secret. Eusses tu échapé à Raimbert, si tu n'eûsse sçu cacher que tu préférois la mort au malheur de lui donner la main? Tu employas la feinte pour te conserver à Conant: pour ne lui être point ici ignominieusement ravie, emploie tant de ménagemens, de discrétion, de retenue, que, sans effaroucher le vice intéressé, dont tu te vois environnée, tu puisse réveiller dans une ame bien-née le goût des sacrifices qu'exigeroit la vertu.

Primrose se faisoit ces reproches, cette exhortation, cette semonce, rapidement & à l'abri d'un gros oreiller. Toute habile qu'est Bazilette, elle prend le change, & explique une rougeur subite, suivie d'un long silence, à l'avantage du succès de la négociation dont elle

s'étoit chargée. Elle sort, sur un prétexte, & va rendre compte à Lionel, selon ce qu'elle a pû imaginer.

Votre belle se prétend mariée, amoureuse, fidelle. Cependant je me suis hazardée à lui proposer un petit pélerinage avec vous, en termes honnêtes mais intelligibles. Elle a rougi, baissé les yeux; & ne m'a montré ni dents ni griffes. Comme elle me sembloit capituler avec elle-même, je n'ai pas cru devoir l'engager plus loin. Il faut laisser quelque chose à faire au mérite.

Tu te surpasses, ma bonne Bazilette; tu excelles: courons, volons vers ta nouvelle pupille. Je vais lui pardonner tous ses petits torts.

Primrose est surprise de l'air satisfait dont Lionel l'aborde; on débute par un compliment sur la convalescence; on paroit comblé de l'espérance de la voir suivie par le retour de la santé la plus brillante: puis on veut chercher le bras, pour s'assûrer si le pouls est parfaitement réglé. Tout en apliquant des baisers sur le drap, dont la main est couverte, les protestations d'amour, de dévouement suivent sans intervalle. Gloire, puissance, richesse, on offre tout, on fera tout partager, on sacrifiera tout.

Lionel eût été plus loin, quand Sibille, élevant un peu la tête, à l'aide de son oreiller, prend froidement la parole.

„Vous m'avez sauvé la vie, prince: je vous la dois; mon honneur m'étant beaucoup plus précieux, il ne scauroit être le prix de ce service. Continuez d'être mon généreux bienfaiteur, & recueillez sans remords le prix de la vertu: c'est la satisfaction intérieure, & l'admiration des autres. Soyez en tout le modéle de vos sujets. Une passion, telle que la vôtre s'annonce, mettroit le comble à mon malheur, en faisant le vôtre, mon devoir me défendant d'y répondre, & m'étant plus aisé de renoncer à la vie qu'à mes principes.

Le sens, le ton & l'air dont cette courte harangue est prononcée ont pétrifié Lionel. Il tire à l'écart sa confidente. As-tu oüi cette femme, avec ses grands principes? A-t-on jamais débité avec cette solemnité, cette emphâse, une tirade aussi froide, aussi séche? T'a-t-elle fait rêver, comme elle me fait extravaguer; lorsque tu m'es venu dire qu'elle s'arrangeoit avec elle-même pour se rendre? Mais examinons de sens froid, cette étonnante créature; qu'est-ce que cet assemblage de fleurs & d'épines, de beauté, de froideur, d'extravagance, de raison, de grâces & de pédantisme?

Elle est née en Bretagne: rien n'est moins équivoque. L'aspect d'un péril très-éminent, peut seul l'avoir déterminée à s'échaper sur une barque. De quel genre étoit ce péril, s'il n'étoit pas la suite d'une ou de plusieurs aventures? Les petites images trouvées sur elle nous en représentent les héros. Je l'ai arrachée des portes de la mort. On lui a rendu des soins capables d'en toucher bien d'autres. Tu lui a fais les offres les plus généreuses; moi-même j'ai enchéri, & nous n'avons rien obtenu; pas même la plus petite marque de confiance, pas un seul mot de vérité! auroit-elle deviné mon caractère, & voulu l'irriter par des oppositions, au point de me faire donner dans les excès d'une passion dont il me fut impossible de me rendre le maître? Me donner de véritables chaînes à moi, Lionel!... Ne nous déconcertons point, Bazilette. Vas braver les glaces de son accueil. Je crois m'y connoître; tout, chez elle, est composé. Ne la préviens que par ton empressement à la servir. Si elle te parlera la première, tu ne le pénétreras qu'en feignant de le seconder. Il m'est venu une idée; je la crois lumineuse: nous pouvons être joués par une maîtresse de l'art. Mais si jeune, être déja à ce point de perfection! cela seroit bien extraordinaire; examine de ton côté; du mien, je peserai tout, & nous nous reverrons.

Bazilette, un ouvrage à la main, est dans un coin de la chambre de la pélerine prétendue: elle observe les mouvemens, pour pouvoir prévenir les besoins.

Primrose feint un assoupissement; examine, en dessous, sa gardienne, & s'en défie: mais à qui se fiera-elle? Déterminée à ne point se laisser vaincre, il est un point d'importance sur lequel elle voudroit surmonter: c'est qu'on la laissât partir sur un bâtiment: c'est qu'elle pût sortir du palais, pour aller, elle-même, à la recherche d'une occasion favorable de s'embarquer.

Doit elle trouver des oppositions insurmontables à l'exécution de ses projets? Cet amour, dont on lui a parlé, a-t-il pû dénaturer entièrement un être généreux & le rendre déraisonable, injuste, violent, tyranique? Jusqu'à ce jour, ses charmes lui ont assujetti tant d'esclaves, aveuglément dévouée à ses volontés, dont le bonheur de la servir étoit le salaire. Elle ordonnoit souverainement alors: elle se propose de s'abaisser à la prière; poura t-on lui être inexorable? Cela lui sembleroit contre nature.

Mais on ne peut la deviner; il faut qu'elle s'explique. Elle sera toujours moins génée avec

la gouvernante; & il ne lui reſtera plus qu'à ſe débattre honnêtement avec le prince. A la ſuite de ces réflexions, ſoit naturellement, ſoit à deſſein, elle éternue fortement.

„Que le ciel vous béniſſe, madame! dit Bazilette, accourant, un mouchoir à la main. Voilà, enfin, un ſigne du plus parfait rétabliſſement. Mon pauvre cher prince en ſera comblé. Puis elle levoit les épaules, jettoit les yeux au ciel, & ſoupiroit.

De quoi le plaignez-vous, mademoiſelle? Vous le ſçavez aſſez, madame: n'en parlons plus, A préſent, hélas! il ne s'agit plus de ſatisfaction: c'eſt de la vôtre dont il eſt occupé. Il s'y ſacrifiera; je le connois. Mais croiriez-vous que ce beau jeune-homme pleure comme un enfant?

Je l'aurois cru, répond Primroſe, au-deſſus d'une ſemblable foibleſſe, & le plains de tout mon cœur. Je ne puis diſconvenir qu'il ne ſoit intéreſſant, même attachant, & je le ſens, au moment où je me vois en quelque manière contrainte à ſuivre un plan déſobligeant pour lui. C'eſt ce ſentiment même, qui me porte à déſirer plus vivement, qu'en ſecondant mes vûes, il ſe délivre d'un objet contraire à ſon repos.

Lui en doit-il coûter beaucoup pour se vaincre? Je lui aurai proposé un acte héroïque de plus, digne de sa belle âme. Engagez-le, mademoiselle, à travailler dès aujourdui, pour assurer son repos & le mien, en me procurant les moyens de suivre mon pélerinage.

„Qu'elle Fée vous êtes? s'écria Bazilette. Vous prêchez pour qu'on vous laisse aller, comme feroit une autre, afin qu'on la suivit; &, pour entendre de ces paroles-là, on la suivroit au bout du monde: c'est comme un enchantement; & mon prince vous refuseroit quelque chose, madame? Il ne seroit donc pas le plus sensible, le plus complaisant, comme il est le plus reconnoissant, le plus aimable, le plus doué de tous les hommes. Il en poura mourir, madame: je le connois; je le vois amoureux pour la première fois de sa vie, & redoute pour lui l'effet d'une passion, bien fondée sans doute, mais aussi violente qu'elle est malheureuse. Cependant, quoiqu'il doive lui en coûter, il ne se ménagera point: il vous servira de tout son zèle. Ah, s'il pouvoit se métamorphoser en dauphin! il vous porteroit lui-même à l'odieux rivage que vous préférez à celui-ci, où véritablement vous êtes souveraine; & se trouveroit payé d'un regard de vos beaux yeux; d'un geste caressant de cette main; mais, au moins, avant de le quitter, vous lui direz votre nom.

Il l'apprendra de moi, reprend Primrose, quand j'aurai satisfait au vœu qui m'oblige; qnand mes devoirs seront remplis.

Bazilette vient rendre compte de sa nouvelle conversation; voyant la chose à sa manière, elle en étoit comme triomphante. Lionel l'interrompoit de tems en tems. „Une Fée! tu disois bien. C'en est une. Sur ses vieux jours elle sera sorcière. Finissez donc, mon prince: je vous ai fait tout de pâte de sucre, & vous êtes méchant comme un tigre. Ecoutez-moi jusqu'à la fin; & elle continue.

„Lorsqu'il est question de la métamorphose en dauphin; quel charmant tableau! s'écrioit le prince. Je me vois à la nage; comme je m'étudierois à bien lisser mon écaille? Mais, je t'en avertis, je gagnerois la pleine mer avec mon fardeau, & ne m'arrêterois qu'au terme du pélerinage. Vas, ma chere bonne, joue tout ton jeu avec elle. Elle m'aura trouvé présomptueux. Prends en la faute sur toi. J'arriverai aussi timide qu'un enfant; mais malin comme celui que je veux faire triompher. Elle veut être vénérée: il faut se prêter à cette fantaisie. Si je sçais manquer de respect, je sçais comment on le prodigue. Je vais donner le mot à ma cour. Comme la pélerine doit être connois-

seuse, elle verra des gens qui ne sont point mal en scène; l'intérêt de sa santé, veut qu'elle se léve. On viendra lui faire cercle. Je me mêlerai dans la foule. Il faudra qu'elle me violente pour m'en tirer. Tu lui as fait faire un déshabillé modeste. Prends cela sur ton compte, afin qu'il ne soit pas refusé. Quand elle voudra manger à table, engage-là à m'y honorer d'un couvert. Je m'y conduirai d'une manière à ne point t'attirer de reproches. Nous pourrons, après, la décider à faire l'ornement de la mienne. Je ne m'y négligerai point; j'emploierai tout pour la prévenir & lui plaire. Si je n'obtiens rien d'elle, pas même son imposant secret, j'ai sur ma table d'échecs deux piéces à jouer toutes prêtes J'oppose une petite barbarie à beaucoup de rigueur; une noirceur innocente à une dissimulation hypocrite, & je la fais échec & mat.

Voyons, rapidement, Primrose sortir de son lit, recevoir des mains de la complaisante Bazilette un déshabillé, dont les avances doivent être rembourséés. Imaginons Lionel, figurant d'un air modeste au milieu du cercle choisi, dont la belle convalescente est entourée; une musique agréable, disposée dans une anti-chambre voisine, suplée au défaut d'une conversation animée: dans les endroits les plus tendres,

Lionel ſemble s'en attribuer l'expreſſion, en laiſſant échaper, & comme furtivement, du côté de ſa charmante hôteſſe, des regards enflammés & timides. Voilà les tableaux des premiers jours.

Bientôt la belle convaleſcente ſe laiſſe inſpirer la complaiſance, de permettre au prince de partager le repas préparé pour elle ſeule. Bientôt deux courtiſans ſont admis à ce petit couvert ſervi par les femmes. Plus Lionel eſt reſpectueux, plus il inſpire de confiance; Primroſe gagnée par le concert de cet extérieur ſéduiſant, ſe laiſſe engager à faire les honneurs de la table du palais, & y repréſente avec autant d'aiſance & de dignité que l'eût pu faire la princeſſe de Galles.

Une conduite auſſi ſoutenue, dans une paſſe auſſi difficile pour une aventurière de quelque eſpéce qu'elle fût, auroit ouvert les yeux à un homme ſuſceptible de revenir d'une prévention. Quant à Lionel, ce qui auroit du l'éclairer ne ſervoit qu'a l'aveugler.

„Tu le vois, diſoit-il à Bazilette, depuis, je ne ſçais combien de jours, je fais le ſoupirant & l'écolier & n'en ſuis pas mieux. Elle reçoit comme une reine, du haut de ſa grandeur (ſans

jamais sortir de son ton noble & sérieux) les hommages & les respects que je fais ramper autour d'elle. Le naturel infini de cette comédie me charmeroit, si elle n'étoit pas trop longue; si je n'y jouois pas un mauvais rôle; si je n'aspirois pas, avec tant d'ardeur au dénouement; mais tu ne la quitte pas. Que fait-elle, lorsqu'elle est seule dans son appartement?

De longues prières, mon prince, avec une dévotion qui vous en inspireroit. Elle se promène souvent seule sur la terrasse, qui est de niveau à son appartement. Là, je ne sçaurois la suivre, & suppose qu'elle y prend l'air, & cherche à rétablir ses forces par l'exercice. — „Elle ne parle jamais de moi? — Elle vous entend louer avec beaucoup de complaisance; vous donne infiniment d'éloges & encore plus de bénédictions. — Fais lui venir l'idée d'une promenade, en caléche, dans mes jardins; je ferai son cocher. — J'essaierai de la lui proposer; mais vous avez un moyen sûr de la déterminer à bien des complaisances, de la mener, même à la pêche: c'est de l'assûrer fortement vous-même que, ne pouvant vous promettre de trouver de si-tôt, une occasion sûre pour la conduire où elle veut aller, vous faites armer un bâtiment de force, qui puisse la mettre à l'abri du danger des corsaires & des forbans,

dont

dont la côte, de tems en tems, se trouve infestée. Ces paroles là feront un grand effet sur elle, & ne vous coûteront pas plus à dire que tant d'autres auxquelles vous ne croyez pas.

Lionel suit ponctuellement les avis de sa confidente. Primrose monte dans la calêche, & ses amusemens se varient; elle se prête bien plus qu'elle ne se livre; ne montre ni humeur, ni impatience, ni crainte. Si Lionel saisit une occasion de lui parler, si le sujet en est indifférent; elle répond avec une liberté mesurée; si c'est un éloge, elle cherche modestement à s'en défendre. S'il échape une étincelle de ce feu, dont le prince se dit consumé, elle est éteinte par la réserve, la froideur & le silence. Une conduite aussi prudente, aussi réservée, de la part d'une étrangère, eût suffi pour donner d'elle une haute opinion, à tout autre qu'au prince de Galles; tout tournoit chez lui au profit de sa passion & de son entêtement. Il sortoit de ces tête-à-tête, plus furieux d'amour, & toujours plus aveuglé.

„C'est, disoit-il, à Baziette, un petit monstre d'orgueil, qui veut me voir ramper à ses pieds; c'est une pelotte de neige, parée de la ressemblance d'un ange, & environnée du brillant de l'arc-en-ciel; elle ne me glace pas: el-

le me candit. C'eſt un être ſûr de ſes avantages, habitué à rendre ce qui l'environne dupe de ſon calcul. Je triompherai de ſes ruſes. As-tu fait parler à Banniſtok, le chef de ces bateleurs qui font des équilibres de chevaux, & jouent des farces à Cardigam?

Il vous eſt dévoué, dit Bazilette; mais vous ferez les frais de la décoration & des habillemens.

Je vais être un peu méchant, ma bonne; mais on m'y force. Je ne veux pas avoir été publiquement le jouet d'une aventurière, d'une jongleuſe du haut-vol; car celle-ci ne ſçauroit être princeſſe dans un autre ſens. J'ai joué pour elle, & peut-être trop naturellement, je l'avoue, l'attentif, l'empreſſé, le magnifique, l'amoureux juſqu'à l'imbécilité. En attendant que je mette ſur la ſcène de nouveaux perſonnages; le ſeul rôle à eſſayer, eſt celui du déſeſpoir; c'en eſt fait, je m'y livre; je vais tomber malade de langueur. Si l'on ſe montre inſenſible; tu me le pardonneras, ma bonne, je deviens, mais ſur le champ, impitoyable.

Oh, perle des beautés aimable Primroſe! Vous ne ſoupçonniez pas les complots formés contre vous. Raſſurée par la promeſſe d'un

bâtiment armé pour vous conduire, vous-vous étiez déja précautionnée d'étoffes pour former le petit équipage néceſſaire à votre traveſtiſſement. Quelle raiſon empêche d'y mettre les ciſeaux? Ici je reconnois votre prudence.

Si l'offre d'un bâtiment étoit un jeu; ſi l'on penſoit à vous retenir malgré vous, vous auriez de nouveau beſoin d'une échelle. Ce que vous venez de faire meſurer, pourroit, au beſoin, vous en ſervir.

Déja, par une ſuite de caractère, par-tout où vous avez été conduite, vous n'avez pas fait un pas ſans obſerver. On vous croyoit occupée des poſitions des bâtimens, des embelliſſemens dont vous faiſiez l'éloge; quand vous étudiez très-ſérieuſement les moyens de parvenir à l'eſcalier dérobé. D'après vos aperçus, vous avez déjà formé trois plans de retraite. Je vous félicite de pièges vous entourent de toutes parts, & le principal reſſort reparoît ſur la ſcéne, un grand mouchoir à la main. C'eſt Bazilette larmoyante; elle ſe jette ſur un ſiége. Ah, mon pauvre prince!

Que lui eſt-il arrivé, répond Primroſe d'un véritable ton d'intérêt & de crainte?

Partez, madame, partez, avant que nous ayons le malheur de le perdre. On vous imputeroit sa mort, & vos charmes ne vous garantiroient pas des effets de la douleur de tout un peuple, qui vous imputeroit d'avoir assassiné un héros charmant, leur idole.

Primrose éprouve un trouble véritable. Est-il en danger de la vie? — Il y est, madame; depuis quelques jours la langueur le mine; il ne se plaignoit pas: il est si bon; mais il vient de tomber en foiblesse, au moment où je vous parle, les secours de la médecine sont autour de lui. On a fait passer la triste nouvelle à Cardigam. Tout va être en rumeur.

Sibille étoit au lit: elle se leve à la hâte, jette une robe sur elle, s'appuie sur le bras de Bazilette, & se fait conduire à l'apartement de Lionel.

La belle y étoit attendue. Des palettes d'un sang bien brûlé sont sur un guéridon: des phioles de remédes, des élixirs de toute espéce couvrent une table. Lionel, tout décoloré est étendu sur son lit: deux gens de l'art sont au chevet. Les courtisans, les yeux baissés & en silence, sont à l'entrée de la chambre, & les gens de service en sortent d'un air consterné.

Le cœur de la sensible étrangère ne tient point à ce spectacle: il éprouve une émotion dont les yeux portent le témoignage. Comme elle s'approchoit: „Ne le faites point trop parler, madame", dit d'un ton bas & triste, un des deux Esculapes. Cependant, elle, se penchant assez près de l'oreille, prend la main du prétendu mourant; la lui serre avec affection: „Prince, me reconnoissez vous?

„Oui, répond Lionel, d'une voix foible & entre-coupée: je vois mon idole adorée, ma chère & cruelle ennemie. — Moi, votre ennemie? — Si vous ne l'êtes pas, donnez m'en la preuve par un foible trait de confiance. Que je puisse emporter au tombeau, le nom de celle dont les rigueurs m'y font descendre!

„Ah, prince! de quelles rigueurs véritables avez-vous à vous plaindre? Que me demandez vous? Respectez mon honneur & mes devoirs; &, d'ailleurs, commandez: vous ne pouvez trouver en moi que dévouement. Je ne balance point de l'avouer à la face de ciel & de la terre, un intérêt vertueux, mais bien tendre m'attache à vous. Que Lionel vive! oui, je le répéte, qu'il vive, & la sensible... (son nom fût prêt à lui échapper) ne se contentera pas de faire au ciel les vœux les plus ardens pour lui;

mais elle rendra grâce chaque jour de ce bienfait, comme lui étant personnel, à celui qui tient dans ses mains nos destinées; &, lorsque la religion du serment cessera de lui imposer silence, non seulement elle fera connoître, les bienfaits dont elle a été comblée, les bontés, les grâces dont elle a été l'objet; mais elle se fera un honneur de rendre publiquement justice aux dons du ciel & de la nature, aux qualités héroiques qu'elle a remarquées, admirées, chéries dans son généreux protecteur, le prince de Galles.

Cette tirade, débitée d'un ton de vérité & d'enthousiasme, fit quelque effet sur les acteurs de la scène tragique, représentée par Lionel. Tous baissoient les yeux, après s'être entr'observés.

Lionel, toujours entier dans son sentiment, étouffe d'orgueil & de dépit; mais il sçait voiler à l'extérieur la secrète passion qui le maîtrise. „Vous ne voulez pas, madame, dit-il, d'une voix foible, que le malheureux Lionel meure. Vos volontés sont des loix. Il s'abandonne à tous les soins propres à le rappeller à la vie: puisse la nature s'y prêter, & vous être aussi soumise que son cœur!"

Ces dernières paroles, articulées d'un ton foible, annonçoient le terme de la visite. L'inquiéte Sibille retourne dans son apartement.

Le désordre de son ame paroit dans le mouvement de ses yeux, dans le caractère entier de sa physionomie. L'adroite intrigante, attachée à ses pas, va essayer de le mettre à profit.

Bientôt des larmes abondantes & feintes de cette dangereuse femme en feront couler des yeux de la sensible Primrose. Ah! je me doutois bien, madame, lui dit la fausse affligée, que vous aviez un cœur. Non, non, vous ne laisserez pas mourir notre aimable maître; vous n'aurez pas cette barbarie.

Et qu'y puis-je, Bazilette, si le vif & tendre intérêt que j'y prends ne l'engage pas à conserver ses jours?

Mais rien n'est plus aisé, madame, c'est que vous ne marquez pas assez ce touchant intérêt. Quand il s'agit de sauver la vie, il faut y mettre un peu moins de réserve: en lui disant, Lionel, vivez; que ne lui passiez-vous au col ces deux beaux bras! Qu'aviez-vous à redouter, dans l'état de foiblesse où il est? Vous avez manqué une belle occasion de nous le rendre à tous; mais cela poura se réparer. Rien n'est encore désespéré, madame, & je suis sûre qu'il vivra; si vous me permettez de lui aller dire que vous voulez vivre pour lui.

Arrêtez, mademoiselle, c'est à moi à ménager mes expressions. Dites-lui qu'au besoin, j'exposerois ma vie pour sauver la sienne: & c'est beaucoup; car je ne m'apartiens point, & je mettrois quelqu'un de moitié de mon sacrifice. Ne dissimulez point au prince Lionel qu'après des devoirs, dont rien ne peut me faire perdre le souvenir, je me ferai un honneur, une gloire de le chérir plus qu'aucun homme qui soit sur la terre. J'y mets la condition d'être bientôt délivrée, par un dernier effet de sa bienfaisance, du malheur de nous tourmenter inutilement tous les deux, en entretenant, par ma présence ici, une passion qui peut entrainer sa perte & la mienne.

Bazilette a passé d'un appartement à l'autre il y auroit dans son rapport de quoi désarmer l'inflexibilité même; tour échoue contre un orgueil excessif & piqué, contre l'entêtement poussé à l'excès.

Dans ce que vous venez de me dire, ma bonne, je ne trouve que des paroles. On se refuse aux plus petits effets. J'ai appris, depuis long-tems, à me jouer de l'honneur & de la vertu, pris dans le sens où cette fine beauté les employe. On ne perd point le droit d'aspirer à la possession de ces titres sublimes en cédant à

Lionel, & c'eſt déja un grand triomphe de lui avoir auſſi long-tems réſiſté. Je ſuis bien indigné de tout ce jeu-ci. Ma Bazilette, à meſure que je deſcends, on s'éléve juſqu'à moi; on finit par prétendre à l'empire. Je dois ordonner les apprêts d'un départ... Que ce projet eſt bien éloigné de mes vûes? Mais je dois paroître occupé de remplir celles de mon tyran. Je ne prends que huit jours de terme; tu peux le dire; nous préparons des événemens, dont la ſuite pourra faire prendre une autre tournure aux idées. En attendant, je m'ennuie comme un mort dans ce lit, entouré de tout cet attirail funébre; mais je dois y attendre une autre viſite de mon inhumaine, & ne veux reſſuſciter qu'à ſa voix.

Paſſons rapidement ſur des ſituations prévues. Primroſe vient voir le malade. Il ſe laiſſe engager à faire un effort & à prendre l'air; il ſe mettra même à table, ſans faire uſage des mets dont elle ſera chargée. Il s'y montrera de plus en plus ſilentieux, circonſpect, timide même mais toujours attentif. Quelques jours ſe ſont écoulés dans les langueurs de cette monotonie; lorsque le ſon bruyant d'un cornet, partant des cours du palais, vient varier la ſcène. Il eſt embouché par un nain, & annonce l'arrivée d'un chevalier étranger, précédé par ſon

écuyer: c'eſt Clarence d'Angleterre, qui, bientôt ſe préſente lui-même.

Arrivé à Cardigam, il a appris la grave indiſpoſition de Lionel, & vient lui en témoigner ſa ſenſibilité.

Le prince de Galles paroit ſurmonter le mal dont on le dit accablé, pour faire les honneurs de ſon palais à un hôte de cette importance; il le préſente à Primroſe, dont il crayonne en peu de mots la fâcheuſe aventure. Le ſpirituel & poli Clarence paroit en avoir été prévenu par les bruits publics, & s'applaudit de pouvoir préſenter des hommages à une dame, moins connue encore par ſes malheurs, que par ſes beautés & ſes vertus, célébrées dans tout le pays de Galles.

On ſe mit à table. Primroſe y eſt aſſiſe entre le nouveau venu & Lionel; &, pour ſuppléer autant qu'elle le peut à l'état de foibleſſe de ſon bienfaiteur; elle s'intrigue pour animer la converſation, & fait, en quelque ſorte, les honneurs de la table.

Clarence répond aux attentions en homme qui connoit le monde; &, ſoit qu'il parle des pays étrangers, ou de la cour d'Angleterre, tout

lui fournit l'occaſion de combler d'éloges la charmante étrangère qui fait l'ornement du palais de S. David; les beautés de l'Angleterre, celles de l'Europe ſont miſes en ſacrifice.

A des éloges ſi forts, ſi redoublés, la modeſte Sibille baiſſe les yeux, rougit, & laiſſe tomber une converſation, dont la ſuite pourroit la jetter dans un nouvel embarras.

Le lendemain, les reſpectueuſes attentions de clarence pour elle ont redoublé; le ſurlendemain, elles prennent encore plus de caractère; au point que, profitant d'un inſtant où l'indiſpoſition de Lionel le force à s'écarter, le chevalier anglois fait à la dame une déclaration d'amour en des termes auſſi ménagés que poſitifs.

Elle n'eut pas le tems d'y répondre, affecta même de ne l'avoir pas entendu. Mais elle n'en étoit pas moins embarraſſée; elle entrevoyoit une perſécution de plus, & peut-être les ſuites funeſtes d'une rivalité ſans objet réel.

Elle étoit occupée de ces réflexions, lorsque le bruit d'un autre cornet fit retenir les cours, & annonça l'arrivée du chevalier Mackenfal, d'Irlande.

On étoit à table, & le redoutable Irlandois s'y trouva placé en face de l'aimable Primrose. Je dis, redoutable: il l'étoit, par la plus épaisse paire de moustaches, qui eût jamais ombragé une physionomie Irlandoise; un nez énorme & recourbé la surmontoit, accompagné de deux yeux hagards, qui sembloient vouloir s'élancer de la tête.

De tems en tems, cet affreux regard tomboit sur la belle inconnue, comme si il eût été porté par la réflexion. Bientôt il la fixe d'un air de connoissance.

Il en falloit bien moins pour allarmer l'inquiéte Primrose. Ah, malheureuse Sibille, serois-tu, par hazard, connue de cet étranger! Tu ne l'as jamais vû; mais il peut arriver de France, où le bruit de ta fuite aura été répandu; peut-être sort-il de la Brétagne. La frayeur, la rougeur lui monte au visage, & le couvre du plus vif incarnat, & ce moment de trouble est saisi par toute la compagnie. Mackenfal triomphe du désordre qu'il occasionne, & cherche à l'augmenter, en paroissant sourire avec affectation & à la dérobée à la jeune etrangère, qui détourne la tête, pour éviter ses odieux regards, & faisant l'impossible pour dissimuler son embarras & ses craintes.

„Ne vous troublez pas, princeſſe! dit le barbare Irlandois. Je ſçais ménager mes connoiſſances. Vous aviez confié votre deſtin errant à la mer; elle vous a dépoſée ici, où vous me ſemblez être en aſſez belle poſture; mais il vous plait d'y conſerver l'incognito; je ne dérangerai pas un plan, dirigé ſans doute au plus grand bien de vos affaires. Vous n'avez perdu qu'une petite barque: vous-vous occupez ſans doute ici d'un armement plus avantageux. Dès ce moment j'entre dans vos projets, & vous pouvez compter ſur la diſcrétion de votre dévoué Mackenfal.

Je ne vous connois pas, répond Primroſe, avec une modeſte aſſûrance. Si le commencement du diſcours de l'Irlandois l'avoit jettée en quelque ſolicitude, la ſuite lui avoit entièrement prouvé qu'elle & ſa véritable hiſtoire lui étoient entièrement inconnues.

„Il faudroit, madame, replique l'Irlandois, dire, je ne vous connois plus. Il vous plait d'oublier quelques bontés que vous eûtes pour moi, quoique la date n'en ſoit pas prodigieuſement éloignée. Vous m'affranchiſſez par-là, de la reconnoiſſance. Le procédé eſt noble, digne de vous.

Moi, des bontés pour vous? reprend la belle inconnue, du ton ferme & élevé de Sibille de

Primrose, la levre & les yeux armés du dedain le plus méprisant.

Eh, non, vous n'en eûtes pas! s'écrie Mackenfal, & je ne méritai jamais de connoître, encore moins d'approcher de la pathétique, de la sublime Magerie, le miracle de Beaucaire, qui a inspiré tant de dévotion pour les mystères à tous les pélerins de la dernière foire.

„Seigneur chevalier, dit d'un ton froid Sibille, entièrement rendue à elle-même, vous êtes absolument dans l'erreur, & vous pouvez aller renouer ailleurs vos liaisons avec votre Margerie.

Je n'irai pas plus loin, divinité de nos tréteaux, dit l'Irlandois, avec emphase. Mon ton peut nous avoir un peu brouillé; mais, vous le sçavez, je brille dans les raccommodemens, & si vous avez fini votre engagement ici, pour le mois de juillet, je vous offre de vous reconduire en triomphe à Beaucaire, en croupe derrière Carfilarz, mon écuyer.

Vous ferez bien de vous aller montrer seul à la foire. Vous êtes un extravagant. — & vous une jongleuse, dans toute la force du terme. Je le maintiens. Voilà mon gand: qui oseia ramasser?

Ce sera moi, brutal Irlandois? Répond Clarence, reçois le démenti de toutes tes grossières fausfetés. Prince! poursuivit le chevalier Anglois, en se tournant vers Lionel; mes affaires pressent mon départ de votre cour. Ouvrez nous le champ, demain matin. Vous venez de voir outrager devant vous la vertu, dans le plus beau de tous les objets qui font l'ornement du sexe, dont nous avons juré de prendre, en toute occasion, la défense. Soyez aussi empressé, aussi jaloux que je le suis d'en voir tirer une vengeance éclatante.

Clarence, répond Mackenfall, en retroussant ses moustaches, vous ne serez pas le premier jeune homme qui se sera perdu pour l'amour des dames de ce haut parage. A demain, à demain. L'enragé lance un de ses plus terribles regards & se retire.

Clarence vient se jetter aux pieds de Sibille, plongée par la dernière scène, dans un nouveau genre de saisissement. Je fais vœu, madame, de répandre jusqu'à la dernière goute de mon sang, pour réparer l'outrage fait à votre vertu. En disant cela, il saisit un mouchoir, échappé dans ce moment des mains de la belle préoccupée. „Que ce gage, s'écrie-t-il, me serve d'écharpe dans le combat, & soit une preuve

demain à tout le pays de Galles de l'honneur que vous me faites en m'agréant pour votre chevalier.

Ah, madame, dit alors Lionel! mon peu de confiance dans mes forces, m'empêche de disputer au valeureux Clarence, l'honneur dont il va se couvrir; jugez de mon désespoir.

Prince, & vous chevalier d'Angleterre, répondit Primrose, votre zéle m'oblige infiniment; mais je ne me tiens point offensée par des discours qui ne s'adressent point à moi. C'est à cette jongleuse Margerie à s'en formaliser.

Si vous n'étiez pas étrangère & inconnue, madame, reprit Lionel, on se flateroit d'empêcher le combat; les chevaliers de ma cour sçauroient bien, par la force des statuts, obliger Mackenfall à venir à vos genoux reconnoître son erreur. Nommez-nous, madame, celle que nous devons servir de tout notre courage, &.....

N'allez pas plus loin, prince. Je ne suis point cette Margerie, & vous en donne ma parole. Vous devez la recevoir, ou, jusqu'ici, vos intentions, vos égards pour moi m'en auroient

roient imposé. J'ai promis ailleurs & sous les plus inviolables auspices de ne point me nommer, que mon vœu ne soit accompli.

Il faudra donc, madame, tenter le sort des armes. „Allez, Clarence, allez vous reposer; mon prevôt vous fera préparer la lice. Je ne sçaurois être votre juge. Je suis trop prévenu en faveur de la cause dont vous allez soutenir & faire éclater la justice. A ces mots, le prince, paroissant accablé de foiblesse, se retire, appuyé sur les bras de ses écuyers.

Primrose entre dans son appartement, assez mal remise des différens genres de trouble dont elle venoit d'être successivement agitée. Elle s'y livroit depuis quelque tems à ses réflexions; le front appuyé sur la main, lorsque Bazilette vint autour d'elle pour le service, & l'attaqua de conversation.

„Vous rêvez, madame. Vous en avez sujet. C'est une belle, une noble chose qu'un combat. On y joue notre honneur à un sanglant croix ou pile. Beni soit dieu, qui n'a jamais permis qu'on attaquât le mien; mais je ne voudrois pas le voir au bout de la lance de Tiran-le-blanc. Aussi notre prince le dit bien; lui, qui sçait la chevalerie comme je sçais mon

pâter. C'eſt votre maudit ſecret qui fait la cauſe de tout le mal. Vous êtes la première, à ma connoiſſance, tombée dans un égarement de ce genre, & vous verrez comment il vous en prendra. En général, nous parlons, nous autres femmes à tort & à travers. Le ſilence eſt ici plus dangereux que toutes nos indiſcrétions. On vous demande trois mots; c'eſt bien peu de choſe; dites le nom de votre pays, de votre famille, le vôtre: de mon oreille, cela paſſera dans celle du prince, ſans faire d'autre caſcade; & nous aurons le plaiſir de voir amener à vos pieds cet ours Hibernois, tout muſelé.

Ne me tourmentez pas pour avoir mon ſecret, mademoiſelle; forcée par un vœu de le refuſer au prince Lionel, malgré ſes procédés nobles & généreux, je ne dois le donner à perſonne.

En ce cas, madame, vous ferez bien de vous mettre au lit, pour vous tenir prête de bonne heure.

A quoi, mademoiſelle? A quoi? A une choſe fort déſagréable, à être témoin d'une ſanglante boucherie, dont l'incertitude de votre état ſera le motif. Le oui ou le non de votre vertu eſt le réſultat. On s'eſt défié à outrance,

cela fait dresser les cheveux. Il faut qu'il reste un des deux champions sur le carreau. Si la lance pète, si le cimetière se rompt, on vient au poignard. Jugez quelle seroit la mortification de ceux qui vous aiment ici, & c'est tout le monde, s'il étoit prouvé demain matin par le sort des armes, que vous êtes la Margerie de ce monstre de Mackenfal, s'il devient maître de vous enlever, en croupe derrière son maussade écuyer? Tenez, madame, j'en ai la chair de poule. Et il pourroit en coûter la vie à votre beau chevalier.

Fermez mes rideaux, mademoiselle. Je vous suis très-obligée de vos avis & de vos craintes; mais, si je dois attendre des conseils, c'est de mon devoir & de moi.

Bazilette se retira piquée. Elle avoit amené tant d'autres femmes au point où elle avoit voulu les conduire; ici elle ne pouvoit rien gagner. Un cœur de bronze, disoit-elle, une tête de fer; si jamais mon maître & elle pouvoient s'entendre, il en naîtroit une race d'entêtés qui feroit plier l'univers.

Le jour éclairoit à peine les murs du palais de S. David, & déja tout y étoit en mouvement, pour transformer une esplanade, précédemment

garnie de ſes barrières, en un champ-clos en régle. Tentes, pavillons, tout ce qui eſt néceſſaire en ce genre eſt dreſſé. Les champions y ſont conduits & armés par les parrains qu'ils ont choiſis. Les juges ſont à la tête du camp.

Un balcon, en partie, formé par une terraſſe qui touche à l'appartement de Primroſe, eſt arrangé pour recevoir la belle outragée, & Lionel vient lui donner le bras pour la conduire. Le bruit des fanfares guerrières fait retenir tous les environs.

Venez, madame, lui dit le prince; venez encourager par votre préſence le champion, qui ſe dévoue au rétabliſſement de votre honneur.

Prince, vous me voyez au déſeſpoir des préparatifs qu'on a faits ici & de la ſcène qu'ils annoncent. Toutes les lances du monde ne peuvent pas faire que je ſois la Margerie, ſi vivement inſultée; &, tant que je ſerai moi-même, mon honneur ſera a l'abri d'une inſulte du genre de celle dont on prétend pourſuivre ici la vengeance.

Vous êtes inflexible, madame; vous vous mettez au-deſſus des loix & des uſages. Nous autres princes y ſommes ſoumis. En diſant ce-

la, il l'entraine plutôt qu'il ne la conduit vers le balcon préparé pour elle, & fermé de manière, à ôter tout espoir à la retraite, & va se perdre dans la foule des spectateurs.

Déjà, à la suite des cérémonies d'usage, Mackenfal a répété à haute voix, que la femme assise dans le balcon, est la fameuse Margerie, si célèbre par ses talens, si décriée par son inconduite.

Déja Clarence, en forçant le ton un peu grêle de sa voix, lui en a donné de nouveau le démenti.

Sur les nouveaux défis, les champions partent des barrières opofées, se rencontrent au milieu de la carrière, se heurtent, & Clarence est renversé, sans mouvement. Un moment après, la terre est baignée de son sang.

Une clameur générale, une expression de douleur, partant des fenêtres du palais & des différens points de la barrière, s'élévent & couvrent le bruit des trompettes & des clairons qui célébroient le triomphe de l'Irlandois. Les voix des femmes de Primrose se mêlent aux plaintives acclamations, & répétent à ses oreilles: Ah, notre pauvre maitresse! Elle est déshonorée sans ressource!

A la vue d'un homme sacrifié pour elle, Sibille se sent extraordinairement émue; en entendant dire que son honneur est perdu l'indignation la saisit & la soutient. Elle ne donnera point de marque de foiblesse; mais elle témoigne vivement un desir, c'est qu'on aille au secours de l'infortuné, dont le sort des armes a si mal secondé le courage. „Laissez-moi, dit-elle, à Bazilette. Voyez ce malheureux Anglois. Voilà le véritable objet de votre compassion & de la mienne. S'il m'est permis de disposer de vous, volez de ma part, & portez-lui des consolations & des secours. Bazilette obéit sans répliquer.

Cependant le féroce Mackenfal parcourt d'un air triomphant tout le champ de bataille, & anime les trompettes à célébrer sa victoire par des fanfares. Il venoit faire caracoller son coursier sous le balcon de Primrose, & peut-être mettre le comble aux insultes dont il s'étoit rendu coupable, lorsqu'un chevalier couvert d'armes rembrunies s'avance à l'entrée des barrières, & demande le champ. Les juges le lui font ouvrir. L'écuyer qui le précéde, ainsi que le héraut d'armes, sans couleurs & sans livrées, viennent porter son défi à Mackenfal, & le lisent à haute voix. Tout retentit dans le moment de cris de joie & d'acclamation. „Vive,

vive le brave chevalier inconnu, qui se dévoue à soutenir l'honneur des dames!"

Ce bruit inattendu a distrait Primrose de l'attention qu'elle donnoit au sort du malheureux Clarence, qu'on emportoit alors de dessus le champ de bataille. Il étoit sanglant, & paroissoit inanimé. Bazilette revenoit au balcon, le mouchoir sur les yeux, & comme essuyant ses larmes.

Le chevalier aux armes brunes, monté sur un coursier vigoureux, qu'il manie avec autant de grace que d'adresse, vient au bas du balcon, descend de cheval, &, le genouil en terre, il prie la dame offensée d'honorer de son consentement, une entreprise, dont l'espoir de la servir est le noble & le glorieux but. Il se relève, sur le champ, sans attendre de réponse: prend du champ: court au-devant de Mackenfal, qui vient résolument à sa rencontre. Le poitrail des coursiers se heurte; les lances volent en éclats, & l'Irlandois mord la poussière. On le voit rouler, en se débattant; il fait, pour se relever des efforts inutiles. Il demeure tout-à-coup immobile, & paroit rendre, avec tout son sang, le dernier soupir.

Oh, comme le beau coup de lance du chevalier aux armes brunes fut célébré! „Vivent,

vivent, s'écrie un millier de voix, le brave & généreux inconnu & la belle inconnue qu'il a vengée! Ils sont dignes l'un de l'autre." Bazilette, Suzanne, Guaisiek, toutes les femmes attachées à Primrose viennent embrasser ses genoux, baiser ses mains. Le vainqueur a délacé son casque, & on reconnoit le malade, le languissant Lionel, pour auteur de ce beau fait d'armes. Il ne se prévaut point de sa victoire; Il est modeste, généreux, & va faire donner des secours au noble adversaire qu'il a renversé; mais le bruit court qu'ils seront inutiles.

Primrose est triomphante aux yeux de la multitude, sans en éprouver aucune espéce de satisfaction. Elle est consternée des suites de la sanglante scène dont on l'a rendue témoin forcé, & dont innocemment elle paroit être la cause. Mackenfal lui a semblé plus extravagant, plus extraordinaire que coupable; elle donne au trépas de Clarence des regrets plus animés. Les risques dont son bienfaiteur a pu devenir la victime, en s'exposant pour elle, lui paroissent bien moins galans que barbares.

Convaincue intérieurement qu'on ne l'avoit point offensée, elle témoigne cependant beaucoup de reconnoissance à celui qui peut se croire son vengeur. Elle a beaucoup ouï parler de

combats de barrières. Le maintien de l'honneur des dames avoit été le motif de quelques-uns, & les avoit même rendus célébres. Mais elle n'étoit pas dans le cas de la belle Génièvre ni de tant d'autres. On pouvoit, dans le pays de Galles avoir des idées plus extraordinaires qu'ailleurs; elle crut donc devoir paroître céder à l'opinion, ne pouvant se flater de la détruire, & se montrer reconnoissante d'un service qu'on avoit cru devoir lui rendre, au risque de la vie.

Ces considérations la forcent d'assister à une fête importune dont son prétendu triomphe est l'objet; la voilà reine d'un bal, ou Lionel, sans se montrer plus confiant qu'à l'ordinaire, ose paroître bien plus ouvertement amoureux. Il semble que sa passion, en reveillant son courage, lui ait rendu les forces; il se montre aussi adroit à la danse, qu'il a été résolu & ferme sur le champ de bataille; la grace & la justesse animent tout ses mouvemens. Bazilette, placée derrière le fauteuil de Primrose, la forçoit de l'observer. „Voyez, lui disoit-elle, si ce n'est pas un amour? Il est vainqueur par tout; vous seule lui resistez. Qu'y gagnez-vous? Vous contrariez le destin: il vous a fait l'un pour l'autre.“

Sibille détourne l'oreille. Dans ce qu'elle voit rien ne l'amuse. Les idées noires de la sanglante scène passée sous ses yeux ne sont point dissipées: elle a dansé, contre son goût; les démonstrations de la flamme de Lionel, moins discretes qu'à l'ordinaire, lui semblent plus inquiétantes. Il est tems de se soustraire par la retraite, à des amusemens dont sa santé pouroit être altérée. Elle semble céder à ce seul motif, & se retire dans son appartement.

Les jours vont lui paroître plus longs que jamais. Il faut soufrir plus d'assiduités de la part de Lionel. Ce prince, sans parler de son dernier service, ou même souffrir qu'on en parle, en a pris le droit de se montrer amant plus à découvert. La belle inquiéte, se renferme dans son appartement le plus qu'il lui est possible. Là, se promenant seule sur une terrasse, d'où l'on découvre la rade de Bride & la mer, elle cherche à démêler, à l'horizon, s'il ne paroitra pas quelque pavillon François, quelque bâtiment où elle puisse trouver un passage.

„Ah, Conant! disoit-elle, si le bon Gérard & son fils n'étoient pas malheureusement péris; éclairés par eux sur l'endroit de la côte où j'ai fait naufrage, vous voleriez à ma recherche, à mon secours! Que les esprits de l'air fassent pas-

ser ma voix jusqu'à vous; qu'ils vous instruisent du danger où je me trouve; poursuivie par un amant qui me désespère, & dont je dois, à mon tour, craindre le désespoir; en danger, au moins d'être reconnue, renvoyée en Brétagne & livrée à Raimbert.

Un jour, fixant avec attention ses regards sur les flots, elle y voit floter un pavillon Normand. Le bâtiment qui l'arbore entre dans la rade de Bride, & y laisse tomber l'ancre, une chaloupe s'en détache, & vient, à force de rames, aborder au rivage.

Le cœur de la passionnée Sibille s'émeut, à la vûe de deux pélerins qui ont pris terre. Plus elle considère, plus elle examine, plus elle demeure convaincue de ne s'être pas trompée: à la taille avantageuse, à la démarche, elle a reconnu Conant de Brétagne; c'est lui-même.

La joie la feroit éclater, si la réflexion ne la retenoit. Tous deux étant reconnus, tous deux pouroient être compromis. Lionel s'est jusques-là montré généreux; mais Lionel est devenu rival de Conant, & peut employer, où il est, un pouvoir que rien ne balance.

Un premier mouvement suggère à Sibille d'écrire un billet, de le faire porter par une des

femmes employées à la servir; elle rentre dans son appartement, toute occupée de ce projet.

Bazilette & Suzanne se sont absentées. Les enfans, dont la première est gouvernante, sont malades: elle leur fait donner des secours. Guaisiek & sa compagne sont occupées à faire l'appartement.

Primrose, voyant qu'elle n'est point observée, conçoit le projet de gagner le bord de la mer, en descendant dans les cours des écuries du palais, par un escalier dérobé qui y conduit. Mais en traversant, elle pouroit être rencontrée sur les bords de la mer, &, dans le chemin elle sera remarquée. Heureusement Guaisiek a déposé, dans une garde-robe, une cape, dont elle s'envelope de la tête aux pieds, pour se garantir, quand elle sort, des injures du tems, & même des patins de fer, de l'espéce de ceux dont on fait encore usage aujourd'hui, pour s'élever au-dessus de la boue; enfin jusqu'a ses gants.

La possibilité du travestissement en fait sur le champ naitre & exécuter le projet. Voilà Primrose envelopée de tous les haillons de campagne de Guaisiek. Elle se précipite dans l'escalier dérobé, arpente à pas démesurés les cours, en imitant la marche hardie & décontenancée de

celle dont elle a pris la forme, & gagne en courant une porte qui donne sur la marine. Les pages, les valets, qui l'aperçoivent du haut des fenêtres du palais, animent les chiens à courir après elle, en leur criant, donne sur Guaisick! donne sur Guaisick. Il semble que le vent ait porté notre héroïne vers le rivage. Elle aborde le pélerin, qu'elle a très-distinctement reconnu: le tire par le bras; lui parle à l'oreille. „Vous êtes Conant, ne témoignez ni trouble ni surprise; Le plus léger mouvement vous expose. Je suis Sibille; répondez par monosyllabes; nous n'avons pas un moment à perdre.

Disposez-vous à volonté de la chaloupe qui vous a conduit? — Oui. — Du bâtiment qui est dans la rade? — Oui. — Combien avez-vous embarqué d'ancres? — Quatre. — Sur combien êtes-vous mouillé? — Deux. — Les pouvez-vous sacrifier? — Oui. — Votre compagnon est le fils de Gérard? — Oui. — Le père a-t-il péri? — Non. — Appellez le fils: embarquons-nous? — Soit.

On s'embarque dans le plus grand silence, & l'on y persévère, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au bâtiment, mouillé dans la rade. Le frère de lait regardoit tour-à-tour, la cape, les gants & les patins, sans prévoir l'agréable surprise dont il

devoit jouir bientôt. Mais il pensa se pâmer de joie, lorsqu'au coup de sifflet qui fit déployer la voile & couper les cables qui tenoit aux ancres, il vit tomber la cape qui lui déroboit la vûe de sa charmante damoiselle.

„Ah, notre bonne damoiselle! s'écria-t-il, en se jettant à ses pieds..... Passons légèrement sur les transports naïfs du frère de lait. Ils sont néanmoins plus aisés à peindre que la joie des deux amants, qui viennent d'être réunis. La voile déployée, & secondée par un vent favorable, en les portant dans le canal de Bristol, les a déja mis à l'abri de la frayeur d'être poursuivis; & d'ailleurs ils ont lieu d'être rassurés contre toutes les attaques ordinaires. Ils sont entrés dans la chambre du navire, & ont enfin le loisir d'en venir aux éclaircissemens.

Gérard & son fils, flotans sur un débris de la barque, ont été rencontrés & sauvés par un vaisseau Normand. La lettre dont ils sont porteurs est mouillée; mais ils peuvent aider à en retrouver le sens. Conant assûré sur leur rapport, que si Sibille existe, c'est sur les côtes de la principauté de Galles, part pour Cherbourg; prend, à ses gages, un bâtiment armé pour faire la course; & s'embarque en habit de pélerin. Son arrivée ne doit surprendre que par l'à-pro-

pos. Quelque divinité, sans doute, s'occupoit alors de la fortune des amans loyaux. Elle seroit aujourd'hui sans temples comme sans exercice.

Conant s'est expliqué. Primrose a beaucoup plus de peine à se faire entendre sur le fait des aventures, qui lui sont arrivées dans le pays de Galles. Il faut avouer qu'elles avoient un caractère plus que romanesque. Conant ne pouvoit pas soupçonner son amante de lui en imposer par le récit; mais il devoit y avoir eu de l'illusion, de quelque genre que ce fût, dans les faits dont elle lui faisoit le rapport. Hors les soins que s'étoit donnée Bazilette, tout lui sembloit hors de la nature & des usages connus.

Tandis que nos amans se récréent par le récit de leurs inquiétudes passées, & en considérant la perspective de leur prochain bonheur, jettons les yeux sur le palais de S. David. Ah, quel trouble! Quel désordre! On ne court pas, on se précipite vers la plage marine.

On veut armer tous les canots qui sont sur les rivages & dans le port. Lionel, revenu de l'amusement de la pêche, tonne, éclate, foudroye. Ah, qu'il se repent de n'avoir armé qu'en idée, le bâtiment qu'il avoit promis à Primrose.

Comme il s'aventureroit à la poursuite de sa fugitive, de son ingrate, de sa rebelle! Une fausseté de moins, & il lui restoit une ressource; mais il n'en a plus, il a employé tous les ressorts, épuisé toutes les ressources de la séduction, & une femme de cet âge lui a échappé. Croyant tout, elle n'a été la dupe de rien. Il demeure confondu & livré aux désordres des sens, dont il a quelquefois inutilement sollicité la révolte. Il n'en est pas encore au remords; il ne tardera pas à y être conduit.

Sibille de Primrose & Conant de Brétagne, débarqués à Civita-Vecchia, sont allé embrasser les genoux, & recevoir la bénédiction nuptiale des mains du pape. Sibille croit remplir un devoir, en dépêchant un écuyer, & en envoyant au prince de Galles la lettre qui suit.

A mon illustre bienfaiteur,

le noble, le vaillant, le magnanime prince Lionel, prince de Galles.

„Sibille de Primrose, épouse de Conant de Brétagne, alors inconnue & comblée, donna sa parole de se découvrir, lorsqu'il lui deviendroit possible de le faire. Elle la dégage aujourd'hui, prince, sans compromettre les intérêts de son époux & les siens, & jouir de la satis-

satisfaction de s'avouer à vous; si elle parut manquer à la reconnoissance, en couvrant d'un voile nécessaire un secret important, dont elle n'étoit pas maîtresse de disposer, c'est de vos vertus qu'elle en attend le pardon, avec la plus ferme assûrance de l'obtenir.

Les bruits publics peuvent vous avoir instruit des motifs qui me forçoient à fuir la Brétagne, lorsque j'abordai chez vous par un naufrage. Si vous en ignorez quelque circonstance vous pourrez les apprendre de mon écuyer. Il a ordre de ne vous rien taire de mes situations passée & présente; & je prends plaisir à croire que ces récits ne seront pas sans intérêt pour vous.

Adieu, prince; persévérez dans les voies nobles où vous a vû marcher cette étrangère, objet de vos soins humains & généreux: en désirant que vous cessiez de sacrifier aux préjugés barbares, dont l'empire vous fit exposer pour elle des jours si précieux, elle demeure encore dans l'étonnement de cette preuve de votre bonté & de votre courage. Vous avez ravi en tous points son estime: elle se fera gloire devant toute la terre, de vous l'avoir accordée."

Cette lettre fut un coup de foudre pour le prince de Galles, à qui rien, jusques-là n'étoit

parvenu de l'hiſtoire de Sibille; elle réveilla en lui des principes d'honneur, qu'il pouvoit ſacrifier à ſon goût effréné pour le plaiſir, mais jamais oublier. Tout devint grand à ſes yeux, dans la conduite d'une femme, ſur le compte de laquelle l'orgueil & l'entêtement l'avoient égaré. Et, parmi les embuches tendues, les inſultes faites à ce caractère ſi noble, ſi fait pour en impoſer au ſien, il ſe rappelle, avec indignation contre lui-même, la lâcheté qu'il a eue, de ſe mêler parmi les bâteleurs, chargés de la faire tomber en confuſion, ſans avoir pû y réuſſir; &, pour ſurcroît au tourment qu'il éprouve, le tableau des dons naturels qui ſervent de relief à un ſi rare mérite, vient ſe repréſenter avec tout ſon éclat à ſon eſprit troublé.

Cent traits plus aigus, plus perçants les uns que les autres déchirent ſon cœur. Un véritable amour, mais malheureux, mais déſeſperé, en naiſſant, y enfonce, non un trait, mais un poignard. Il ſuccombe, il ne verra point l'écuyer de la divine Primroſe, qu'il ne ſe ſoit donné le tems de ſe remettre de ſon déſordre, de ſa confuſion.

Vous, beau ſexe, ſi, dans cet entr'acte, vous voulez voir un de vos plus dangereux tyrans humilié, profitez de le avis dans les angoiſſes

de la torture. C'eſt pour votre ſatisfaction qu'un de vos dévoués l'a mis en ſacrifice.

Cependant il pleuvoit à Rome des indulgengences ſur Conant & ſur Sibille. Cette hazardeuſe beauté, en obtiendra-t-elle un peu de la part de ceux qui liront ſon hiſtoire? Elle a un côté bien foible. L'amour, qui fut ſon maître, peut faire excuſer bien des fautes; mais jamais celles qui vont directement contre les droits ſacrés de la nature.

3.

Scènes singulières. Extraites d'une tragédie angloise, intitulée la Saint-Barthélemi, ou le massacre de Paris.

Par NATHANAEL LEE. *)

Tant la religion peut enfanter de maux!

ACTE I.

SCENE I.

Le Duc de Guise, le Cardinal de Lorraine, Marguerite de Valois.

Le Duc de Guise, *à Marguerite.*

Quoi! lorsque l'on m'arrache de vos bras **; lorsque forcé par ce respectable *Mentor* de me

*) *L'un des plus célèbres auteurs dramatiques anglais, mort en 1692.*

**) L'intrigue amoureuse de *Marguerite de Valois*, avec le *duc de Guise*, fut liée par l'entremise de *madame de Carnavalet.*

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HALLE (Saale)

rendre au conseil d'un roi, fatigué de l'être, & de qui pourtant dépent le sort de ma maison; ô ma chère *Marguerite!* témoin de mes regrets, en vous quittant, quoique comblé de vos faveurs, oseriez-vous douter encore de mon amour pour vous?.. Ah! calmez-vous, de grace; arrêtez ce torrent de larmes, qui tandis que je m'efforce à parvenir au comble de la gloire, peut m'entraîner dans le mépris que je redoute, causer ma ruine, & me rendre moins digne de vous?

Marguerite.

Daigne l'entendre, ô ciel!.. c'est parce que je l'aime; c'est parce que je le préfère à toutes les félicités que peut m'offrir la terre, que le cruel croit voir en moi l'objet de sa ruine! C'est à moi, qu'en langage de cour, le traître ose avouer la plus coupable ingratitude!.. Vas, tu masques en vain ta perfidie; je connois trop le cœur des grands.... Il en est d'eux comme des animaux: le plus foible est toujours leur proye.

Guise.

Ah! je vous jure...

Marguerite.

Arrête?.. Garde-toi de jurer, trop cher & trop ambitieux *Guise?* le parjure est aussi inti-

mement attaché aux sermens de tes pareils, que la damnation qu'il entraîne après lui... Et cependant, dans l'état où je suis, dans l'abyme du déshonneur où tu m'as plongée, je ne puis encore te haïr! Semblable aux anges criminels, précipités dans des gouffres obscurs, je lève en soupirant, un œil timide vers le brillant séjour où je suis née! J'implore, en gémissant, cette fatale destinée à qui je dois ma chûte; je la supplie d'être moins cruelle pour toi, & de te faire un avenir moins déplorable que le mien!

Guise.

Peux-tu douter de ma tendresse? Moi, qui ne vis, qui ne respire que pour toi! Tandis que tous mes vœux, tous mes desirs (que dis-je, hélas!) que tous mes mouvemens n'ont, pour objet, que l'adorable *Marguerite?*... Mais c'est trop peu pour elle, je le sens... *(au cardinal)* Partez seigneur? dites au roi, dites à son conseil; que je me trouve indisposé?.. Quelque important que ce jour soit pour moi, je le consacre à ce que j'aime.

Marguerite.

Qu'entends-je?.. *(avec chaleur)* Non, seigneur? Non: c'en est trop!.. Vous irez au conseil: Votre amante ouvre les yeux, & sent sa faute... Je ne sais cependant quel subit & noir

pressentiment vient, tout-à-coup, accabler mon âme!.. Ah! si tu me trahissois, il n'est grandeur, couronne, empire, celui même de l'univers, qui puisse consoler ta *Marguerite*, ni la préserver du tombeau... Ah! *Guise*, ah! respectable cardinal, vous voyez l'excès de ma foiblesse?.. Oui, j'aime, & je le jure sans rougir, plus que femme n'aima jamais!... Sans toi, *Guise*, comme avec toi, nul repos pour ta *Marguerite*... Adieu, cette ardeur effrénée dégénère en fureur.... (avec attendrissement) & cependant je te quitte, & m'arrache à toi! *(elle sort.)*

Guise.

Adieu, divine *Marguerite!*.. Mais pourquoi m'attendrir ainsi, puisque dès ce soir même je retrouverai dans ses bras tous les plaisirs dont je viens de jouir?..

Marguerite, *en rentrant.*

As-tu pu me quitter avec tant de froideur?... Peut-être hélas! ne nous reverrons-nous plus?... Tu m'as pourtant marqué quelque tendresse, en me baisant la main?.. Mais tu ne l'as que foiblement serrée?... Ah! tu devois, ainsi que moi, frémir, au moment de notre séparation; & d'un œil, aussi tendre, aussi avide que le mien, dévorer (si je puis m'exprimer ainsi) ta *Mar-*

guerite?... Mais ta flâme, moins vive, & bien moins sentie que la mienne, céde aux affaires de l'état qui vont t'occuper tout entier, & te permettent peu le souvenir d'une amante, dont le dernier soupir prononcera par-tout ton nom!... Adieu, cruel!

SCENE II.

Le Duc de Guise, le Cardinal.

Le Cardinal.

Vit-on jamais d'amante plus extrême? Tout en elle est transport!.. Par quels moyens, seigneur, l'avez-vous donc sû conduire jusque-là?

Guise.

Les causes de l'amour sont innombrables, & sur-tout chez la femme... Peut-être ai-je, à son gré, sû rompre quelque lance dans un tournoi. Peut-être ai-je sû l'étonner, en me voyant, comme il m'arriva quelquefois, me précipiter, tout armé, dans *la Seine*, ou *la Loire*; & prendre plaisir à nager contre le courant du fleuve....*)

---

*) C'est, en effet, ce que les mémoires du tems disent lui être arrivé, plus d'une fois, & sur-tout à Blois, en présence de la cour entière.
Quels étoient donc les hommes de ce tems là?

Il est pourtant vrai que si mon âme étoit aussi sensible qu'on le croit, ses charmes personnels l'emporteroient dans mon esprit sur ceux de cette *Cléopâtre* même, autrefois si vantée.... Oui! cette reine même, dans le riche & voluptueux appareil de sa barque dorée, étoit moins séduisante mille fois, que *Marguerite*, dans son lit, la nuit dernière! Touchée, ou plutôt pénétrée de mon retardement involontaire, son appartement, par ses ordres, étoit tendu de noir; son lit, tous ses ajustemens, ses draps même, en relevant l'éclat de sa blancheur...

Le Cardinal, *en l'interrompant.*

Ah! seigneur, qu'allez-vous dire?..

Guise, *sans y faire attention.*

Que la chaleur de la saison laissoit voir assez de charmes pour ébranler le plus austère *anachorète*, & le faire sourire, à la vue de tant de merveilles!

Le Cardinal.

Brisons sur ce discours, seigneur, si vous voulez me fâcher?.. non pas à cause du péché, qui n'est, au fond, que ce que la conscience le fait être; mais parce que j'aimerois mieux vous voir vingt femmes pour maîtresses, que de vous croire amoureux d'une seule... Eh! parcourez,

à votre gré, les faſtes des grands hommes, ſi vous en exceptez le foible *Antoine*, vous en trouverez à peine encore un qui ait long-tems fléchi devant cet eſpèce d'idôle!

Guiſe.

Avant que de me cenſurer, commencez par me mieux connoître?.. Je ſuis amant, je le confeſſe; mais plus ambitieux encore. Je prétendois même épouſer *Marguerite*. Mais *la Caſſiopée* moderne *), & ſon *chien* **) de duc *d'Anjou*, ſont deux conſtellations oppoſées à mes vœux, & qui traverſent tous mes projets. Le roi même eſt indiſpoſé contre moi: car, pas plus loin qu'hier au ſoir, comme j'entrois au bal de la régente, il me demanda, durement, ce que je venois faire au *Louvre*? — Y ſervir votre majeſté (lui répondis-je) — Allez (repliqua t-il, avec aigreur) le roi n'a pas ici beſoin de vous.

---

*) *Caſſiopée*, femme de *Céphée*, roi d'Egypte, & mère d'*Andromède*, fut (dit la fable) changée en une conſtellation, que *les Arabes* ont appellée *chaiſe royale*.

**) Autre alluſion à la conſtellation du *chien céleſte*, qu'on nomme autrement *Sirius*.

Le Cardinal.

Ceci n'eſt que trop clair!.. Il faut donc, néceſſairement, vous détacher de la princeſſe... Je ſuis même chargé, je vous l'avoue, de vous apprendre qu'on la deſtine pour épouſe au jeune prince *de Navarre*; & que c'eſt ſur ce fondement que s'élèvent, dans le ſecret, les redoutables batteries que l'on deſtine à foudroyer les *Huguenots*.

Guiſe.

Seigneur, ou je me trompe, ou c'eſt la ſuite des conſeils du duc d'*Albe* *). Je crois le voir, je crois l'entendre encore aux conférences de *Bayonne*, lorſqu'avec ſon viſage auſtère, il diſoit à la reine & à ſon fils: „Ne tendez vos filets qu'aux gros poiſſons; mépriſez les petits. Faites ſauter les têtes les plus élevées, & ne redoutez rien des autres."

Le Cardinal.

Ainſi, ſeigneur, vous quitterez donc *Marguerite*?

---

*) *Don Pédre de Toléde*, gouverneur des *Pays-bas*, pour *Philippe II*, roi d'Eſpagne, qui, pour cauſe de religion, fit périr plus de vingt mille *Flamans* par la main du bourreau.

Guise.

Quelle périsse mille fois, pourvu que *Coligny* puisse tomber dans leurs filets!... O quelle pêche ce seroit! Quelle baleine, cher prélat, que ce détestable amiral! Quel plaisir de voir le monstre épuiser vainement toutes ses ruses pour échapper au piège, où *Médicis* l'eût fait tomber!.. Dût *Marguerite*, en elle seule rassembler tous les plaisirs du monde entier, je la vendrois, & mon âme avec elle, pour achêter une telle vengeance!

Le Cardinal.

Seigneur, parlez plus bas?.. Vous savez où nous sommes!

Guise.

Qui, moi? lorsqu'il s'agit de *Coligny?* lorsqu'il s'agit du meurtrier de mon père?... Héros, trop digne de mes pleurs*)! Ton fils pourroit parler froidement de ton assassin?... Non: dussé-je périr mille fois, je veux porter si haut le juste cri de ma vengeance, qu'il frappe jusqu'au haut des cieux ton ombre glorieuse!.. Que ne puis-je, dans mes yeux, desséchés par

*) *François de Lorraine*, assassiné par *Poltrot*, à l'instigation (dit-on) de *Coligny*.

mes pleurs, porter la mort la plus cruelle, & la lancer en traits de feu sur le coupable auteur de tant de maux! les terminer par son trépas! le poignarder au sein des voluptés les moins vulgaires; ajouter la damnation à son supplice! perdre enfin, à la fois, le corps & l'ame du perfide!

Le Cardinal.

Vous oubliez que le roi vous attend... Partez, seigneur?

Guise.

J'y cours, seigneur.... Mais puissé-je, en mourant, éprouver le destin *d'Hérode*; ou, comme le foible *François II*, périr par la main d'un valet *), si, tant que je respirerai, je cesse un seul instant de travailler à sa ruine!

(Ils sortent.)

*) On a prétendu qu'*Ambroise Paré*, chirurgien de *François II*, avoit empoisonné l'oreille de son maître.

SCENE III.

Le théâtre change, & repreſente la ſalle du conſeil, avec une table & des flambeaux. On voit dans l'enfoncement, une chambre, où le duc d'Anjou paroît endormi. Catherine de Médicis paroît le quitter, à regret, & s'approche ſur le devant du théâtre.

Cardinal de Médicis.

Dors, dors, mon cher fils! tandis que je veille pour toi... Les roues du char fatal que je deſtine à tant de morts, ſe ſentent trop enfin de la foibleſſe de leur guide: ſon poids eſt trop léger pour un ſiège ſi chancelant; il porte un pas mal aſſuré dans la carrière qui l'effraye!... Violent, ſoupçonneux, & d'un caractère indécis, *Charles* me fait toujours trembler... Mais, ô *Charles!* quel que tu ſois, apprends à te laiſſer conduire, pas à pas, dans cette route ténébreuſe: où les éclairs de mon redoutable pouvoir, que le bruit ne ſuivit jamais, vont te précipiter, & te confondre, de nouveau, dans la maſſe commune à tous les êtres!... Et ce ſera pour toi, mon cher *d'Anjou!* pour que l'unique & digne objet de ma tendreſſe maternelle, & qui ſeul réunis mes vœux, puiſſe monter au rang

suprême, dût le sort d'*Agrippine* *) être la récompense de sa mère!... Mais j'apperçois *Charles*, avec son nouveau favori?.. Ecartons-nous un peu.... Il est peut-être bon de les entendre, sans qu'ils s'en doutent...

SCENE IV.

Le roi, Albert de Gondi, Catherine de Médicis, *cachée.*

Le Roi, *d'un air sombre & rêveur,*
Albert?

Albert.

Seigneur.

Le Roi.

Je crois que vous m'aimez?

Albert.

Plus que ma vie!

Le Roi.

C'est beaucoup dire!.. Je veux pourtant bien vous en croire... Ma mère, dès long-tems,

---

*) *Agrippine*, après avoir commis les plus grands crimes, pour élever son fils *Néron* au trône des

s'eſt fait un grand nom dans le monde; & ce grand nom influe ici ſur tout... Cher *Albert*, elle a des idées bien cruelles! & j'oſe penſer, entre nous, qu'une femme qui ne s'occupe qu'à détruire l'un par l'autre, les plus fameux guerriers d'un royaume, pourroit enfin tout révolter contre elle; & qu'une politique ſi barbare, eſt bien indigne d'un grand roi!

Albert.

Qui peut, ſeigneur, vous engager à me parler ainſi?

Le Roi.

Tu ne le ſais que trop!.. Apprends, mon ami, que les complots ſanglans, & les conſpirations tramées dans les ténébres, terniſſent à jamais la mémoire des ſouverains.... Eh quoi!. faut-il que la grandeur, que l'intérêt, (dût l'univers être le prix de la contrainte qu'on s'impoſe) engagent un grand cœur à flatter la victime qu'il a projetté d'immoler?... Non, mon cher *Albert*, non! De-là ma haine pour *Brutus*, ce célèbre aſſaſſin, dont retentit par-tout l'hiſtoire, mais que des lâches ſeuls ont pu louer; qui

---

Céſars, périt enfin par les ordres mêmes de ce fils dénaturé.

qui se couvrant de l'ombre de ses complices, & rampant avec un poignard qu'il cachoit dans son sein, a massacré son propre père.... Aussi, c'est un forfait, que tout l'art de *Cicéron* même prétendit envain pallier.

Albert.

Il est vrai que cet orateur fut toujours beaucoup plus prudent que courageux.

Le Roi.

Achève de m'entendre?.. crois qu'il m'est doux de soulager mon âme dans le sein d'un ami tel que toi, de la moitié du fardeau qui l'accable.

Albert, *en lui baisant la main.*

O, mon cher maître!

Le Roi.

Je te connois, *Albert:* écoute-moi?.. La nuit dernière, dans les agitations d'un rêve affreux, je crois me sentir, tout-à coup, pressé de la soif la plus brûlante... J'appelle; & dans l'instant je vois venir ma mère, avec une coupe à la main. Je m'en saisis, avec avidité... Mais ciel! je sens sa main, froide, tremblante, & crois voir la mort dans ses yeux!.. La soif l'emporte cependant... Mais la liqueur à peine avoit

pénétré dans mon sein, que je me trouve anéanti; que ma bouche & mes yeux, sont autant de canaux, d'où mon sang coule à gros bouillons; que tous mes pôres, dilatés, couvrent mon corps d'une sueur sanglante!.. Conçois, mon ami, ce qu'un tel songe avoit d'effrayant pour ton roi? Quand, pour comble d'horreur, cet ornement que donne la nature, que l'art envain tente de suppléer, & dont nos rois ont toujours été si jaloux; que mes cheveux enfin, ainsi que des feuilles flétries, qu'enlève un vent d'automne, tombent, tout-à-coup, à mes pieds!.. J'écarte, cher *Albert*, oui, j'écarte cette idée, dont frémiroit trop la nature!... Mais ma mère, en un mot, est une femme, dont les vues & le génie, aussi actif que ténébreux, ont peut être quelque droit de me faire trembler!

Albert.

Ah! de grace, seigneur, gardez-vous, craignez même de la juger sur des songes toujours plus ou moins trompeurs? Rappellez-vous les tems de votre enfance... avec quelle adresse elle a su régir votre empire, prévenir les effets du zèle outré de la religion; contenir le peuple indocile; en imposer aux grands; faire avorter les ligues étrangères; & malgré tout l'épuisement des forces de l'état, déconcerter, & ramener par degrés au devoir, vos plus puissans, & plus ambitieux sujets?

Le Roi.

Comte de *Rez*, dans le tableau que tu viens de tracer, je ne vois qu'un beau champ, dont tu ne montres que les fleurs!.. Mais celle que tu veux défendre, (& que mon cœur défend bien mieux encore!) n'eſt-elle pas la plus diſſimulée des femmes? Eſt-il quelque lien ſacré pour elle? En eſt-il de plus ſanguinaire? d'eſprit, plus ingénieuſement barbare? de plus propre, en un mot à transformer en un vaſte déſert l'empire le plus floriſſant!.. Mais, j'entens du bruit? finiſſons.

SCENE V.

Les mêmes Perſonnages,

Catherine de Médicis, le Duc d'Anjou.

Catherine.

Seigneur, je ſuis exacte; & le conſeil, que vous avez mandé, pour cette nuit, eſt prêt à recevoir vos ordres.

Le Roi.

Ah, madame! Sur quel océan de ſang m'avez-vous embarqué? Quel ſouverain forma jamais d'entrepriſe plus criminelle?

Catherine.

Seigneur, ſi l'entrepriſe vous effraye, il faut l'abandonner.... Il faut plier ſous la miral;

rappeller les Huguenots; chaſſer vos vrais amis, éloigner les princes, exiler les pairs du Royaume, oublier de qui vous êtes deſcendu, & le reſpect qu'on doit au trône. Il faut fouler aux pieds les loix, proſcrire la religion, avilir votre conſeil, & vous hâter d'en former un de proteſtans... apprendre enfin à mieux régner, ſur les leçons des bourgeois de Paris. Seuls juges, dès long-tems de vos arrêts, accordez leur enfin le droit de les refondre, en attendant, qu'au premier jour, ils viennent, en tumulte, au *Louvre*, & vous impoſent les conditions ſous leſquelles il leur plaira de reconnoître encore en vous leur ſouverain.

Le Roi.

Le peuple eſt extrême ſans doute, & ne connoît pas de milieu, quand il croit être le plus fort?.. Mais, madame?...

Catherine, *en l'interrompant.*

Un inſtant, ſeigneur.... *Ludovic de Naſſau* n'a-t-il pas dit, de votre part, à l'Amiral, que vous accordiez votre ſœur au jeune *Béarnois?..* Que pour ôter aux *Huguenots* toute ombre même de ſoupçon ſur la ſincérité de vos deſſeins, vous déſiriez que les ſolemnités de cette alliance avec eux fuſſent célébrées à Pairs? Que la paix, en un mot, y fût jurée & garantie, ſous

les ſermens les plus ſacrés?.. Que direz-vous maintenant à *Ludovic?*... Et dans ce cas, connoiſſez-vous quelques moyens de ſauver votre gloire?

Le Roi.

Je n'en connois aucun, madame; & ne conçois pas moins tout ce que nous avons à craindre... car ſi le complot que vous avez formé manquoit? quelle honte pour nous!.. Juſtes ſujets de la dériſion de l'univers, quel ſort ſeroit le nôtre! Quel triomphe pour nos ennemis!

Catherine.

Vous vous déguiſez mal, ſeigneur: ce n'eſt pas-là l'objet de votre crainte?.. C'eſt ce qui vous approche de plus près, ce ſont vos amis; c'eſt moi-même que vous craignez?.. J'ai trop vécu, ſeigneur; je l'apperçois, j'ai trop vécu, puiſque mon ſang, que mes entrailles même, (car c'eſt ainſi que j'ai toujours regardé mes enfans!) peuvent ſe défier de celle qui leur donna l'être.

Le Roi.

Arrêtez, madame, arrêtez?.. Pardonnez à mes craintes; pardonnez aux tourmens de mon âme ſurchargée d'un fatal ſecret, que je voudrois y ſavoir renfermé, comme au plus creux

du plus profond abyme!.. Ignorez-vous, hélas! combien le *Coligny* m'eſt odieux? Combien je hais ſes rébelles complices?

Catherine.

Que vous a dit le cardinal?...*) Rome eſt-elle contente?

Le Roi.

Le nouveau pape eſt ſatisfait.... J'avois remis à ſon légat, l'anneau que vous ſavez, avec ces deux vers, de ma part:

Ceci vous garantit mon zèle;
Le ſang le prouvera fidèle.

Le duc d'Anjou.

Sentence meurtrière, pour les *Huguenots!*

Le Roi.

Et dont le pape a ſi bien pris le ſens, qu'il nous accorde enfin toutes les diſpenſes néceſſaires pour le mariage de ma ſœur avec le *Béarnois*.

Catherine.

Voici le duc de *Guiſe*, avec le Cardinal de *Lorraine*.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs,
Le Duc de Guise, le Cardinal de Lorraine.

Catherine, *au Roi.*

Il conviendroit, je crois, seigneur, d'envoyer son éminence à *la Rochelle*, pour faire part à l'Amiral de la guerre contre l'Espagne; afin que les complots formés contre les villes des Pays-Bas, puissent être incessamment exécutés.?

Le Roi.

D'accord, madame... Mais, ô ma mère! Qu'est-ce donc qui me serre & déchire le cœur? Qui trouble mon repos la nuit, & rend pour moi tous les jours ténébreux?.. Est-ce ma conscience enfin qui, sous la forme d'une louve, avec les traits *de Jeanne de Navarre*, à chaque instant frappe mes yeux, & me glace d'horreur? Qui, d'autre fois, ainsi qu'un vieux lion, peint à mes yeux *Coligny*, rugit, grince les dents, s'élance, & vient me dévorer?

Catherine.

Soyez homme, seigneur? écartez ces noires idées: l'Amiral, égorgé, cessera bientôt

d'être à craindre.... Croyez-moi, dis-je, Sire, & calmez-vous. Toujours doutant du mariage qu'on propose, toujours combattu par ses craintes, dût-il ne pas venir avec la rein *de Navarre*; cette prétendue guerre avec l'Espagne, qu'il déteste, flatera trop sa vanité pour qu'il résiste long-tems. Et dût le fort qu'il semble redouter, s'offrir à lui sous un aspect mille fois plus terrible, on le verra bientôt suivre les autres, & ne plus voir le tombeau qui l'attend.

Le Roi.

Sa mort seule, je le conçois, pourra me rendre le repos, dont je tente envain de jouir!... Tel que ces astres éternels qui brillent sur nos têtes, (ô ma mère! je crois que je pourrois enfin veiller toujours...) Souffrez que je vous en conjure encore? Que ce fatal secret soit du moins bien gardé. Qu'il ne transpire rien de ce sanguinaire conseil?.. Soyons enfin aussi muets que les urnes & les tombeaux?

Le Duc de Guise.

Oui, sans doute, seigneur!.. Veillons, veillons dans le silence, seigneur, comme veilleroient les Furies, dont le ressentiment viendroit de tendre un piége à l'univers.

ACTE III.

SCENE III.

Marguerite, à qui l'on a appris qu'elle est destinée au jeune roi de Navarre, & le duc de Guise à la princesse de Portien, dont on l'a dit très-épris, lui dit en le voyant paroître, avec le cardinal de Lorraine:

Marguerite.

Ose me regarder?

Guise.

Je l'ose.

Marguerite.

Lis dans mes yeux, perfide?.. Qu'y vois-tu?

Le Duc de Guise.

Ce que je voudrois voir dans le soleil sur son déclin, si j'avois à mourir la nuit.

Marguerite.

Mourir, dis-tu?... Lâche! tu n'oserois.

Guise.

Je n'oserois mourir?

Marguerite.

Pas plus que me regarder... Tu dois en effet te sentir si coupable, que l'enfer, qui t'attend, doit offrir à tes yeux tous les supplices qu'il te prépare.

Guise.

En ce cas, le diable est du moins sûr d'un grand homme.

Marguerite.

D'un seul, dis-tu?.. Dis, de tous ceux qui te ressemblent à la cour; il n'y connoît pas le détail; il vous prend tous en gros. Ailleurs, un jour, à peine lui suffit pour en prendre un: mais ici, dans cette mer de plaisirs & de crimes, il n'a qu'à tendre ses filets; la foule, dans l'instant, y tombe!

Guise.

Cette satyre-amère, a l'air un peu préméditée.... L'insulte, pourtant, porte à faux, quand le coupable même nous accuse.... Oui madame. c'est vous, vous même qui m'avez trompé... Point d'étonnement affecté? point de surprise étudiée, princesse? Epargnez-vous ces ruses, trop usées pour surprendre *Guise*. Engagez, croyez-moi, votre mère à vous en montrer d'autres: l'école de Florence, cette école si digne

de lui avoir enseigné l'art des procédés honnêtes, a dû lui en enseigner d'un peu plus fins.

Marguerite.

Juste ciel! Que prétend-t-il dire?.. Où tend cet étrange discours?

Guise.

Vous le saurez bientôt, madame... Mais de peur qu'à travers le tourbillon des passions qui vous agitent, vous ne perdiez mon véritable objet de vue; je vous dis, simplement, que vous êtes fausse; que vos soupirs, vos larmes, vos langueurs, le comble de vos plaisirs même, ainsi que vos plus grands transports, sont également faux: que dans l'excès des plus ravissantes délices, quand vous vous écriez, que rien ne peut les égaler... parjure, même en ces instants divins, vous en imaginez, vous en désirez de plus ravissans encore.

Marguerite.

Ciel! Juste ciel! est-ce à moi qu'il parle?.. *(haut)* Ah, monstre! L'enfer même n'a rien de si détestable que toi!

Guise, *froidement.*

O femme!

Marguerite.

Ah, traître!

Guise.

O femme!

Marguerite.

Ah, lâche!

Guise.

Et toujours femme!

Marguerite.

Ecoute, indigne *Guise?* Ose m'envisager, tandis que dans ton cœur, malgré toi pénétré de mon injure, ainsi que de ton crime, je ferai retentir le nom fatal de *Portien?*

Guise.

De *Navarre*, madame.

Marguerite.

De *Portien*, te dis-je?

Guise.

De *Navarre*, encore un coup.

Marguerite.

Tu mens, indignement, perfide: celui de *Portien*, de ma rivale, de ta veuve enfin... Ah,

Dieu! c'eſt moi, c'eſt moi, que l'on trompe, & que l'on trahit... pour une veuve!.. Et *Guiſe*, c'eſt lui qui fait cet imbécille choix!.. Vas, je te hais mille fois plus que je ne t'aimai jamais.... Et pour jamais je te bannis de ma préſence.

Guiſe.

Ne craignez rien, madame: il vous fuira, cet amant déteſté; il ſaura ſe bannir lui-même; rien, déſormais, ne peut le ramener à vous: ne comptez plus, que ſur ſa haine... La vôtre n'eſt qu'une fureur momentanée, que l'emportement d'une femme?.. La mienne eſt mâle, réfléchie, profondément enracinée dans un cœur juſtement indigné que vous puiſſiez lui préférer le jeune prince de *Navarre*.

Marguerite.

C'eſt une trahiſon, perfide: c'eſt une inſigne calomnie, dont l'enfer ſeul, ou toi-même eſt l'auteur... D'où la tiens-tu? Parle, cruel? Oſe m'en avouer l'indigne ſource?

Guiſe.

Un mot va vous confondre; & je vous quitte, pour jamais... Le roi, la reine me l'ont dit; la cour entière en eſt imbue... De là, vous euſſiez dû ſentir que mes attentions pour la veu-

ve de *Portien*, partoient bien plus de mon reſſentiment, que de mon inconſtance... Mais vous avez d'autres motifs, madame: *Navarre* eſt jeune, & peut, un jour, régner ici?.. L'amour, la gloire, le plaiſir (celui même du changement) tous ont droit de flatter un cœur, que j'ai trop ſû connoitre.... Mais c'eſt trop m'avilir... Seigneur cardinal, au nom de l'amitié, rendez moi le fatal contrat qui m'uniſſoit avec cette infidelle?

Marguerite.

Ah, Guiſe!.. Quel ſeroit, en ce cas, votre but?

Guiſe.

De le mettre en pièces, à vos yeux... (au cardinal) donnez-moi, dis-je, ce contrat?.. Partez, madame? Allez?.. Vous ne pouvez plus rien ſur moi.

Marguerite.

Non, cruel! Non... Je ne puis te quitter.... O Guiſe! O mon cher Guiſe, non... Tu conſerveras ta conquête, duſſe l'être aux dépens de mes jours!... Ma mère, je l'avoue, m'a parlé de ce mariage... Mais ſi je n'en ai pas mépriſé la propoſition; ſi tout ce que j'atteſte eſt auſſi vrai, que Guiſe eſt faux; (pardonne, hé-

las! je voulois dire ingrat) mépriſe-moi, barbare? bannis-moi, pour jamais, loin de ces yeux où je puiſe ma vie!.. Que dis-je? Non: prends plutôt un poignard; plonge-le plutôt dans mon ſein: vas y chercher, vas y percer ce cœur qui t'aime; ce cœur auſſi ſenſible que fidèle; ce cœur, qui, dans l'inſtant même où tu lui fais la plus mortelle injure, n'oſe ſe révolter contre ſon maître; & ſe contenta de gémir de ne trouver en toi que ſon tyran!

Guiſe.

Non, Marguerite, non, mon cœur, n'eſt point barbare!.. Tu as faiſi le ſeul moyen de le calmer... Tourne, plutôt, ce poignard, dont tu parlois, à l'inſtant, contre un traître, qui a pu ſe réſoudre à allarmer un cœur comme le tien, en feignant pour ta rivale des ſentimens qu'il n'ent jamais que pour toi?

Marguerite, *avec tranſport.*

Quoi! tu n'as fait que feindre?... Quoi! cher Guiſe, tu m'as toujours aimée?

Guiſe.

Le ciel m'en eſt témoin!

Marguerite.

Je vole dans tes bras!

Guise.

Ma chère Marguerite!

Marguerite.

O mon cher Guise!...

Le Cardinal de Lorraine.

Le duc d'Anjou, seigneur, semble porter ici ses pas.

Guise, *à Marguerite.*

Adieu!... Sois sûre que jusqu'au moment où je verrai ton mariage accompli; sois sûre, dis-je, que malgré le roi, malgré ta mère, & l'état même, le cœur de Guise est à toi, sans réserve.

Marguerite.

Ils peuvent contraindre ma main... Mais si toi-même me dis que m'es fidèle, leurs menaces, & la mort même, ne forceront jamais mon cœur au mariage qu'ils projettent.

ACTE V.

SCENE I.

Le Roi, *seul.*

Le jour renaît enfin!.. L'aurore dore de ses feux le contour des nuages... Déja l'utile laboureur,

boureur, le citoyen industrieux, l'ouvrier vigilant, ainsi que la laborieuse abeille, ont quitté leur demeure, & vont reprendre des travaux que l'habitude leur rend chers!.. Les rochers les plus escarpés, les précipices les plus affreux, offrent aux yeux dans cet instant un aspect agréable; & la nature, du sommet des montagnes, semble sourire à l'univers!.. Les oiseaux, ranimés par l'approche du dieu du jour, en témoignent leur joie; & leurs chants variés expriment leur reconnoissance au visible auteur de leur être. Le soleil même, avec un air riant, semble monter sur son char lumineux; & sensible au plaisir que son retour inspire à la nature, verse abondamment dans son sein tous les trésors de la fécondité!.. Tandis que le jeune & malheureux *Charles*, toujours enveloppé des plus épais & plus sombres nuages, ne s'offre aux yeux de ses sujets, qu'avec le sombre appareil de la nuit!... Daignez, puissances éternelles! daignez, regarder en pitié, l'involontaire exécuteur de vos décrets!.. Voyez les douloureux transports, les déchiremens de son âme; & combien il aspire après l'instant de pouvoir appaiser votre colère!..

SCENE II.

Le roi, le génie du roi.

Le Génie.

Charles!.. C'eſt ton génie, qui par ordre de l'Eternel, quitte le ſéjour du bonheur ſuprême, pour ſe hâter de mettre, s'il ſe peut, obſtacle à ton malheureux avenir.... Le repentir s'il eſt ſincère, ne vient jamais trop tard. A peine il nait, que, dans l'inſtant, revêtu de nos larmes, plus prompt que la penſée, il part, il fend les airs; & ſa tremblante main frappe, toujours avec ſuccès, à la porte des cieux... Le tien vient de s'y faire entendre, & ſes triſtes accens ont attendri, ont fait gémir les anges même... Mais ô *Charles*! penſes y bien?.. Garde-toi de tromper le ciel! ou n'en eſpères pas plus de grace?

Catherine de Médicis, le cardinal de Lorraine, le duc d'Anjou, Albert de Gondi &c. arrivent, trouvent le roi, la face contre terre, le relèvent, le font rougir de ſa foibleſſe, avec d'autant plus de raiſon que la bleſſure de *Coligny* a répandu l'allarme parmi tous les *Huguenots*, & que tout eſt perdu ſi l'on n'achève pas l'entrepriſe. Le malheureux prince eſt enfin forcé de

céder, le massacre s'exécute, & la tragédie finit par la scène suivante:

SCENE III.

On voit, de loin, le corps de Coligny, brûlé par la populace &c.

Le roi, Catherine de Médicis, le cardinal de Lorraine, Gondi, &c. &c.

LE ROI.

Dieu, que d'horreurs!.. o ma mère! o mon frère!... barbare Guise!.. Et vous prêtre cruel *)! Ne frémissez-vous pas de faire couler tant de sang?... Et c'est le ciel; c'est la religion, dites-vous, qui l'ordonnent?.. Conjurez donc, en son nom, écartez donc de moi les Furies, qui sans relâche me poursuivent? Ces ombres pâles & sanglantes, dont je me vois par-tout environné?.. Défendez-moi du moins du spectre affreux de l'amiral qui vient me re-

*) *Le cardinal de Lorraine. Il ne survécut pas longtems à la Saint-Barthelemy. Quelques-uns ont dit que ce fut après s'être morfondu, pour avoir été nuds pieds à une procession des pénitens. D'autres, que sa mort fut causée par un ou deux flambeaux empoisonnés, que fit porter, à Fontainebleau, devant lui, Catherine de Médicis.*

procher tant de sermens & de devoirs trahis, à votre infâme persuasion?

Catherine.

Eh, mon fils! Pourquoi tous ces transports?

Le Roi.

L'ange me l'avoit dit: son apparition n'est plus douteuse.. „C'étoit un rêve, disiez-vous? & je touche à ma fin.... O ma mère, ma mère! Ecoutez moi, pour la dernière fois; & recevez le conseil d'un fils mourant?.. Hâtez-vous d'arrêter le massacre de mes sujets?... Le ciel me le disoit (malheureux! je le sens trop tard) *„Que la religion, pour être vraie, doit abhorrer & la fraude & le sang!*

4.

Deux Lettres d'un voyageur.

I.

En mer, le 20 septembre.

Réjouissez-vous, monsieur, ou pleurez; je vous laisse le choix; mais la fortune ne m'a peut-être que trop bien servi, & vous allez voir en moi un nouvel exemple de son instabilité. Je vous écrivois avant-hier du *Wagter*, navire Hollandois; je vous écris aujourd'hui de la résolution, vaisseau de guerre Anglois. Hier encore j'allois aux Indes, & aujourd'hui je vais en Angleterre. J'étois libre hier, aujourd'hui je suis prisonnier.

Nous avions couru toute la nuit du 18 au 19 dans l'oueſt-nord-oueſt, lorsque, vers cinq

heures du matin, le capitaine fit virer de bord, & porter au sud-sud oueſt, le vent étoit bon, frais, le tems aſſez beau, quoique toujours brumeux, & la mer très-groſſe. Vers ſept heures on eut connoiſſance d'une voile, puis de deux, puis de trois, qui couroient enſemble dans l'oueſt, & paroiſſoient avoir jetté des vues ſur nous. Nous virâmes de bord, mais ſans faire autant de voile que nous l'euſſions pu, n'ayant pas même nos perroquets. Il nous reſtoit d'ailleurs la reſſource d'un épais rideau de brume, derrière lequel nous euſſions pu faire fauſſe route, mais nous étions trop braves gens pour ſonger à la fuite.

Bientôt une des trois voiles ayant devancé les autres, nous joignit d'aſſez près pour que nous puſſions voir qu'elle étoit d'une force ſupérieure. Le capitaine, qui jusqu'alors avoit négligé tout moyen de défenſe, voulut faire charger ſes canons, mais par malheur pour notre gloire, on ne trouva ni poudre ni boulets. Cependant les vaiſſeaux approchoient. Alors le capitaine fait brusquement virer de bord, porte ſur l'ennemi le plus près, hiſſe ſon pavillon, & l'aſſure du ſeul coup de canon que nous euſſions peut-être à tirer. En même-tems il revêt, avec ſon habit d'ordonnance, un air fier & martial, fait monter dans les hunes des ga-

biers armés de haches, & veut, dit-il, s'accrocher au premier vaisseau, &, comme un autre Samson, l'entraîner dans sa propre ruine. Je vous avoue, monsieur, que je ne vis jamais des préparatifs de mort plus ridicules. J'étois attentif à toute cette manœuvre, & j'observois du coin de l'œil le charlatanisme militaire du nouveau Mithridate, lorsque l'Anglois, arborant son pavillon, nous certifia, par un coup de canon à boulet, que notre haute contenance ne lui en avoit point encore imposé. A ce premier signal d'hostilité, notre brave commandant fait apporter ses pistolets sur le gaillard, crie aux gabiers d'observer son signal, arrive vent-arrière sur l'ennemi, & termine, en amenant lui-même son pavillon, la comédie qu'il jouoit depuis deux heures.

Dès que nous fûmes rendus, le vaisseau Anglois passa sous le vent, mit en panne, nous dit d'en faire autant, & un quart-d'heure après, nous reçumes la visite d'un officier qui nous dit poliment que le capitaine sir James Wallace nous invitoit de passer à son bord, en ajoutant qu'il nous étoit libre d'amener avec nous nos effets, afin de les soustraire au pillage. Il nous apprit ensuite que le vaisseau qui nous prenoit se nommoit la résolution de 74 canons; qu'il revenoit de la Jamaïque accompagné de *l'Anson*

de 64, du *Montaigu* de 74, d'une frégate, & polacre de Marseille, pris à la hauteur du cap Saint-Vincent.

Permettez-moi, monsieur, d'observer en passant que *l'Anson*, commandé par un fils du lord R***, âgé de dix-huit ans, prouve qu'en Angleterre, comme ailleurs, les services importans entraînent quelquefois des récompenses qui pourroient devenir des abus. C'est ainsi qu'Auguste, jaloux d'anéantir chez les Romains cette discipline sévère qui les rappeloit sans cesse à leurs antiques vertus, non content de prodiguer les honneurs du triomphe, donnoit aux enfans des sénateurs le commandement d'une aile de l'armée, & leur permit de prendre la robe virile, & d'assister au sénat, revêtus de la laticlave, longtems avant l'âge prescrit par les loix *)

La cérémonie de nous amariner se passa comme à l'ordinaire, avec beaucoup d'honnêteté de la part des Anglois, & tout le désordre inséparable de ces sortes de circonstances, où chacun, tout à ses intérêts, s'occupe à y pourvoir; pendant que ceux qui n'ont rien à perdre,

*) Voyez Suétone, vie d'Auguste.

fomentent le trouble général, dans l'espoir d'y gagner quelque chose. Une seconde chaloupe étant survenue, elle transporta nos marins à *l'Anson*, tandis que la première nous conduisoit ici, où nous fûmes reçus avec une honnêteté franche qui ne s'est pas démentie depuis. Non-seulement nous y jouissons de la plus grande liberté, mais chacun s'empresse à nous faire oublier que nous y sommes étrangers & prisonniers. Je m'attendois à trouver de la générosité chez les Anglois; mais je m'attendois à la trouver accompagnée de cette morgue froide & dédaigneuse qui tient beaucoup à l'ostentation, que bien des gens ont la bêtise de prendre pour de la dignité, comme si la véritable dignité de l'homme pouvoit jamais consister à mépriser les hommes!

II.

A bord de la résolution, en mer, le 26 septembre.

Dès le premier jour de notre établissement ici, monsieur, nous nous sommes trouvés dans la plus embarrassante des positions. La brume s'étant dissipée au coucher du soleil, nous nous trouvâmes entourés de plusieurs vaisseaux de guerre qui faisoient des signaux de nuit. Les deux plus forts paroissoient serrer de près *l'Anson* qui nous suivoit, & il y avoit tout lieu de

croire qu'ils appartenoient ou à l'armée combinée, ou à notre escorte. La résolution força de voile, sans laisser cependant de se préparer au combat. Mais, l'inaction des étrangers, jointe à la supériorité de notre marche, nous eurent bientôt donné assez d'avance, pour qu'au bout de deux heures nous nous trouvassions seuls, sans savoir ce qu'étoient devenus ni *l'Anson*, ni les prises.

Le 20, vers onze heures, on eut connoissance d'un briq. A peine sir James avoit-il commencé à le chasser, que l'on découvrit sous le vent, & à la portée du canon, deux vaisseaux de la première force. Il n'y avoit pas à douter que ce ne fussent ceux de la veille, & par conséquent, nouveau préparatif de combat. Si vous voulez, monsieur, réfléchir à notre position, vous jugerez combien tout cela devoit nous amuser. Nous attendions à chaque instant à recevoir la bordée du vaisseau qui nous restoit à stribord; mais, non-seulement il n'attaqua point, mais il ne força pas même de voile pour rester en mesure avec nous. Personne ne concevoit rien à une telle manœuvre. Sir James assuroit que ce n'étoient point des François; il le prouvoit par un raisonnement bien flatteur pour la nation, & ne voyoit à cette étrange énigme, d'autres explications que celle qu'il

nous donna, que je crois juste, mais que je ne veux point écrire *).

L'aisance dont nous jouissons ici, la consolation d'avoir dans notre infortune, trouvé des ennemis humains & généreux, tout contribue à nous redonner des forces, de la santé, & ce petit grain de joyeuseté, comme dit Montaigne, si nécessaire au bonheur de la vie. Enfin, monsieur, nous rendrions graces au ciel d'être tombés en d'aussi bonnes mains, s'il n'étoit toujours douloureux de perdre en un moment le fruit de beaucoup de dépense, de soins, de travaux, & de voir s'évanouir, ou du moins s'éloigner considérablement, des espérances fondées sur le succès d'un voyage, aussi long que celui que nous avions entrepris. Au reste, notre tems se passe à boire, à manger, à jouer. La nappe paroit tous les jours avec l'aurore, & ne disparoit que bien avant dans la nuit. On déjeûne, on dine, on goûte, on soupe, & nonobstant ces quatre repas, il y a, de fondation, à table une demi-douzaine d'acteurs qui font cir-

*) Nous nous trompions, & nous avons su depuis, par *l'Anson* qui leur parla, que ces vaisseaux étoient ceux de l'escadre Russe qui alloit croiser dans la Méditerannée.

culer entr'eux des bouteilles de vin, de rhum, ou d'eau de genièvre. Quoique la gaieté Angloise ne soit guère sujette aux explosions de la joie, elle ne laisse cependant pas d'être animée. Les Anglois aiment à causer, à parler politique, amour & guerre; trois sujets très-propres, comme vous le savez, à porter de la chaleur dans la conversation. Quand on a bien parlé politique & guerre, on finit par boire à la santé des puissances belligérantes, & tout le tems que l'on parle amour, on ne cesse de boire à ces autres puissances, non moins belligérantes que les premières, tout aussi jalouses d'étendre leur empire, mais dont les défaites & les victoires font répandre de plus douces larmes, & donnent de plus doux succès. Les officiers marchands du victorieux, ce polacre Marseillois dont je vous ai parlé, contribuent beaucoup à l'agrément de notre société. Ils perdent une grande partie de leur fortune par la prise de leur cargaison, mais accoutumés, comme la plupart des marins, à des révolutions subites, leur malheur ne paroit les affliger que par réflexion, &, semblable au reste des hommes, ils songent déjà moins à la perte qu'ils viennent de faire, qu'aux moyens de la réparer *). Cette facilité

*) *Les anciens disent que l'homme s'afflige du mal & se lasse du bien, parceque, lorsqu'il ne peut plus com-*

avec laquelle nous passons d'une espérance trompée à une espérance souvent trompeuse, est, selon moi, une de nos plus précieuses ressources; puisque non-seulement elle sert à nous consoler des maux présens, mais qu'elle devient encore, par le pouvoir qu'elle exerce sur notre imagination, une source inépuisable de bonheur. Quel est celui de nous qui, loin encore du but où tendent ses desirs, n'anticipe pas sur les biens qu'il espère y trouver, & goûte le plaisir de la jouissance, avant même de connoître celui de la possession? A mon avis, ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui entroient dans le Pirée lui appartenoient, étoit sans contredit, le plus heureux, le plus riche, & peut-être, le plus sage des hommes; car *notre veillée est plus endormie que le dormir: notre sagesse moins sage que la folie: nos songes valent mieux que nos discours* *).

---

battre par nécessité, il combat encore par ambition. La raison de cela est, que pouvant tout desirer, & ne pouvant jamais tout acquérir, & le désir devenant toujours plus grand que les moyens de le satisfaire, il en résulte que le dégoût de ce que l'on possède, se joint au chagrin de le voir possédé par d'autres. Machiavel, *discours polit.*, liv. 1, chap. 37.

*) Montaigne, *Essais*, t. 1, p. 152.

Le 21, le tems fut assez beau. Vers quatre heures du soir, on apperçut une voile au vent, & une autre sous le vent. La résolution ayant donné chasse à la première, pendant que le victorieux, que les anglois ont métamorphosé en corvette, en faisoit autant à l'autre. Lorsque nous fûmes à sa portée, elle arbora pavillon Prussien, & n'en fut pas moins scrupuleusement visitée. Après cette expédition, nous courûmes sur l'autre, que nous trouvâmes dans le plus triste état. C'étoit un bricq Suédois, démâté par le même coup de vent que nous avions essuyé.

Le 23, nous eûmes un très-gros tems. Le 24, il se soutint à-peu-près de même. A la nuit tombante, on cria: navire à stribord! Et il étoit si près, que, l'ayant reconnu pour une frégate de la première force, on se prépara précipitamment au combat. Arrivé à la portée de la voix, on le hissa. Réponse, que le bâtiment étoit neutre, expédié du port d'Ostende pour l'Amérique, & qu'il ne portoit point de canons, quoique percé pour trente-six. L'officier qui fut le visiter, ramena avec lui le capitaine, qui, malgré la bonne volonté de nos hôtes, se trouva si bien en règle, qu'on le laissa retourner à son bord & continuer sa route.

Ne vous semble-t-il pas, monsieur, entendre Gil-Blas contant ses excursions militai-

res sur le grand chemin, pendant son séjour dans la caverne des voleurs? Changez les noms, & vous verrez que les nuances qui nous séparent des détrousseurs de passans, se réduisent à très-peu de chose. C'est, dit-on, le motif qui ennoblit ou dégrade nos actions. Soit; mais chaque fois qu'il s'agit d'abord de prendre, je ne vois pas que les petits accessoires de la vanité, les petites distinctions locales, changent rien au fond. Je prens, parce que le droit de la force me donne celui de prendre, & la raison pourquoi je prens,

„C'est que je m'appelle Lion."

Je ne sais, du reste, ce que l'on doit le plus admirer, ou de la discipline qui règne sur les vaisseaux Anglois, ou de la célérité, du zèle, de l'infatigable activité avec laquelle tous concourent à l'exécution des manœuvres; de la part des officiers, une surveillance perpétuelle, une ardeur sans relâche, un commandement ferme & précis; de la part des matelots, la plus grande célérité, la plus exacte attention aux commandemens, & la plus prompte obéissance dans leur exécution. Cela seul explique assez comment les Anglois, avec des équipages peu nombreux, mettent cependant beaucoup de légèreté, de précision dans leurs manœuvres, & se

donnent par-là un avantage certain dans les évolutions navales. Ne pensez pas, monsieur, que, gagné par la folie du jour, & frappé de l'anglomanie ou d'un esprit improbateur, je me plaise à exagérer les avantages de nos voisins. Il est, sans doute, en tout & par-tout, des exceptions aux règles générales. J'aime à le croire; j'aime à penser, que si tous les hommes ne tendent pas également vers le bien & la vérité, tous au moins le desirent. Mais, il doit être permis à celui qui observe sans prévention, d'être juste, même envers ses ennemis. En vain croiroit-on pouvoir fonder, sur des préjugés nationaux, les sentimens d'un patriotisme éclairé. Tout préjugé mène à l'erreur, & l'erreur à la barbarie. Le véritable esprit patriotique, celui qui fit jadis tant de miracles & de héros, étoit un amour sage & raisonné de sa patrie, une confiance éclairée dans ses propres forces, & non ce mépris imbécille & jaloux, par lequel on cherche à suppléer à ces haines vigoureuses, qu'inspiroient la violation des droits de la justice, les ravages de l'ambition, ou les attentats de la tyrannie. Rome ne devint la proie des Gaulois & de ses autres ennemis, que lorsqu'elle fut parvenue au point d'aveuglement, nécessaire pour ne voir que des barbares dans les hommes simples & belliqueux qui renversèrent son empire.

Le

Le 25, nous entrâmes dans la Manche. Aujourd'hui nous avons donné chasse à un foible corsaire François. On crut l'intimider en lui lâchant quelques coups de canon, dont il ne tint aucun compte. Sa misaine ayant cassé, sir James nous dit, en riant, qu'il espéroit que ce compatriote viendroit souper avec nous. Cependant, il rétablit sa voile, & dirigea sa course sur la côte de France. Je le poussois de tous mes vœux, & malgré la marche supérieure de la résolution, je vis avec plaisir qu'il gagnoit de l'avance. La nuit approchant sur ces entrefaites, les Anglois cessèrent la chasse, en disant, comme le renard, qu'un corsaire ne valoit pas la peine d'être pris.

Si le tems reste tel qu'il est, demain, monsieur, nous arriverons à Portsmouth; demain je verrai de près cette fameuse Albion dont l'on dit tant de bien & tant de mal; & tandis que vous me croirez haletant sous le ciel enflammé de la zone torride, je *foulerai d'un pied tranquille* les verds gazons de l'Angleterre. Quel que soit le terme de ma captivité, je ne m'en fais point un monstre. Jamais l'exil ne fut un supplice pour l'homme qui sait vivre seul, & j'ai toujours pensé que Séneque proscrit eût pu couler des jours purs & tranquilles au sein des rochers de la Corse, s'il eût été aussi philoso-

phe par le cœur, qu'il paroiſſoit l'être par la tête. *)

*) J'ai vu autrefois en Corſe la tour qu'il habita huit ans, & qui porte encore ſon nom. C'eſt-là qu'il compoſa ſes traités de philoſophie, & ſa tragédie de Médée, chef-d'œuvre d'adulation; c'eſt de-là qu'il mandoit à ſa mère: *Je ne ſuis point malheureux. Je ſuis tout auſſi gai, tout auſſi content, que ſi j'étois à Rome;* & c'eſt de-là auſſi qu'il écrivoit à l'affranchi Polybe des lettres baſſes & rampantes, dans leſquelles il traite Claude de *divinité de la terre*, le remercie de la ſentence injuſte qui le bannit, fait des vœux ardens pour ce *père de la patrie*, & prie les dieux immortels de veiller ſur *ſes jours précieux*. Et voilà un philoſophe! Et voilà le fruit que Sénèque avoit tiré de huit ans d'exil & de malheur! Tacite & Pline le louent beaucoup d'avoir été honnête homme dans une cour abominable. C'eſt beaucoup, ſans doute. Moi, je le trouverois bien plus eſtimable encore, s'il avoit eu le courage de n'y plus revenir. Mais, ſi *les épreuves que la providence envoie aux gens de bien ne ſont point des maux*, comme il le dit, il n'en eſt pas moins *fâcheux d'être l'ennemi de ceux qui jouiſſent du pouvoir ſouverain*, comme il le dit auſſi; & voilà ce qui explique l'étonnante contradiction que l'on trouve entre la conduite & les diſcours des Séneques anciens & modernes. Au reſte cette dernière maxime juſtifie le portrait qu'en fait Saint-Réal dans ſon *Epicaris*. *La morale ri-*

gide dont il remplit ses écrits, ne l'empêche pas d'être le plus avare, le plus ambitieux, et le plus dissimulé de tous les hommes. Son hypocrisie lui a donné une haute réputation dans une cour corrompue, par l'adresse qu'il avoit de s'attribuer tout ce que Néron faisoit de vertueux et de juste. Son coeur n'étoit pas même insensible à l'amour. Ce penchant secret causa son exil, et rappelé par Agrippine à la cour de Claudius, pour instruire Néron, il fut un des principaux amans de cette impératrice. Mais, après avoir terni sa fortune, l'ingratitude dont il a payé ses bienfaits, jusqu'à la décréditer par politique, et la déchirer cruellement après sa mort, pour plaire à Néron, font bien voir que, malgré ses écrits, il sacrifie tout à sa fortune, et à son intérêt. Et c'est cet homme-là qu'un auteur moderne appelle *le Socrate de Rome, plus utile au monde que celui d'Athènes, parce qu'il a laissé des écrits qui porteront à jamais l'empreinte du génie et de la vertu.* Quel blasphéme, grand Dieu! Et quelle ressemblance peut-il y avoir entre un Séneque courtisan bel-esprit, & le divin Socrate. *Voyez* Séneque, *pensées*, p 45 & 46; Saint-Réal, t. 5, p. 233; Histoire des XII Césars, p. 469, note 23.

5.

Toilette des Dames Grecques: par M. Guys.

Mon but dans cette lettre, M. eſt de comparer la toilette de nos dames Grecques à celle des anciennes. L'art de ſe parer & de plaire eſt toujours, & partout, à peu-près le même. Quoiqu'ici les femmes ne brillent pas, comme les nôtres, dans les ſociétés & dans les ſpectacles, elles n'en recherchent pas moins les ornemens & les bijoux qui ſemblent donner plus d'éclat à leur beauté naturelle.

L'adorateur du Cupidon de Theſpies, dans Lucien, repréſente les dames Grecques à leur toilette, environnées de pluſieurs femmes, dont les unes tiennent un miroir, & les autres une

aiguiere pleine d'eau. Viennent enſuite les drogues qui ſervent à noircir les ſourcils, à rougir les joues & les levres; puis les chaines, les colliers, les braſſelets, les boucles d'oreilles. Enfin elles étoient toutes couvertes d'or & de pierreries depuis les pieds juſqu'à la tête. Il y auroit aujourd'hui plutôt à ajoûter qu'à retrancher à ce portrait: tous ces ornemens ſuſiſtent encore, & principalement les chaines d'or qui entrent dans la parure des femmes Grecques. Or, en remontant juſqu'au tems d'Homere, on trouve le même attirail de toilette. Le Dieu qui avoit forgé le bouclier d'Achille, avoit bien voulu s'amuſer à façonner ces petits ouvrages.

„Lorſque ma mere, dit Vulcain, honteuſe d'avoir mis au monde un fils ſi mal fait, me précipita dans la mer, afin que je fuſſe toujours caché dans ſes abimes, j'aurois beaucoup ſouffert, ſi la belle Thétis, & Eurynome fille de l'Océan, ne m'euſſent recueilli. Je demeurai neuf ans dans une grotte profonde occupé à leur faire des braſſelets, des agraffes, des colliers, &c."

Les poëtes anciens & modernes ont tous deſſiné la parure des dames Grecques, & les plus beaux vers ſont employés pour la décrire.

Cydippe, jeune fille des Iſles de la mer Egée, écrit à ſon amant: „Ma mere m'ordonna de me coëffer; elle me donna ſes pierreries; elle voulut arranger l'or que je mêle aux treſſes de mes cheveux, & m'habiller elle-même."

C'eſt conformément à cet uſage que Phédre dit ſi bien dans Racine:

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèſent!
Quelle main importune, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux!

Les filles avoient anciennement, comme aujourd'hui, les cheveux noués, & les portoient beaucoup plus longs que les hommes.

Leucippe, dit Pauſanias, laiſſoit croître ſes cheveux pour en faire un ſacrifice au fleuve Alphée. Après les avoir noués à la maniere des jeunes filles, il prit un habit de femme, & alla voir Daphné qui y fut trompée.

La coëffure des femmes Grecques, ſur-tout lorſqu'elle eſt baſſe, eſt ordinairement relevée par une plume de héron; mais elles ne man-

quent point de se placer sur le front un autre petite plume noire ou de couleur, arrondie & frisée en boucle platte. Ces plumes auroient-elle quelque rapport à l'ancien usage dont parle M. *Winckelmann*, dans sa belle collection des anciens monumens, [*Monumenti Antichi, pl. 46.*]? Les Muses disputerent dans l'Iste de Crète sur le chant, avec les Sirenes, qui oserent les défier, & celles-ci furent vaincues. Les Muses, en punition de leur témérité, leur couperent les ailes & attacherent à leur coëffure une de leurs plumes pour trophée. Les femmes Grecques tiendroient donc cet ornement des Muses? Elles aiment au moins à les représenter, lorsqu'elles disputent encore entre-elles le prix du chant, où quant elles chantent alternativement des couplets, sorte de combat amusant, dont l'objet est à qui récitera le dernier & l'emportera sur les autres.

Au reste, elles ont différentes sortes de coëffures plus ou moins ornées, qu'elles varient de plusieurs manieres. Quelquefois leurs cheveux tombent en tresses sur leurs épaules; souvent ils sont roulés autour de leur tête ou rattachés négligemment avec quelques fleurs; & c'est ici qu'on reconnoit la maniere des dames de Lacédémone.

Pollux nous a conservé le détail de toutes les pièces qui composoient la toilette, & qui entroient dans l'ajustement des femmes; c'est d'après douze vers d'Aristophane que Saumaise a pris la peine de restituer. Voici l'attirail décrit par Pollux.

„Le rasoir, les ciseaux, la cire, le nitre, le tour de cheveux, les franges, les lacets, les mitres [dont j'expliquerai la forme], les rubans, la pierre-ponce dont les femmes se servoient pour se polir la peau & dont elles se servent encore aujourd'hui pour celle des pieds, l'orcanette, la céruse, la pommade, la couronne, le tapis, le fard, le collier, les couleurs, le déshabillé galant, l'hellébore, les bandelettes, la ceinture, la boucle, la tunique, la jupe arrondie, les boucles d'oreilles, les bijoux, le papillon, la rosette, les agraffes, les chaînes d'or, le cachet, les écharpes, les fichus, les voiles, les bagues, les flacons, & une infinité d'autres choses qu'il n'est pas, dit-il, possible de retenir exactement."

Cette liste est véritablement assez longue, & les femmes n'ont rien perdu de ce qu'elles avoient anciennement.

Je crois que la fosse, le chelidona ou le préfage, & bien d'autres que je n'ai pas traduits,

étoient comme nos ornemens de mode dont les noms varient autant que la forme. Je ne sais encore si le mot ηκυκλοι, rendu en latin par, vestis circularis, signifie simplement une jupe, & ne signifie pas un cercle ou cerceau qu'on y ajustoit pour l'arrondir; en ce cas le panier des femmes seroit bien plus ancien que nous ne croyons.

On peut voir aussi dans Athénée le détail de l'ajustement des femmes, ainsi que la maniere dont elles corrigeoient les défauts de la taille & du corps. Il n'attribue, à la vérité, toutes ces recherches de coquetterie, & d'artifice qu'à celles qui faisoient un métier honteux; mais je puis vous assurer, M. que les femmes Grecques d'aujourd'hui, qui se servent précisément des mêmes moyens pour plaire, n'ont pas eu besoin de les chercher dans les livres; la tradition & le seul usage leur ont tout appris à cet égard.

La chemise est de gaze de soie blanche, & descend jusqu'aux talons; elle est relevée par la ceinture; les manches en sont très-larges; on met par-dessous un double caleçon; celui qui paroît est d'une étoffe de soie, & l'autre d'une toile légere. Sur la chemise se met l'antere qui serre étroitement la taille & soutient le sein, au lieu de l'ancienne mitra, ou écharpe, qui le soutenoit autrefois. Sur l'autre vient le caftan,

qui descend jusqu'aux pieds, & sur le caftan la pelisse, qui d'ordinaire est l'habillement le plus riche. Les Grecs attachés à leur habillement le distinguent de tous ceux que portent dans leur pays les femmes d'une autre nation, quoiqu'il soit à-peu-près le même. Ainsi l'on reconnoît aisément une femme Arménienne, Turque, Juive, &c. Une femme Egyptienne est encore plus remarquable, & son habillement aux yeux des Grecs paroit tout-à-fait étrange & singulier.

Le poëte Eschyle fait mention de cette différence, & de l'ancienne opinion qu'avoient les Grecs de l'habillement des femmes Egyptiennes. Lorsque le roi d'Argos (Pelasgus) voit venir les suppliantes, c'est-à-dire, les filles de Danaus qui arrivent d'Egypte avec leur pere, il dit: „Qui sont ces étrangeres? Leur habillement barbare annonce qu'elles ne sont ni Argiennes ni Grecques." Et les suppliantes répondent: „Il est vrai, nos vêtemens sont barbares." *Suppliantes, act. 2. scen. 1.*

Les habits des jeunes filles leur serrent étroitement la taille pour la rendre fine & légere; aussi cette gêne les incommode-t-elle souvent & mangent-elles très-peu.

Dans la comédie de l'Eunuque, Chereas dit à Parménion: „La fille que j'aime n'est pas com-

me les nôtres, dont les meres font tout ce qu'elles peuvent pour leur abaiſſer les épaules & reſſerer le ſein, afin qu'elles ſoient de belle taille. S'il s'en trouve quelqu'une qui ait un peu trop d'embonpoint, elles diſent, que c'eſt un franc athlete, & on lui retranche une partie de ſa nourriture: de ſorte qu'avec la meilleure conſtitution du monde, à force de ſoins, on les rend ſeches, & tout d'une venue comme des bâtons.

Rien de mieux rendu ni de plus reſſemblant que ce tableau. M. Petit, ſçavant médecin, s'eſt ſervi de ce paſſage de Térence pour examiner ſi, par les mêmes moyens que les Grecques emploient pour leur taille, les Amazones, ſans couper une de leurs mammelles, ne pouvoient pas en empêcher l'accroiſſement.

Catulle a fort exactement détaillé toutes les piéces de l'habillement Grec des femmes, en peignant Ariadne en déſordre abandonnée par Théſée. „Elle n'avoit plus, dit-il, ni la robe légere qu'elle portoit, ni l'écharpe qui retenoit ſon ſein, ni ſa coiffure, qu'il appelle mitra, du mot grec μίτρα; ſorte d'écharpe fine dont on ſe ſert encore, & qu'on met autour de la tête. C'eſt auſſi le nom que les femmes de la Morée donnent à leur coiffure.

La mitre que les femmes portoient anciennement avoit des bandelettes qui, tombant sur les joues, passoient sous le menton. Les Grecques ont aujourd'hui le même ornement, qui est brodé avec des franges. On l'appelle la Mahoulika, & c'est ordinairement l'annonce de quelque indisposition, ou du froid.

L'écharpe, après avoir fait le tour de la tête, vient quelquefois couvir & retenir la gorge.

Anacréon, dans ses souhaits, voudroit être le collier ou le tour de perles que porte sa maitresse, ou l'écharpe qui retient sa belle gorge. Le mot latin tænia ou fascia, peut être expliqué par un lacet ou une écharpe. Les Athéniennes couvroient leur gorge comme les Grecques des isles; ce qu'elles ne font pourtant pas toutes.

Vous pensez bien, M. que les courtisannes avoient un luxe particulier, & une maniere d'ajustement qui sont encore affectés aux femmes de cet état, mais que d'autres n'imitent que trop souvent.

Je n'entrerai point sur cet article dans des détails & des comparaisons qui pourroient blesser les mœurs & l'honnêteté. La curiosité doit

avoir ses bornes, & respecter celles que prescrit la décence.

Ce n'est pas assez, pour voyager avec fruit, que de savoir bien distinguer les objets qui méritent d'arrêter nos regards; il faut savoir encore détourner les yeux.

Les dames Grecques ont toujours aimé à se couvrir de pierreries. Leurs boucles de ceinture, leurs colliers, leurs brasselets en sont enrichis, & quoiqu'elles se plaisent à couronner leur tête des plus belles fleurs du printems, les diamans brillent à côté du jasmin & des roses. Elles se parent souvent sans sortir de chez elles, sans avoir dessein d'être vues, c'est-à-dire, uniquement pour elles-mêmes. On ne sacrifie tous ces ornemens qu'à un deuil rigoureux & indispensable, ou à quelque vif sujet de douleur.

Ainsi la célèbre Sapho écrit à Phaon „Je ne me suis pas coiffée depuis ton absence; je ne prends pas même la peine d'arranger mes cheveux. Je ne porte plus de bagues à mes doigts, plus d'or sur ma tête; & je ne me parfume plus d'essence d'Arabie; mon habillement est négligé, des plus simples; à qui voudrois-je plaire?

Ce que Sapho faisoit pour son amant, les femmes Grecques le font avec plus de raison pour leurs maris; &, en leur absence, la plupart négligent constamment de se parer.

On ne peut parler des ornemens & des bijoux des dames Grecques, sans se rappeller un trait que Plutarque nous a conservé. Une Indienne, amie de la seconde femme de Phocion, & qui logeoit chez elle, prenoit plaisir à lui étaler ses bijoux, qui consistoient en des brasselets & des colliers garnis d'or & de pierreries. Elle lui répondit: *Pour moi, mon seul ornement, c'est Phocion, qui depuis vingt ans est général des Athéniens.* On pourroit encore trouver, parmi les Grecques modernes, de pareils sentimens, s'il y avoit des Phocions.

Pour avoir une idée de l'excès où le luxe avoit été porté par les femmes Grecques, il faut entendre S. Jean Chrysostome déclamer contre celui des femmes de son tems. „Outre les pendans d'oreilles, elles ont, dit-il, d'autres bijoux pour orner l'extrémité de leurs joues: le fard regne sur leurs paupieres, & sur tout leur visage. Leurs jupes sont entrelacées de fils d'or; leurs colliers sont d'or; elles portent aussi des lames d'or au-dessus de leurs mains. Leurs souliers sont noirs, fort luisans, & se

terminent en pointe:" (la forme des souliers est encore la même, mais la couleur a changé.) „Elles vont sur des chars tirés par des mules blanches, avec un nombreux cortége de filles-de-chambre & de servantes." *Ancillarum gregem ducunt secum.* Ter.

Les femmes Grecques d'aujourd'hui, lorsqu'elles vont un peu loin, ne voulant pas étaler leurs bijoux dans les rues, les font porter avec elles, pour s'en parer avant que d'entrer dans la maison où elles vont se rendre, & les ôtent de même, pour revenir, quand leur visite est faite. C'est encore un très-ancien usage.

La servante de Thaïs, dans Térence, dit de sa maitresse: „Cependant, sans faire semblant de rien, elle a ôté ses bijoux, & me les a donnés à porter. C'est signe qu'elle reviendra bientôt, & qu'elle se tirera de-là le plutôt qu'il lui sera possible."

Madame Dacier, sur ce passage, remarque qu'il n'étoit pas permis aux courtisannes de porter de l'or ni des pierreries dans les rues. Mais il est plus vrai de dire, (ce qui est confirmé par l'usage), que les dames Grecques, sortant peu, ne se paroient que chez elles, & n'étaloient pas dans les rues les bijoux qu'elles

réservoient pour paroître avec plus d'éclat dans les maisons où elles s'assembloient. Ainsi Thaïs, ayant fait porter & reporter ses joyaux, n'avoit dessein d'en faire usage que pour briller, comme les autres, au festin où elle étoit invitée.

Voici, M. une nouvelle preuve de la fidélité de la tradition Grecque pour les anciens usages. Observez cet éventail qui sert de parasol aux dames Grecques, & la maniere dont elles s'en servent. Cet éventail est fort grand, arrondi, composé de plumes de paon, & a un manche d'ivoire; Les dames le portent à la campagne, & quand, fatiguées de la chaleur, elles se reposent sur un sopha, une esclave prend l'éventail, & fait du vent à sa maitresse pour la rafraîchir.

Athenée peint ce même éventail en citant des vers d'Anacréon, où ce poëte fait le portrait d'un certain Artemon, homme voluptueux & efféminé, portant, dit-il, un éventail rond à manche d'ivoire, qui lui sert de parasol comme aux femmes.

En Achaïe, sur un tombeau de marbre, dont Pausanias fait la description, on voyoit, dit-il, une jeune personne d'une grande beauté, assise

assise dans une chaise d'ivoire, & à côté d'elle une de ses femmes qui lui tenoit un grand éventail ou parasol sur la tête.

Dans le faux *Eunuque* de Térence, quelqu'un dit au bain à un esclave: „Holà, Dorus, prends cet éventail, & donne un peu de rafraîchissement à cette fille, tandis que nous allons nous laver."

Un passage de Claudien nous représente encore l'éventail des Dames Grecques, tel qu'on le voit aujourd'hui; c'est dans la pièce où il se déchaine contre l'Eunuque Eutrope parvenu au consulat. „Lui, dit-il, qui, honoré des faisceaux, & nommé pour gouverner l'Orient, peignoit sa maitresse, lui donnoit à laver, & tenoit bassement un éventail fait de plumes de Paon pour la rafraîchir, lorsque pendant la chaleur du jour elle vouloit se reposer."

Eutrope faisoit ici l'office de l'esclave ou de la femme-de-chambre. „Vers le milieu de la nuit, dit Anne Comnene, tandis que l'Empereur Alexis & l'Impératrice étoient couchés, Nicéphore Diogene entra dans leur tente un poignard à la main. Il trouva la porte ouverte, & sans gardes, en sorte que ce fut par une protection visible du ciel qu'il manqua son coup.

Le perfide, ayant apperçu une femme de chambre qui éventoit le lit pour le rafraîchir, remit à un autre tems le meurtre qu'il avoit projetté."

C'eſt peut-être vous arrêter trop long-tems ſur l'éventail; mais pour nous autres amateurs de l'antiquité, lorſque nous en ramaſſons les débris, les plus petits morceaux ſont précieux, parce qu'ils ſervent à lier le tout. Je vous parlerai dans ma premiere lettre du voile, ſujet intéreſſant, parce qu'il rappelle des traits & des images de l'ancienne Grèce, qu'on ne peut revoir qu'avec plaiſir. C'eſt bien annoblir les Grecs modernes, que de les comparer à ceux qui ont rendu ſi célèbre le pays qu'ils habitent, en retraçant les uſages qu'ils ont pu conſerver des anciens.

En parlant de l'habillement des femmes Grecques modernes, je ne dois pas oublier les parfums qu'elles ſont en uſage de mettre dans leurs coffres, & dont leurs habits conſervent l'odeur: cet uſage eſt très-ancien. Homere, (Iliad. L. 21.) dit que dans la chambre d'Ulyſſe il y avoit des coffres remplis d'habits parfumés. L'auteur des *Mœurs des Grecs* ajoûte que les femmes de qualité tenoient leurs habits & leurs meubles les plus précieux dans

des cabinets d'ivoire & de cédre, avec des parfums.

On peut lire sur ce sujet la sçavante dissertation de M. l'abbé *Querci*, directeur de la galerie de Florence, sur les odeurs & les parfums dont les anciens faisoient usage.

6.

Le bagne, à Malthe.

Le bagne renferme, non seulement les esclaves de la religion, mais encore ceux des particuliers qui peuvent les y envoyer passer les nuits moyennant un écu par mois. Nulle distinction entre-ceux ci & les premiers, dès l'instant qu'ils sont dans la prison; plusieurs gardiens sont toujours à la porte pour veiller ceux qui entrent & sortent. L'on remarque à l'entrée un ratelier garni, non par de fusils ni d'autres armes, mais de nerfs de bœufs & de bâtons: ces gardiens ne parlent aux esclaves que la main munie d'un de ces instruments. En vain le ciel auroit-il doué un Turc d'une patience & d'une douceur angéliques; en vain chaque jour s'hu-

milieroit-il jusqu'à baiser les pieds & les mains de ses bourreaux, rien ne le garantiroit de leur brutalité. A des questions insidieuses, quelque réponse que donne un esclave, il est rudement frappé; il prie, il conjure, il embrasse les genoux de son bourreau, il tombe accablé de coups, rien n'émeut, rien ne touche le barbare. Un esclave à Malthe reçoit plus de coups de bâton qu'il ne mange de feves. Toutes les fautes sont punies par la bastonade, plus ou moins forte, suivant que la faute est plus ou moins grande, & la barbarie des gardiens trouve des fautes par-tout; rien n'égale, rien n'approche de leur férocité. Voici un trait qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Un corsaire de la religion venoit de prendre sur les côtes d'Afrique une barque remplie de femmes qui alloient à un marché voisin. Le pavillon Malthois rentroit triomphant dans le port avec sa proie, & après le débarquement, tout l'équipage accompagnoit, avec des cris de de joie, ces malheureuses victimes jusqu'à la prison. J'étois ce jour là de garde à ce poste, Appercevant de loin ces infortunées les pieds nuds, s'avançant tristement le visage enfoncé dans une toile, & ces brigands qui les environnoient, je me sentis frémir, trembler & pâlir; mon cœur palpitoit, toute mon existence

étoit en soufrance: je levois les yeux au ciel, & je lui reprochois de ne pas tonner sur ces monstres; l'on me croira sans peine, je souffrois cruellement. Jetant les regards sur moi-même, je m'indignois d'être réduit à la triste condition de participer au crime de ces corsaires, en faisant sentinelle à la porte de cet affreux séjour. Mais quel déchirant spectacle vint s'offrir à ma vue! il me semble le voir encore..! Du milieu de ce groupe affligé sortent trois femmes; elles courent, elles s'élancent sur un vieillard qui, à deux pas de moi, avoit un instant interrompu son travail pour regarder ces nouvelles compagnes de sa déplorable condition.

Ces femmes éplorées rempliſſent l'air de leurs cris; fondantes en larmes, elles embrassent, elles serrent dans leurs bras ce respectable vieillard, elles tombent évanouies. En vain celui-ci veut faire usage du peu de forces qui lui reste, ses genoux fléchissent sous le poids de la douleur; accablé de désespoir, il perd connoissance, & tombe sur le corps de sa femme & de ses enfants...!

Non! jamais il ne se vit scene aussi touchante: jamais mon ame n'éprouva autant de déchirement, autant d'angoisse: ce que je ressentis est inexprimable; j'avois les yeux baignés de

larmes; le fusil que je tenois faillit tomber de mes mains. Mais la douleur n'étoit pas le seul sentiment que je devois éprouver dans ce cruel moment. l'indignation la plus vive devoit y succéder. Et certes! qui eût été insensible à un excès de férocité dont les annales des nations les plus barbares n'offrent point d'exemple.

Un gardien du bagne accourt un bâton à la main, il saisit le vieillard par la barbe, l'arrache des bras de sa femme & de ses enfants, & le jette à quatre pas de là, en lui lançant un coup de pied; il frappe rudement sur ces femmes demi mortes, à qui la douleur fait reprendre connoissance; il les meurtrit de coups, les conduits jusqu'à la porte de la prison toujours frappant, & les pousse dans l'antre à coups de pieds.

Les expressions manquent ici, le livre tombe des mains, le feu de la colere & de l'indignation monte au visage, le cœur se serre, on reste pétrifié. Que l'on juge de l'effort que je dus faire sur moi même, pour arrêter mon premier transport, mes yeux poignardoient le barbare, & ma prudence contenoit ma tremblante main prête à enfoncer la bayonette dans le corps de ce monstre. Ce seroit faire trop souffrir le lecteur, je souffrirois trop moi-même si je me

laissois entrainer aux affligeantes réflexions qui naissent en racontant cette atrocité. L'image de ce pere, de cet époux au désespoir couché par terre, pâle, défiguré, les yeux baignés de pleurs, les mains jointes; les cris de cette mere, de ces enfants....! Non! je ne veux plus voir, je ne veux plus entendre; la nature a aussi ses cris, ils flétrissent l'ame.

Les esclaves couchent dans de grandes salles & sur des planches. Les Réis, c'est-à dire ceux-là qui jadis étoient hommes & capitaines sur les bâtiments pris par les corsaires Malthois au nom de la religion, jouissent d'une espece de distinction: ils ont un logement séparé, des lits, quelques aisances; mais ils ne peuvent sortir qu'accompagnés d'un gardien qu'il faut qu'ils payent *). Les femmes sont reléguées dans un lieu particulier.

Il regne une galerie autour d'une cour de médiocre grandeur, au milieu de laquelle est le

*) L'on appelle encore Réis, des résidents de Tripoli, d'Alger, de Tunis ou d'autres villes de Barbarie & de Turquie. Ils correspondent pour le rachat des esclaves. Ils jouissent d'une parfaite liberté, mais leur logement n'en est pas moins dans le bagne.

baſſin dont j'ai parlé ailleurs. Quelquefois j'ai fait ſentinelle dans cette cour, où j'ai vu ces eſclaves s'occuper à différents ouvrages pour améliorer un peu leur déplorable condition. Abſolument nuds quand ils arrivent dans le bagne, la religion leur donne à chacun une capote pour ſe couvrir: l'on ne renouvelle ce vêtement que lorſqu'il tombe en lambeaux. On en voit peu paſſablement vêtus, preſque tous offrent le ſpectacle de la plus affreuſe miſere. Quelques uns cherchent & trouvent de l'occupation dans la ville; les uns s'établiſſent barbiers au milieu d'une place, d'autres font des corbeilles, des paniers de jonc; d'autres, au coin d'une rue cuiſent, ſur un réchaud, une pâte légere; d'autres enfin, travaillent des morceaux de bois auxquels ils donnent diverſes formes groſſieres d'uſtenſiles néceſſaires dans un ménage.

Bien ſouvent des particuliers louent des eſclaves, ils les occupent alors aux travaux qu'il leur plaît. Une femme faiſoit refaire ſes matelats, la chaleur étoit extrême, & raſſurée ſur la timidité & la ſoumiſſion aveugle d'un eſclave, elle repoſoit ſur ſes carreaux la gorge découverte. Le Turc, à qui l'eſclavage n'avoit pas ôté les facultés de l'homme, ne put réſiſter à la vue des charmes de l'imprudente Malthoiſe. Il s'émancipa, & la belle, comp-

tant sur le secret, ne s'effaroucha point. L'aventure demeuroit dans l'oubli si le Turc n'eût été qu'un amoureux honnête; mais enhardi par la foiblesse de cette femme, il osa ce que les hommes qui ont des mœurs soupçonnent à peine. La Malthoise d'abord si réfignée, cria, appella les voisins. On se saisit de l'esclave, on le conduisit à la Castellanie, & bientôt il fut condamné à être pendu.

Je m'arrêterois là si le supplice de ce Mahométan n'offroit un spectacle tout à la fois risible & pitoyable. Dès que son jugement fut prononcé, on lui donna un confesseur qui, pendant trois jours & trois nuits, ne le quitta pas. Il vouloit absolument le faire mourir en chrétien. Quand on le conduisit au supplice le confesseur étoit époumoné, mais le Turc n'étoit pas converti. L'on n'omit cependant aucune des cérémonies d'usage en pareil cas. Le confesseur, un crucifix à la main, se tint toujours à côté du patient ne cessant de l'exhorter, on chanta le salve, on baigna d'eau-benite cet enfant de Mahomet, rien ne l'ébranla. Nombre de Turcs s'étoient portés sur les murs qui environnent les fourches patibulaires, & attendoient là que leur frere parût, pour le rassurer par leur présence: en effet, comme s'ils eussent entendus les exhortations du confesseur, tous lui firent

signe de ne pas l'écouter, & de mourir en vrai croyant; quelques-uns même faisoient entendre le mot de lay, qui veut dire non, & le ton qu'ils y mettoient signifioit: ne l'écoute pas. Le confesseur eut beau prodiguer à cet esclave les noms les plus doux, il eut beau l'appeller son frere & son ami, lui faire la plus belle peinture de notre paradis, le couvrir de signes de croix & de bénédictions; rien n'y fit, il morut en Turc. Dès que le confesseur voit le patient en l'air, il oublie bien vite qu'il vient de l'appeller son ami & son frere, il lui crache contre, il l'appelle chien, le donne à tous les diables, renverse le bénitier, & cache le crucifix dans sa poche.

En dépit de Mahomet il existe une taverne dans le bagne: jamais elle n'est déserte, c'est le solatium des esclaves. Souvent il s'y passe des scenes si violentes qu'il faut toute la sévérité des gardiens pour arrêter les excès d'un Turc que le vin rend furieux. A cette infraction près, les esclaves observent leur loi autant bien que les circonstances le permettent. L'ordre leur a assigné un espace de terrein clos de murs, situé hors de la ville près de la Marsa, où ils célebrent leurs mysteres & enterrent leurs morts.

La religion emploie les esclaves aux travaux les plus vils, ils rament sur les galeres, ils net-

toyent les ports, les rues, les places, les égouts; en un mot tout ce qu'il plaît à un chevalier d'ordonner il faut qu'ils l'exécutent avec promptitude & sans murmurer; un gardien est toujours là le bâton levé.

L'on voit fort peu d'esclaves tenter de s'échapper. Pendant les deux années que j'ai demeuré à Malthe, il ne s'en est sauvé que trois, & jamais l'on n'a pu concevoir comment ils avoient pu se procurer une barque, ni comment ils avoient pu sortir du port sans être apperçus, ou par les sentinelles, ou par les chaloupes de garde.

Il falloit entendre le lendemain les Malthois raisonner sur cette fuite. Ces trois Turcs étoient des scélérats qui avoient volé la religion, la vengeance de Dieu tomberoit sur leur tête coupable avant qu'ils visſent leurs foyers, déja l'enfer étoit ouvert pour les recevoir, & les supplices les plus affreux des damnés les attendoient sous ces voûtes embrasées. Ainsi parloient les Malthois tandis que d'un autre côté je priois le ciel de veiller sur ces malheureux, tandis que j'étois assuré qu'il protégeroit leur retour, & que bientôt ils tomberoient dans le sein de leurs femmes & de leurs enfants.

La plupart des esclaves n'étant avant leur captivité que des pêcheurs, ou des marins sans fortune, ils mourroient dans l'esclavage, si le souverain de qui ils dépendent ne venoit à leurs secours. Un ambassadeur vient alors traiter de leur rachat avec le grand-maître. Par fois l'on en voit se rachêter, ou par eux-mêmes, ou par leur famille: il faut voir la célérité que ceux-ci mettent dans leur départ, quand on leur annonce qu'ils sont libres. J'en ai vu un qui touchoit à sa derniere heure, lorsqu'on vint rompre ses fers; il voulut dès l'instant qu'on le sortît du bagne, & qu'on le portât sur le bord où il rendit l'ame une heure après.

Un commandeur surveille toute la prison, il y a même ses appartements, mais les gardiens ne vont pas demander ses ordres pour distribuer des coups de bâtons, & lui ne juge gueres à propos de descendre dans les détails.

7.

Anecdotes & bons mots.

Le philosophe Cratès jetta tout son argent dans la mer, en disant: *Allez, malheureuses richesses; je veux vous perdre, afin que vous ne me perdiez pas.* La conduite de Cratès n'a eu ni n'aura jamais beaucoup d'imitateurs.

Isocrate étant à la table du roi de Chypre, on le pressoit de faire les frais de la conversation; il s'excusa en répondant: *Ce que je sçais, n'est pas ici de saison; & ce qui est ici de saison, je ne le sçais pas.*

Agathoclès se vantoit d'être le premier & le seul dialecticien de son tems. Le philosophe Démonax lui dit: *Si tu es le premier, tu n'es pas le seul; & si tu es le seul; tu n'es pas le premier.*

Démonax voyant un Lacédémonien en colère, qui battoit son esclave: *Cesse*, lui dit-il, *de te rendre semblable à lui.*

Les empereurs Théodose, Arcadius & Honorius, écrivirent à Rufin, préfet du prétoire: „Si quelqu'un parle mal de notre personne ou de notre gouvernement, nous ne voulons pas le punir: s'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser: si c'est par folie, il faut le plaindre: si c'est une injure, il faut lui pardonner."

Mademoiselle N... fit assembler tous ses parens, pour les consulter & avoir d'eux la permission de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front. Peu de tems après elle épousa un aventurier, sans le communiquer à personne.

Charles II, roi d'Angleterre, vit, en passant, un homme au pilori: Pourquoi l'a-t-on mis là, dit-il? Sire, lui répondit-on, il a fait des écrits satyriques contre vos ministres. Le grand sot! dit le roi; que ne les faisoit-il contre moi? on ne lui auroit rien fait.

Charles IX, roi de France, ayant écrit à tous les gouverneurs, de massacrer les Huguenots, le vicomte d'Orte, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au roi: „Sire, je n'ai trouvé, par-

mi les habitans & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau; ainsi, eux & moi, supplions votre majesté d'employer nos bras & nos vies à choses faisables. „Ce grand & généreux courage regardoit une lâcheté comme une chose impossible.

M. de Bautru, ambassadeur de France en Espagne du tems de Philippe IV, dit un jour au roi, qui lui parloit de sa bibliothèque: *Il me paroît que votre majesté pourroit faire son bibliothécaire intendant de ses finances; car on s'apperçoit qu'il ne touche jamais au dépôt qu'on lui a confié.*

L'armée d'Henri IV étant arrivée, dans la plaine d'Ivri, à la vue de celle de son ennemi, ce prince fit à ses troupes une harangue aussi courte qu'elle étoit capable d'animer au combat de fidèles sujets; la voici: *Mes enfans, vous êtes François; je suis votre roi; voilà l'ennemi.*

L'ambassadeur du grand Sultan dit à Henri IV, qu'il étoit surprenant qu'un si grand roi eût des armées si peu nombreuses; que l'empereur son maître avoit toujours, en tems de paix, quatre cent mille hommes sur pied. Henri le grand lui répondit: *Où règne la justice, la force n'est pas nécessaire.*

Henri

Henri IV pardonna à Mayenne, qui avoit pris les armes contre lui. B... s'étoit auſſi déclaré ſecrettement contre le roi. Un jour que B... montoit dans l'appartement de ſa majeſté, dans le tems que Mayenne deſcendoit, il dit à celui-ci: *Beati quorum remiſſæ ſunt iniquitates*: Mayenne répondit: *& quorum tecta ſunt peccata.*

Madame de Pontac, ſœur de M. de Thou, que le cardinal de Richelieu fit décapiter, étant dans l'egliſe de la Sorbonne, & voyant le tombeau de cette éminence, lui fit une application des paroles de la ſœur du Lazare, lorſqu'elle dit: *Seigneur, ſi vous euſſiez été plutôt ici, mon frère ne ſeroit pas mort.*

Pierre le grand, voyant auſſi le tombeau du cardinal, dans la même égliſe, s'écria: O grand homme! ſi tu vivois encore, je te donnerois la moitié de mon royaume, pour apprendre à gouverner l'autre.

Louis XIV répondit à un ambaſſadeur qui lui parloit de ſes conquêtes: *Je n'ai jamais reçu la loi de mes ennemis; je la leur ai quelquefois donnée; ne m'en faites point reſſouvenir.* Le même prince dit au père Maſſillon: *mon père, j'ai entendu pluſieurs grands orateurs dans ma chapelle; j'en ai été fort content: pour vous, toutes*

les fois que je vous entends, je suis fort mécontent de moi-même. Un jour que M. de Nesmond, archevêque de Toulouse, haranguoit ce prince, la mémoire lui manqua; le roi lui dit, avec bonté: *Je suis bien aise, monsieur, que vous me donniez le tems de goûter les belles choses que vous me dites.*

Mademoiselle N.. étoit dans une assemblée avec sa cadette, qui sortoit du couvent; on conta une aventure galante, mais en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre; plus le récit étoit obscur, plus cette cadette étoit attentive, & plus elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur, s'écria: *Eh! fi, ma sœur; pouvez-vous entendre, sans rougir, ce que ce monsieur dit? Hélas!* répondit la cadette, *je ne sçais pas quand il faut rougir.* Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces héroïnes de politique, qui conservent une espèce d'ordre dans le désordre même.

Dans les états monarchiques, le prince est partie qui poursuit les accusés; il les fait punir ou absoudre: s'il jugeoit lui-même, il seroit juge & partie. Lorsque Louis XIII voulut être juge dans le procès du duc de la V... le préси-

dent de Bellièvre dit: „Qu'il voyoit, dans cette affaire, une chose étrange, un prince opiner au procès, d'un de ses sujets; que les rois ne s'étoient réservé que les grâces; qu'on ne devoit sortir que content de devant le prince. „En effet, les monarques ont tout à gagner par la clémence: elle est suivie de tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

Un jour qu'Henri IV étoit entouré des plus grands de sa cour & des ministres étrangers, il dit, en mettant la main sur l'épaule de Crillon: *Messieurs, voilà le plus grand capitaine du monde, & je ne sçache personne qui, dans la science de la guerre, le surpasse.* Dans ce moment Crillon, ne voyant dans son roi que le guerrier, emporté par son zèle, répondit vivement: *Vous en avez menti, sire; je ne suis que le second; vous êtes le premier.* Cette singulière façon de s'exprimer parut plaire au roi plus que tous les éloges les plus étudiés.

M. Fontenelle n'a de l'amour pour personne, disoit-on un jour à M. de Montesquieu, qui répondit: *Eh! bien, il en est plus aimable dans la société.*

Théodore-Agrippe d'Aubigné, grand-père de madame de Maintenon, rapporte, dans son histoire universelle, que couchant dans la garde-robe d'Henri IV, il dit à la Force, qui dormoit à côté de lui: *La Force, notre maître est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de la terre.* La Force, qui sommeilloit, lui demandant ce qu'il disoit: *Sourd que tu es*, cria le roi, *il te dit que je suis le plus ingrat des hommes. Dormez, Sire*, répondit d'Aubigné, *nous en avons encore bien d'autres à dire.* Le lendemain, dit l'historien, le roi ne me fit pas plus mauvais visage.

Quand on dressa le contrat de mariage de Scarron avec mademoiselle d'Aubigné, Scarron dit, *qu'il reconnoissoit à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort malins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, & beaucoup d'esprit.* Le notaire demanda, quel douaire il lui assuroit: *l'immortalité*, répondit Scarron. Le nom des femmes des rois meurt avec elles; (cela n'est pas toujours vrai) celui de la femme de Scarron vivra éternellement.

Louis XIV donna l'abbaye de Chelles à une sœur de mademoiselle de Fontanges. Au sacre de cette abbesse, les tentures de la couronne, les diamans, la musique, les parfums, le nom-

bre des évêques qui officioient, surprirent tellement une femme de province, présente à cette cérémonie, qu'elle s'écria: *C'est ici le paradis! Eh! non madame*, lui-dit on, *il n'y auroit pas tant d'évêques.*

La duchesse de Portsmouth gouverna pendant long-tems Charles II, roi d'Angleterre, par la force de sa beauté & de ses charmes. Personne ne plaisoit plus qu'elle, quand elle vouloit plaire: elle étoit dans la plus grande faveur; & cette faveur étoit encore au-dessous d'elle. C'est peut-être la seule femme qui ait soutenu l'adversité avec courage, après avoir joui de la prospérité avec orgueil.

Le père Massillon venoit de prêcher avec le succès qui lui étoit ordinaire. Le père la Boissière, autre oratorien, l'en félicitoit dans les termes les plus flatteurs. *Eh! laissez, mon père*, lui répondit le premier: *le diable me l'a déja dit plus éloquemment que vous ne pouvez faire.*

Le marquis de Nangis ayant répondu au reproche que Louis XIV lui faisoit que son régiment n'étoit pas complet: „Sire, on n'en viendra jamais à bout, si l'on ne casse la tête aux déserteurs. Le roi lui dit: *Eh! Nangis, ce sont des hommes.* Il dit à un intendant de Flandres:

„Vous m'avez mandé l'année dernière bien des choſes triſtes & dures; continuez, je vous prie; je veux ſçavoir la vérité, quelque fâcheuſe qu'elle ſoit." Paroles, ſentimens, dont on ſe rappelle toujours la mémoire avec plaiſir.

Le caractère droit & franc du maréchal d'Huxelles, eſt bien marqué dans la réponſe qu'il fit à Louis le grand, qui le railloit ſur ſon célibat. „Je n'ai point encore trouvé de femme dont je vouluſſe être le mari, ni d'homme dont je vouluſſe être le père.

L'art de la guerre conſiſte moins à donner des batailles, qu'à les éviter. Pompéius Silo voyant Marius attendre dans ſon camp une occaſion favorable, lui dit: „Si tu es un auſſi grand général qu'on le croit, ſors de ton camp, & viens combattre." „Si tu es auſſi grand général que tu le penſes, lui répondit Marius, force moi d'en ſortir pour t'aller livrer bataille.

L'infortune la plus cruelle & la proſpérité la plus brillante ſe touchent quelquefois de bien près. Bajazet paſſa du trône dans une cage de fer: & Mathias, fils de Jean Huniade, des priſons de Vienne ſur le trône de Hongrie.

A Sparte, une des principales peines fut de ne pouvoir prêter ſa femme à un autre, ni re-

cevoir celle d'un autre; de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges. Tout ce que la loi appelle une peine, est effectivement une peine.

A Rome, il fut permis au mari de prêter sa femme à un autre. Caton prêta sa femme à Hortensius, & Caton n'étoit point homme à violer les loix de son pays. C'étoit une loi politique établie pour donner à la république des enfans d'une bonne espèce, si l'on peut se servir de ce terme.

Les Samnites avoient une coutume qui devoit produire d'admirables effets. On assembloit tous les jeunes gens, & on les jugeoit. Celui qui étoit déclaré le meilleur de tous, prenoit, pour sa femme, la fille qu'il vouloit: celui qui avoit les suffrages après lui, choisissoit encore, & ainsi de suite. On ne regardoit, entre les biens des garçons, que les belles qualités & les services rendue à la patrie: l'amour, la beauté, la chasteté, la naissance, les richesses même, tout cela étoit, pour ainsi dire, la dot de la vertu.

Sous le règne de S. Louis, on ne pouvoit pas coucher ensemble la première nuit des noces, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission des évêques. C'étoit bien

ces trois nuits-là qu'il falloit choisir; car pour les autres, on n'auroit pas donné beaucoup d'argent.

Le plus beau traité de Paix est celui que Gélon fit avec les Carthaginois. Il voulut qu'ils abolissent la coutume d'immoler leurs enfans: après avoir défait trois cent mille Carthaginois, il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux, ou plutôt, il stipuloit pour la nature humaine.

Henri VIII, voulant réformer l'église en Angleterre, détruisit les moines: nation paresseuse elle-même, & qui entretenoit la paresse des autres; parce que, pratiquant l'hospitalité, une infinité de gens oisifs, gentils-hommes & bourgeois, passoient leur vie à courir de couvent en couvent Il ôta encore les hôpitaux, où le bas-peuple trouvoit sa subsistance, comme les gentils-hommes trouvoient la leur dans les monastères. Depuis ces changemens, l'esprit de commerce & l'industrie s'établit en Angleterre.

Les Allemands avoient entrefris une loi fort singulière: „Si l'on découvre une femme à la tête, on paiera une amende de six sols; autant si c'est à la jambe, jusqu'au genou; le double depuis le genu." Il semble que la loi mesuroit les

outrages faits à la perſonne des femmes, comme on meſure une figure de géométrie: elle ne puniſſoit point le crime de l'imagination, elle puniſſoit celui des yeux.

L'empereur Théodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les petits enfans. S'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, l'évêque Ambroiſe lui fit fermer les portes comme à un meurtrier & à un ſacrilége; & en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, après avoir fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'égliſe, s'alla placer parmi les prêtres: le même évêque l'en fit ſortir; & en cela, il commit l'action d'un fanatique & d'un fou: tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zèle.

Baſine, reine de Thuringe, étant devenue amoureuſe de Childeric, roi de France, le ſuivit: & le roi lui ayant demandé pourquoi elle avoit quitté ſa patrie, & un pays où elle règnoit, pour venir à ſa cour: „Je ſuis venue ici, lui répondit la princeſſe, parce que je ſuis charmée de votre mérite: ſi j'avois cru trouver, au-delà des mers, un héros plus brave & plus galant que vous, j'aurois été l'y chercher." Cet-

te nouvelle Taleſtris fut bien reçue, & fut mère de Clovis.

Clovis s'étant recommandé à Saint Martin de Tours, la veille d'une bataille, alla au tombeau de ce Saint pour le remercier de la victoire qu'il avoit obtenue; il préſenta le cheval qu'il avoit monté le jour de la bataille; mais y ayant regret à ſon départ, il demanda à le racheter, & en offrit cinquante marcs d'argent: on voulut lui rendre le cheval; mais le Saint ne permit pas qu'il pût ſortir de l'écurie: le roi augmenta la ſomme de la moitié, & le cheval ſortit. Clovis, encore nouveau chrétien, ne put s'empêcher de dire: *Saint Martin ſert bien ſes amis, mais il leur vend ſes ſervices un peu cher.*

Chérébert fut un prince doux, généreux, bienfaiſant; il cultiva les arts, & fit fleurir la juſtice qu'il rendoit lui-même. Cependant, à peine Chérébert figure-t-il parmi nos rois, parce qu'il n'étoit ni guerrier ni conquérant. Il ſe rendit odieux aux eccléſiaſtiques, par la fermeté avec laquelle il ſoutint les droits de ſa couronne contre pluſieurs prélats, qu'il condamna à une groſſe amende. On oublia ſes vertus; on le traita d'impie & de perſécuteur; & il fut peint ſous des couleurs odieuſes dans l'hiſtoire de Grégoire de Tours.

Chilpéric premier fut un des hommes les plus éloquens de son siècle. On a vanté sa générosité, sa valeur, son amour pour la justice; & c'est encore un de nos rois que Grégoire de Tours a le plus maltraités. Il est vrai que ce prince parloit fort librement des évêques. *Nos coffres sont vuides*, disoit il souvent, *tandis que les richesses que nous devirons avoir passent aux églises: les évêques deviennent des rois; notre gloire diminue; & notre honneur, transféré aux évêques, s'avilit.*

Lorsque Philippe-Auguste demandoit aux ecclésiastiques des subsides pour subvenir aux frais des guerres qu'il eut à soutenir pendant tout son règne, ils ne manquoient pas de s'excuser sur leurs privilèges, & sur ce qu'il n'étoit pas permis d'employer le bien des pauvres à des usages profanes; ils promettoient d'assister le roi de leurs prières. Les seigneurs de Couci, de Rhetel & plusieurs autres s'étant mis à piller leurs biens, ils recoururent à la protection du roi, qui leur dit, *qu'il étoit peu en état de les aider: cependant*, ajouta-t-il, *je vous promets de vous assister de ma recommandation auprès de Couci & des autres.* Le pillage continua: les prélats redoublèrent leurs plaintes, & supplièrent le roi d'employer l'autorité des armes contre leurs ennemis. *Très-volontiers*, leur dit-il;

mais pour en venir-là, il faut avoir des troupes; & pour avoir des troupes, il faut avoir de l'argent. Le mal pressoit, le clergé entendit ce que cela signifioit; il paya, & les pillages cessèrent. Le détour que prit le roi marque de la foiblesse, dit l'auteur de cette anecdote: mais dans quel tems s'en servoit-on, ajoute-il? Dans un tems où les foudres de Rome faisoient trembler les moins timides, & où la doctrine de Grégoire VII mettoit, en un clin d'œil, toute l'Europe en feu.

Quelques courtisans de Philippe le Bel lui conseilloient de punir l'évêque de Pamiers, & de se venger de ce prélat, en partie auteur de ses démêlés avec Boniface VIII. *Je le puis*, répondit-il; *mais il est beau de le pouvoir, & de ne le pas faire.*

Tandis que les Anglois ravageoient les états de Charles VII, ce prince faisoit exécuter un ballet qu'il avoit imaginé. *N'est-ce pas bien trouver*, dit-il à quelques-de ses courtisans, *le moyen de me divertir? Eh! oui, Sire*, lui répondit un brave serviteur, *il faut convenir qu'on ne sçauroit perdre une couronne plus gaiement.* Au lieu de se fâcher de la liberté de cette réponse, Charles en fut touché, & pensa au rétablissement de ses affaires.

Toute la vie de Louis XI justifie ce qu'on a dit de lui; *qu'il n'étoit ni bon fils, ni bon père, ni bon mari, ni bon ami, ni bon sujet, ni bon roi.* On lui demandoit combien lui valoit la France: *C'est*, dit-il, *un pré que je fauche tous les ans, & d'aussi près qu'il me plaît.* Comparons cette réponse avec celle qu'Henri IV fit au duc Charles-Emmanuel de Savoie, qui lui faisoit la même question: *Elle me faut ce que je veux*, dit Henri. Le duc trouvant cette réponse vague, le pressa de s'expliquer plus précisément. Le roi ajouta: *Oui, ce que je veux; parce qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai ce que voudrai; & si Dieu me laisse encore quelque tems à vivre, je ferai en sorte qu'il n'y aura point de laboureur en mon royaume qui n'ait le moyen d'avoir une poule dans son pot.* Après un moment de silence, il ajouta: *Et cela ne m'empêchera pas d'avoir encore de quoi entretenir des troupes, pour mettre à la raison ceux qui choqueront mon autorité.*

Louis XII fut proclamé *père du peuple.* Jamais prince n'a mieux mérité un si beau nom. *Un bon pasteur*, disoit-il, *ne sçauroit trop engraisser son troupeau.* C'est une maxime qu'il n'a jamais perdue de vue. On lui représentoit que la reine prenoit trop d'empire sur lui. *Il faut bien*, répondit-il, *souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son honneur & son mari.*

Les théologiens, du tems de Louis XII, étoient sans cesse divisés sur des questions ridicules ou même dangereuses. *Que ces messieurs s'accordent entr'eux, s'ils veulent*, disoit le roi, *mais qu'ils ne nous étourdissent point de leurs querelles, dont ni moi ni tout autre bon chrêtien n'avons affaire.*

L'amour, disoit ce prince, *est le roi des jeunes-gens, & le tyran des vieillards.*

L'abbé de Beaulieu, jouant à la paume avec François I, fit un coup de raquette qui décida la partie. Le roi, piqué du coup, lui dit: *Peste soit de toi! je te donne au diable de bon cœur. Sire, vous me faites bien de la grâce*, lui répondit-il. *Je te fais grâce*; reprit le roi étonné. *Oui, Sire, de ne pas me donner à mes moines. Combien avez-vous de religieux dans votre abbaye?* lui demanda le roi. *Je sçais le compte de mes moines*, répondit l'abbé: *mais j'ignore celui de mes religieux.* Tout cela caractérise un homme d'esprit, & l'irrégularité des mœurs du tems.

Le long attachement d'Henri II pour Diane de Poitiers, étoit plus une affaire d'habitude & de foiblesse, qu'une passion.

Diane de Poitiers passoit pour avoir du goût pour le maréchal de Brissac; & le roi, qui le

ſçavoit, ne les en aimoit pas moins l'un & l'autre: on prétend même qu'ayant ſurpris le maréchal avec la ducheſſe, il lui laiſſa le tems de ſe cacher ſous le lit; mais voulant faire voir qu'on ne le trompoit pas, il demanda des confitures sèches, & en jetta une boëte ſous le lit: *Tiens*, dit-il, *Briſſac, il faut que tout le monde vive.*

Un courtiſan, dont le neveu avoit commis un aſſaſſinat, demandoit grâce à Henri IV pour ce neveu. *Je ſuis bien fâché*, lui dit de roi, *de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez; il vous ſied bien de faire l'oncle, à moi de faire le roi: j'excuſe votre demande, excuſez mon refus.*

Le meilleur canon que j'aye employé, diſoit ce prince, *c'eſt le canon de la meſſe; il a ſervi à me faire roi.*

Le prince de Condé étant allé faire la cour à Louis XIV, après la bataille de Sénef, le roi ſe trouva ſur le haut du grand eſcalier, que le prince avoit de la peine à monter, à cauſe de la goutte: *Je demande pardon à votre majeſté*, lui dit-il, *ſi je la fais attendre. Mon couſin*, lui répondit le roi, *ne vous preſſez pas; on ne ſçauroit marcher bien vîte, quand on eſt auſſi chargé de lauriers que vous l'êtes.*

8.

Poésies.

Epitres de M. Gresset.

EPITRE
au P. Bougeant.

Or au sortir du monument
De cette flèche tant maudite,
Votre révérence en son gîte
A trouvé bien du changement.
Dans ce réduit, où la sagesse
Des beaux-arts allumait l'encens,
Cette vapeur enchantéresse
Ce café, l'ame de nos sens,

Et des feux d'une aimable ivresse
Embrasait ses plus chers enfans,
Au lieu des Muses solitaires,
Compagnes des plaisirs parfaits,
Au lieu des lauriers ordinaires,
Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.

O douleur! ô sort peu durable,
De nos frêles humanités!
Ce Stentor des paternités,
Qui paraissait muni d'un rable
Cimenté pour l'éternité,
Après dix lustres de santé,
Cet ami, ce savant aimable,
L'historien des noms en us,
Le pauvre Rouillé n'est donc plus,
Et la Parque a tranché le cable
Par qui ses jours semblaient tenir,
A toute la race à venir.
De rejoindre sitôt ses pères,
Puisque rien ne l'a su parer;
Apprenez, estomacs vulgaires,
A trépasser sans murmurer.

Un autre vuide, une autre perte,
Je dirais presque une autre mort,
De votre demeure déserte
Avait encor changé le sort.
Vous n'avez plus trouvé ce sage,
Qui par le plus rare assemblage,
Unit à la sublimité
D'un génie heureux & vanté,
Les mœurs simples du premier âge.

Et l'heureuse naïveté
Qui guidait l'ame & le langage
De cette bonne antiquité.
Quelle triste fatalité!
Exilé d'un libre hermitage
Au pays de la gravité;
Quoi! l'interprète d'Euripide,
D'Eschyle, Sophocle & des dieux,
Cet esprit dont le vol rapide
Suivait les aigles jusqu'aux cieux,
Loin des arts & de la lumière,
Compilateur infortuné,
Aux vieux parchemins condamné,
En va dévorer la poussière
En Bénédictin décharné!
Et les pinceaux faits pour la gloire
Vont dans une pesante histoire
Tracer des faits aventurés,
De monachales anecdotes,
Et l'origine des calottes.
Et l'Iliade des curés!
Mais à ce sombre ministère,
Si peu fait pour son caractère,
Quand vous le croirez consacré,
Vous le trouverez enterré.

O vous donc qui vivez encore,
Vous, le dernier de ces Romains,
De vos jours rendus plus sereins,
N'obscurcissez aucune aurore
Dans l'antre noir, où le chagrin
Parmi Lactée & Métrodore,
Et Fonsèque & Cassiodore,

Tient les ennuis en maroquin.
A vos amis toujours aimable,
Toujours vertueux & charmant,
Dédaignant la voix miſérable
De cette envie inévitable
Du délateur & du pédant,
Vivez, & ſi chemin faiſant,
Vous paſſez juſqu'au manoir ſombre
Où gît Brumoi, loin des vivans.
En mon nom offrez à ſon ombre
Des fleurs, ces vers & mon encens.

EPITRE
A M. de Boulogne.

Miniſtre aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette cour, qui de concert
Vous félicite & vous implore,
Pouvez-vous reconnaître encore
Une voix qui vient du déſert?
Depuis l'inſtant où la puiſſance
Du plus chéri des ſouverains,
A remis dans vos ſages mains
L'urne heureuſe de l'abondance,
Pour la ſplendeur de nos deſtins;
Des importuns de toute eſpèce,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec triſteſſe,
Des machines à complimens,
Vous auront excédé ſans ceſſe
De fadeurs, de projets charmans.

Déployant avec gentilleſſe
L'ennui dans tous ſes agrémens:
Vous avez eſſuyé, ſans doute,
Le poids des diſcours arrangés;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'eſt courbé ſur votre route.
Les grands entourant la faveur:
La foule vole à l'eſpérance;
Tout environne, tout encenſe
Le temple brillant du bonheur:
Vous aurez vu toute la France.

Moi, qui ſéparé des vivans,
Dans ma profonde ſolitude,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre laſſitude,
De gloire & d'applaudiſſemens.
Je déplorerais au contraire
Les travaux toujours renaiſſans,
Et le joug où le miniſtère
Vient attacher tous vos momens:
Si je n'aimais trop ma patrie
Pour plaindre les brillans liens
Dont elle enchaîne votre vie:
Elle parle; il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les ſiens.
Pardonnez ce bruſque langage
Aux mœurs franches de mon ſéjour.
C'eſt le compliment d'un ſauvage,
Qui loin de la langue du jour,
Loin des ſoupleſſes de l'uſage,

Et trouvant pour vous ſon hommage
Gravé dans un cœur ſans détour,
N'en veut pas ſavoir davantage.

Si je mêle ſi tard ma voix
A l'allégreſſe générale,
L'ignorance provinciale
N'excuſe pas ſes triſtes droits.
Réduit, pour toute nourriture,
A m'inſtruire, à m'orner l'eſprit
Dans la Gazette ou le Mercure,
Sur ce qui ſe fait & ſe dit,
Je ne ſais rien qu'à l'aventure.
Je parle quand il n'eſt plus temps,
Et les nouvelles ont mille ans
Quand l'imprimeur me les aſſure.
Ce n'eſt que dans ces lieux brillans
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de ſon onde,
Que l'on ſait tout, que l'on ſait bien;
Ailleurs, on n'eſt plus de ce monde,
On ſait trop tard, on ne ſait rien.

O province! que ta lumière
Languit ſous des brouillards épais!
Et ſur les plus ſimples objets,
Quelle ſtupidité plénière!
Un ſeul trait parmi les journaux,
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux,
Montre combien dans nos propos
Nous ſommes au fait de ce monde,
Et préſente dans tout leur jour

Notre force & nos connaiſſances
Sur les nouvelles & la cour,
Sur l'uſage & ſes dépendances.
Ce trait excuſera mon zèle
De vous être ſi tard offert,
Grace à l'éclipſe habituelle,
Dont notre mérite eſt couvert.
Mon anecdote n'eſt pas neuve;
Mais les provinciaux paſſés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuiſe à ma preuve.
Quand Vardes revint à la cour,
Rappellé par la bienfaiſance,
Après un très-mortel ſéjour
De province & de pénitence;
Louis quatorze avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avait mené; du génie
Du ton de la ſociété,
Au lieu qu'il avait habité;
„Sire, excellente compagnie,
De l'eſprit comme on n'en a point,
Gens charmans, inſtruits de tout point,
Et d'une reſſource infinie,
Ce ſont des converſations
Incroyables, fort amuſantes;
Il s'y traite des queſtions
Très-neuves, très-intéreſſantes:
Par exemple, quand je partis,
On avait mis ſur le tapis
Un problême aſſez difficile,
Et ſur lequel toute la ville

Parlait sans pouvoir s'accorder;
La question était critique;
Il s'agissait de décider
Une matière politique,
Et qui de Votre majesté
Ou de Monsieur était l'aîné."

Sur notre Gauloise ineptie
C'est trop arrêter vos regards,
Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie,
Vous occupent de toutes parts:
Tandis que votre main féconde
Soutient dans ses brillans travaux
Les pavillons & les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage & mes vers
Vous être heureusement offerts,
Loin du bruit de la galerie,
Loin du cahos des supplians,
Quand vous viendrez quelques instans
Respirer à la Thuilerie.
C'est dans ce séjour enchanteur,
Palais de Flore & de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur.
C'est dans ces beaux lieux que j'espère
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire,
Avec les fruits de son loisir;

Et dans les différentes classes
D'originaux valant de l'or,
Dont j'ai peint dans un libre essor
L'esprit, la sottise & les graces;
Vous trouverez peut-être encor
Que, même sous un ciel barbare,
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gaîté
Qui devient aujourd'hui si rare,
Quoique très-bonne à la santé.

I.

MANUSCRITS.

I.

MANUSCRITS.

C. de L. 1794. N. XI & XII. 9

Vers

adressés au nouvel an 1795, à Mlle Sophie Burckhardt par ses éleves, qui s'étaient proposé de lui offrir une montre qui n'était pas prête.

Nous venons toutes dans ce jour
Vous offrir, aimable Sophie,
Les vœux dont notre ame est remplie;
Et pour vous parler sans détour,
C'est que la tendresse & l'amour,
Chez vous, est la leçon chérie
Que chacune apprend à son tour,
Et que le cœur jamais n'oublie.
Mais jugez de notre malheur;

Nous préparions, pour cette fête,
Un bouquet, qui, sur votre tête,
Aurait conservé sa fraîcheur;
Chaque main plaçait une fleur,
Et notre guirlande était prête:
Nous n'attendions que le moment,
De mettre à vos pieds ce présent;
Quand tout à coup à notre vue
Une déesse est apparue,
Qui nous a dit d'un ton fort doux:
Mes chers enfants, reposez vous....
A ce présent je me propose
D'ajouter encor quelque chose
Mais je dois vous faire un secret
Du destin de votre bouquet
Jusqu'après sa métamorphose.
Je pars; adieu, jusqu'au printemps! *)
Mes projets exigent ce tems:
Consolez vous! & bouche close.
Déjà l'objet de nos désirs
N'était plus en notre puissance:
Nous gardions un morne silence
En poussant de profonds soupirs.
Notre tristesse était visible;
Et la déesse trop sensible
Fit encore entendre sa voix.

*) Le jour de naissance de M. S. B. est le 1. Avril.

Enfans, je laiſſe à votre choix,
Ou de parler, ou de vous taire
Sur le lot que je viens de faire;
Mais les dieux ſont tous mécontents
De votre charmante Sophie,
Et ne veulent plus qu'on oublie
Près d'elle la marche du tems,
Tandis que partout on s'ennuie.
Voilà l'énigme; je conſens
Que vous en deviniez le ſens,
Et qu'il ſoit clair pour votre amie.

CHOEUR.

Plaignez nos cœurs, bonne & tendre Sophie,
Hélas! trois mois ſont bien longs pour l'amour.
Ah! revenez, ô déeſſe chérie
Notre bonheur tient à votre retour.

1. *Couplet.*

Mais c'eſt en vain que près de notre amie,
Vous prétendez du tems fixer les loix;
Si vous voulez que chez elle on s'ennuie,
Enlevez lui ſon eſprit & ſa voix.

2. *Couplet.*

Venez la voir pour en juger vous même:
Elle eſt pour nous la plus tendre maman.
Ignorez vous que le cœur, quand on aime,
Ne connaît plus, ni cloche, ni cadran?

3. *Couplet.*

Ah! répandez vos bienfaits, ſans meſure,
Dieux tout-puiſſants, ſur chacun de ſes jours!
Et que jamais, de leur haleine impure;
Les noirs ſoucis n'en altèrent le cours.

4. *Couplet.*

Tels ſont les vœux que la reconnaiſſance
A tous nos cœurs inſpire à chaque inſtant.
Le nouvel an, le jour de la naiſſance,
Et tous les jours ſont pour le ſentiment.

Avertissement

sur une maison d'éducation pour les jeunes demoiselles, à Gotha.

Mon institut établi depuis sept ans, n'était d'abord destiné que pour les seuls enfans de la ville; mais comme il s'est augmenté de maniere à me permettre de prendre quelques étrangeres, j'ai jugé qu'il était nécessaire d'en donner une idée & de le faire connaître aux parens qui voudraient profiter de cette occasion, pour confier leur filles à des mains sûres pour les élever & les former.

L'instruction, qui sera donnée par des maîtres habiles & exercés dans cette partie de l'é-

ducation, & ſous la ſurveillance conſtante d'une perſone du ſexe, conſiſte dans les objets ſuivants

L'hiſtoire, la géographie, l'hiſtoire naturelle, la religion, les langues Allemande & Françaiſe tant par les regles de la grammaire que par l'uſage, le deſſin, l'écriture, le calcul & la danſe.

Les éleves ſont partagées pour les leçons en différentes claſſes, d'après leurs diſpoſitions & leur âge, & elles les reçoivent dans des appartemens ſéparés.

Aux leçons ſuccèdent les travaux qui conviennent aux perſonnes du ſexe, & c'eſt alors qu'on leur apprend à coudre en linge, à faire des habillements, à tricoter, à broder, & qu'elles ſe familiariſent avec la langue Françaiſe en parlant & en liſant; car c'eſt cette langue dont on fait ordinairement uſage pendant le tems du travail.

On prend ſoin de les inſtruire également de tout ce qui concerne les affaires du ménage, & on cherche à leur donner des connaiſſances pratiques ſur quelques objets qui y ont rapport.

Le prix de la penſion, du logement & du blanchiſſage, y compris tout ce qui tient à l'in-

ſtruction dont nous venous de faire le détail, eſt de 160 Reichsthaler par an.

Les leçons de muſique & de chant, ſi les parens les demandent, ſeront payées à part.

On tient un compte exact pour toutes les dépenſes extraordinaires, comme habits, livres, ſoye, fil & médicaments en cas de maladie.

Chaque éleve à ſon arrivée dans la maiſon doit apporter ſon lit, une cueillere d'argent, ſix ſerviettes & ſix eſſuie-mains, leſquels effets lui ſeront rendus lorsqu'elle quittera l'inſtitut. Si l'éloignement rendait le transport des lits trop dispendieux, on ſe chargerait d'en fournir pour le loyer ordinaire de cinq Reichsthaler par an.

Je déſirerais en même tems que les parents, qui n'ont par ſeulement en vue dans l'éducation de leurs enfans le développement de quelques connaiſſances, mais auſſi la formation de leur cœur, vouluſſent bien m'inſtruire dès le commencement du caractère des enfans, qu'ils ſe propoſent de confier à mes ſoins. Le petit nombre d'éleves auquel je compte me borner, me laiſſera la facilité de prendre un ſoin particulier dés qualités morales de chacune d'elles. Mon

but principal fera d'entretenir les bonnes dispositions dans chaque sujet par une attention particuliere, & de corriger les défauts autant qu'il sera possible. Un grand nombre d'éleves rend toujours plus difficile cette surveillance si nécessaire, sans laquelle ni le caractère de la jeunesse ne peut acquérir de la consistance, ni les bonnes dispositions ne peuvent être développées, ni perfectionnées.

Ceux qui désireraient avoir quelques renseignements plus détaillés pourront s'adresser à moi, ou à M. Ettinger conseiller de commission à Gotha.

Sophie Burckhardt.

II.

FRAGMENS

OU

EXTRAITS DE LIVRES.

9.

De la musique chez les Grecs: par M. Guys.

Comme l'amour est la passion naturelle de tous les temps & de tous les âges, je chercherai dans les airs modernes, dans les chansons tendres & plaintives, de désespoir ou de gaieté, ce qui peut rester dans ce genre de l'ancien goût de la musique Grecque, & ce qui peut rendre raison, quoiqu'imparfaitement, de ce caractere.

J'observerai, en premier lieu, que les Orientaux ont tous naturellement l'oreille faite pour la musique: ils l'aiment, dès qu'ils peuvent l'en-

tendre. On ne voit point de Grecs, ni de Turcs, de quelque état qu'ils soient, qui ne s'arrêtent pour entendre une belle voix, pour écouter le chant du rossignol. La musique n'est pourtant jamais, parmi eux, une passion à laquelle un homme se livre tout entier, comme on le voit si fréquemment parmi nous.

Je ne suis pas étonné que Miladi Montague, avec autant de goût qu'elle en avoit, ait été si vivement touchée des airs qu'elle entendoit en Turquie, & qu'après avoir connu cette musique, elle l'ait préférée à toute autre. Les airs tendres & touchans font sur l'ame une impression douce & profonde.

Je ne suis pas non plus surpris qu'un très-savant voyageur *) ait parlé de la musique des Maures & des Turcs, en comparant leurs instruments aux anciens, & particuliérement le Tympanon & les Cymbales qu'ils ont encore**).

Je puis du moins assurer que, dans la musique Grecque & Turque, la division des tons

*) Voyage de Shaw. *Tom. I. Chap. III. pag. 3.*

**) *Tympana tensa. . . . palmis, et Cymbala circum concava.* Lucret. Lib. II. v. 618.

étant plus étendue que la nôtre, leur donne des expressions que nous n'avons pas, & qui, dans le genre tendre, font un grand effet. Aussi leurs airs de sentiment, leurs chants de douleur, pénétrent-ils l'âme, & causent-t-ils l'émotion la plus douce & la plus agréable.

Le prince Cantimir, qui avoit bien étudié cette partie, qui en a même fait un traité, & nous a laissé des airs de sa composition, n'a pas hésité de mettre la musique Grecque & Orientale au-dessus de la nôtre. Il faut lire ce qu'il a écrit à ce sujet dans son histoire des Turcs *). Pour le prouver, voici l'aventure qu'il rapporte d'un Grec moderne, habile musicien, qui excelloit dans cet art.

Emir-Gium-Khan, parmi les Perses, fut amené captif à Constantinople. Son talent pour la musique lui concilia la faveur du Sultan Amurat IV: il devint le compagnon de ses plaisirs. Il avoit une belle maison sur le canal de la Mer-Noire, où l'empereur alloit souvent le voir pour s'enfermer, & boire du vin en liberté avec lui. Un jour qu'Amurat y étoit, s'enivrant à son ordinaire, un Grec, homme distingué dans sa

*) *Tom. II. pag. 237.*

nation, passa en bateau devant le palais, sans savoir que le Sultan y étoit, & chanta un air Persan avec une grâce extraordinaire. Emir-Gium ouvrit la fenêtre avec empressement, & aussi-tôt le Grec se tût; mais le favori lui fit tant d'instances pour l'engager à continuer, que le Grec ne put se dispenser de lui donner cette satisfaction. Il fit donc arrêter les rameurs, & quand il eut achevé, Emir-Gium vint à lui & lui demanda qui il étoit. Il répondit qu'il étoit Grec, sujet d'Amurat. Aussi-tôt le favori lui baisa les mains par trois fois, & le congédia avec un présent honnête. Etant rentré pour rejoindre le Sultan: „Seigneur, lui dit-il, les Grecs qui sont soumis à votre puissance, ont été autrefois les maitres de ce pays-ci; celui que je viens de voir m'a convaincu qu'ils en étoient dignes. L'histoire rend témoignage à leurs vertus; mais je n'avois encore rencontré personne de cette nation qui soutint la réputation qu'ils ont acquise autrefois. S'ils ressemblent tous à celui que le hasard m'a présenté, il faut avouer qu'ils méritoient de commander à cet empire. Je crois pouvoir le disputer, en fait de musique, au plus habile de ce pays; cependant je m'estimerois heureux d'être le disciple de ce Grec *)".

Ajou-

*) Histoire Ottomane. *Tom. III. pag. 99.*

Ajoutons encore un trait conservé par le même auteur, dans l'histoire du même Sultan, Amurat. Ce prince cruel, ayant assiégé & pris Bagdad, donna ordre d'égorger trente-mille Persans qui avoient mis bas les armes *). Dans le nombre de ces malheureux, il se trouva un musicien qui supplia l'officier Turc de suspendre pour un moment sa mort, & de lui permettre de parler à l'empereur. On le mena en présence d'Amurat, & on lui demanda ce qu'il avoit à dire.

„Très-sublime empereur, dit-il, ne souffrez pas qu'un art aussi excellent que l'est la musique, périsse aujourd'hui avec Schahculi. Je n'ai nul regret à la vie pour la vie même, mais seulement pour l'amour de la musique, dont je n'ai pu atteindre encore toutes les profondeurs. Laissez-moi travailler à me perfectioner dans cet art divin; & si je suis assez heureux pour arriver au point où j'aspire, je me croirai mieux partagé que si je possédois votre empire." On lui permit de donner un essai de ses talens. Aussi-tôt, semblable au chantre d'Homère, il prit un Scheschdar **), & accompagnant cet instru-

*) *Idem pag. 102.*

**) Sorte de psaltérion qui ressemble à la harpe, & qui a six cordes de chaque côté.

ment de sa voix, il joua, d'un ton si tendre, la prise de Bagdad & le triomphe d'Amurat, que ce prince fondit en larmes, & continua d'être attendri aussi long-temps que le musicien se fit entendre. L'empereur, à sa considération, ordonna non seulement qu'on sauvât la vie à ceux qui n'étoient pas encore exécutés, mais de plus, qu'on leur rendit la liberté. Amurat voulut retenir le musicien, auprès de lui, & en fit un très-grand cas.

Voilà une grande preuve en faveur des effets surprenans de l'ancienne musique, qui calmoit les passions, ou les excitoit à son gré. Elle influe encore beaucoup sur la douceur & l'honnêteté des mœurs. Sans quitter Bagdad, ajoutons un dernier trait qui caractérise ce goût délicat pour la musique, accompagné de l'honnêteté & de la simplicité des mœurs antiques. Ces tableaux nous ramenent toujours avec plaisir à la nature, dont nous nous éloignons si souvent, quand nous voulons mettre de l'esprit à la place du sentiment, & préférer au beau naturel des images, le faux éclat du recherché.

Ibrahim Ben-Mahadi, parvenu au trône de Bagdad, en fut presque aussi-tôt chassé par Mamon, son neveu, qui étoit à la tête d'une armée nombreuse. Il eut le bonheur de se sau-

ver: mais le nouveau Kalif le fit chercher avec tant de soin, qu'on le trouva enfin déguisé sous un habit de femme. Mamon cependant le reçut bien, le traita fort humainement, & lui donna sa confiance. Un jour qu'ils conversoient ensemble, il le pria de lui raconter ce qu'il avoit remarqué de plus intéressant ou de plus singulier pendant le temps de sa retraite. Voici ce que lui dit Ibrahim. „Etant un jour sorti *) de la maison où j'étois caché, pour me réfugier dans une autre, & ayant choisi l'heure de midi pour rencontrer moins de monde, je me trouvai devant une boutique fermée, sur la porte de laquelle je vis un homme dont le visage étoit fort basané & assez semblable au mien. Je lui demandai s'il vouloit me permettre de me reposer chez lui: il me répondit que je ne pouvois lui faire plus d'honneur ni plus de plaisir. Il me conduisit en même temps dans l'intérieur du logis; mais il en sortit aussi-tôt, & ferma la porte sur moi.

Alors je me crus perdu, & j'eus lieu de craindre que cet homme ne m'eût quitté & enfermé que pour aller avertir ceux qui me cherchoient. Dans cette agitation, je fus agréablement sur-

*) Bibliotheque Orientale de d'Herb. *pag.* 481.

pris, lorsque je le vis revenir chargé de vivres, & suivi d'un autre homme qui portoit un lit & un tapis.

Je suis barbier de ma profession, me dit-il en rentrant, & ne doutant point que vous n'eussiez de la répugnance à vous servir des choses qui ont servi à d'autres, j'ai été au marché acheter ces meubles, & on vous prépare à manger.

J'admirai une si grande honnêteté, & je n'hésitai pas à me mettre à table avec mon hôte. Il me demanda si je buvois du vin, & lui ayant répondu que je ne le refuserois point, il en fit apporter du meilleur, avec lequel nous achevâmes joyeusement notre repas.

Alors il me demanda la liberté de me faire une priere; je la lui accordai. Je desirerois, ajouta-t-il, que vous me fissez l'honneur de chanter devant moi; je sens que je ne mérite pas cette faveur, mais je la recevrai comme une grace signalée & particuliere. Aussi-tôt, me présentant un luth, il récita ces vers d'un poëte Persan;

Nous sommes dégoûtés de toutes sortes d'instrumens, si nous n'avons pas une voix comme la vôtre qui les accompagne.

J'avoue que ce discours m'embarrassa, & mon premier mouvement fut de demander à cet homme, comment il avoit appris que je savois la musique. Il répondit: Seigneur, vous êtes trop connu pour pouvoir espérer de vous cacher à ceux qui vous voient de près. Je sais que vous êtes Ibrahim, oncle du Kalif régnant, & que ce prince a promis cent-mille dragmes d'argent à celui qui lui découvriroit le lieu où vous êtes.

Cette délaration me frappa si fort, que, sans hésiter, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de prendre le luth, pour contenter mon hôte. Je lui accordai même la seconde priere qu'il me fit, de lui permettre de chanter quelques airs, & je l'accompagnai avec le luth. Cet homme chanta de si belles chansons, que j'en fus étonné, & lui demandai de qui il les avoit appriſes. Il me dit qu'il les tenoit d'Ishak-Mosul, excellent musicien, chez lequel il avoit resté long-temps.

La nuit étant venue, je quittai mon hôte. Je lui présentai une bourse remplie de pieces d'or, il les refusa en me disant: *Votre action est bien étrange. Après avoir fait tout ce qui m'étoit possible pour vous bien recevoir, vous voulez me faire perdre le mérite & l'honneur de l'hospitalité*

que j'ai exercée. Dieu me préserve de recevoir votre argent. En me quittant, il ajouta ce vers Persan:

Les pensées de l'homme qui s'est donné à Dieu, sont bien différentes de celles de l'homme attaché aux créatures.

Il faut avouer que si ces traits font beaucoup d'honneur à la musique, on doit être aussi touché de la simplicité des mœurs qu'ils nous peignent. Voilà les premiers effets de l'art; tels sont encore les plaisirs innocens attachés à la douceur des mœurs d'une nation, qui conserve fidèlement ses goûts & ses usages.

Ajoutons à ces notions générales, & sans doute superficielles, sur la musique Turque, une observation très-curieuse, que je dois à M. le chevalier de Saint-Priest, notre ambassadeur à la Porte. Je ne me permettrai pas d'y rien changer.

„On ne sauroit, avec fondement, soutenir que les Turcs aient une musique théorique; l'usage en est encore à s'introduire & presque ignoré parmi eux. Ils apprennent uniquement de mémoire les airs, chantent ou jouent sur les instrumens qu'ils connoissent, & d'après des exer-

cices longs & répetés avec ceux qui sont parvenus à les composer & à les retenir, pour les enseigner à d'autres de la même maniere. C'est-là tout ce que savent les maitres & compositeurs de musique Turque. S'il s'en trouve quelqu'un dans le nombre qui ait atteint le talent d'écrire la musique, il le doit à sa propre invention: en sorte que la méthode particuliere qu'il s'est faite, ne sauroit être entendue que de lui seul, & ne présente aucunes regles ni principes de convention générale. Les musiciens du Grand-Seigneur, qui sont réputés les Orphées de l'Empire, jouent, comme les autres, tous leurs airs par cœur, & les ont appris de même. Jamais ils n'ont eu de musique notée devant eux, encore moins au moment de l'exécution. Toute leur étude se réduit à répéter de l'un à l'autre leurs pieces de musique de nouvelle composition, jusqu'à ce que chacun l'ait appris. Bornés de cette sorte, ils jouent tous, à très-peu de chose près, la même partie: ce qui ne présente d'autre harmonie que celle qui peut se rencontrer dans la différence des instrumens; & il faut convenir que, si c'en est une, elle ne peut être sentie que par ceux qui n'en connoissent point d'autre.

On convient néanmoins que les Turcs ont quelques traités de musique Orientale, qu'ils

tiennent des Perſans, dans leſquels ſe trouvent les regles de la compoſition & la maniere de l'écrire; mais le dédain qu'ils ont généralement pour la culture des ſciences, a laiſſé ces ouvrages dans un parfait oubli. Cantimir dit, dans ſon hiſtoire, avoir fait un traité de muſique, qu'il dédia à Achmet II. Si, comme il l'aſſûre, on ſe ſervoit alors par-tout de ſa méthode, il faut qu'elle n'ait pas fait de grands progrès, puiſqu'elle eſt aujourd'hui totalement abandonnée, & auſſi peu connue que ſi elle n'eût jamais exiſté.

Cela n'empêche pas que les muſiciens, en Turquie, n'exécutent des pieces de muſique & des eſpeces de concerto fort longs; mais il eſt facile de juger de la difficulté qu'ils ont à les compoſer ſans le ſecours de la note, & du temps qu'il leur faut pour les apprendre au point de pouvoir les exécuter enſemble. A peine compte-t-on à Conſtantinople trois ou quatre de ces muſiciens qui aient acquis le talent de tranſmettre au papier leurs compoſitions, & toujours ſous une méthode différente les unes des autres. D'où l'on doit conclure, avec aſſurance, que les Turcs n'ont point de muſique théorique communicative, & qu'ils ne poſſedent encore, tant pour la voix que pour l'inſtrument, qu'une ſimple routine adaptée à leur goût. S'il en étoit

autrement, les muſiciens, en Turquie, s'inſtruiroient dans leur art par le ſecours des mêmes principes que ceux qui ſont connus en Europe, & ne ſeroient point aſtreints à une ſimple étude de mémoire ou d'imitation, qui s'efface à meſure qu'elle ſe multiplie.

En un mot, rien ne prouve tant la vérité de ce qu'on vient de dire, que l'extrême ſurpriſe, ou plutôt l'admiration que témoignent les gens les plus inſtruits en Turquie, en voyant noter leurs airs par les Européens qui ſavent la muſique, & les rendre auſſi-tôt après, ſoit par le chant, ſoit ſur les inſtrumens. C'eſt pour eux une eſpece de magie, ou tout au moins un art au-deſſus de leur compréhenſion."

Quoi qu'il en ſoit, pour ne laiſſer rien à déſirer ſur ce ſujet, je crois devoir joindre quelques chanſons Grecques & Turques *), à cel-

*) Il les faiſoit pour la Sultane qu'il avoit épouſée, & dont il étoit amoureux. Il y a pluſieurs recueils de chanſons Orientales fort eſtimés, & cités dans la bibliotheque de d'Herbelot, au mot *Agani*. Il ſeroit à ſouhaiter que nos jeunes interprêtes, qui s'exercent à Conſtantinople à des traductions, traduiſiſſent quelques-uns de ces recueils.

les d'Ibrahim Bacha, que Milady Montague nous a conservées.

Je ne dirai pas comme un auteur François, qui a voulu faire, ainsi que moi, la comparaison des Grecs modernes avec les anciens, que les *tragoudis* ou *chansonnettes, qui retentissent aujourd'hui dans les bourgades du Parnasse, & dans les grottes de l'Hélicon, peuvent, peut-être comparés aux meilleurs poëmes des anciens.**) Mais je sais que les poëtes Grecs de nos jours savent chanter la rose & le printemps, comme Anacréon, & qu'on retrouve dans leurs chansons des étincelles du feu poétique, qui n'est point du tout éteint chez eux. Vous en jugerez par celle-ci.

Chanson Grecque.

„Je lutte contre l'infortune, plongé dans un abime de maux prêts à m'accabler **). Je vis

---

*) Préf. de Laeéd. anc. & nouv. *p. 4.*

**) J'observe, pour suivre ma comparaison, que les Grecs, accoutumés à voir la mer, ne parlent gueres de leurs maux ou de leurs chagrins, pour peu qu'ils soient violens, sans les comparer aux tempêtes & aux orages. Ils disent, par exemple, dans une de leurs chansons:

ſur une mer orageuſe prête à m'engloutir. Des vents impétueux, & qui m'annoncent le naufrafrage, ſoufflent de tous côtés, & ſoulevent des

---

Τα χείματα ὁρώ τα σαυ ἄγρια θηρὶα διὰ ναμε καταπινε, &c.

„Je vois, dans mon malheur, les flots ſoulevés de la mer, comme des dragons ou des ſerpens, qui s'élancent ſur moi pour me dévorer."

Ainſi s'exprime, dans Eſchyle, un chœur de Thébains:

„Tels que des flots écumans qui fondent l'un après l'autre ſur un vaiſſeau battu par la mer, nos maux & nos périls ſe ſuccédent ſans relâche." *Les ſept Chefs, act. III. ſc. III.*

Etécocle, pour faire ceſſer les cris des femmes alarmées de l'apparition des ennemis, leur dit:

„Inſenſées que vous êtes, eſt-ce en fuyant de la poupe à la proue que les matelots ſe dérobent à la fureur des mers?" *Ibid. act. II, ſcen. I.*

„Des ſoldats, que la rage enflamme, dit encore le chœur, fondent ſur nous comme des flots irrités." *Ibid.*

„Tu deviens importun comme le bruit des flots." *Eſchyl. Prometh. act. I. ſcen. I.*

„Toutes les tempêtes, tous les orages du malheur." *Ibid. act. IV.*

Les anciens ſont pleins de ces expreſſions figurées & de ces comparaiſons, qu'on trouve encore chez les Grecs modernes.

ondes effrayantes. La mer est couverte de brouillards épais; les tourbillons, qui se succedent, la font blanchir d'écume. Je vois s'amonceler des nuages sombres, qui cachent la lumiere du jour. Hé quoi! ne se présentera-t-il aucun espoir de salut? Mes yeux ne pourront-ils découvrir le rivage? Ne trouverai-je aucune issue pour arriver au port, & jetter l'ancre dans des eaux plus tranquilles? Désespéré, je cours à mes voiles, pour me sauver ou me perdre avec elles. Hélas! leur seule résistance à tant d'effets contraires, peut encore me sauver."

Chansons Turques.

I.

„1. Si la roue de la fortune ne tourne pas à mon gré, que m'importe? La philosophie me console & s'empare de tous mes desirs.

2. S'il ne m'est pas permis d'approcher de ce corps d'albâtre, de ce tyran des cœurs, pourquoi m'en inquiéter & me repaitre de vaines chimères?

3. Que ceux qui trouvent le plaisir dans un verre, jouissent pleinement, & en buvant à longs traits, de ce genre de félicité. Un pareil bonheur ne sera jamais le mien.

4. Le nectar des buveurs ne me tente pas: celui de l'amour fit toujours mes délices.

5. Mais Roubi *) ne fait pas importuner: c'est la clef de la patience qui doit lui ouvrir tôt ou tard la porte du triomphe."

II.

„1. Si la beauté que j'aime m'a abandonné, je m'en console, dans l'espoir que je trouverai bien à fixer quelques yeux de Gazelle.

2. Si l'infidelle, en me quittant, enlève mon cœur, ne trouverai-je pas une autre maitresse au teint de roses, aux dents de perles **)?

3. Point de chagrin, & vive Constantinople, où je saurai bien découvrir un beau cou d'albâtre, avec des signes de Mauritanie ***).

---

*) Chaque poëte Turc prend un surnom, qu'il glisse ordinairement dans le dernier distique de sa chanson.

**) *Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.* Virg. Egl. 2.

***) Les orientaux ne connoissent pas les mouches des Européens; mais ils aiment beaucoup les signes ou les marques naturelles, qui probablement ont fait inventer les mouches. C'est ce qu'on appelle

4. Malgré ces réſolutions, je paſſe les nuits ſans fermer les yeux, ni goûter le moindre ſommeil. Ingrate! pourquoi ne pas m'accorder un ſimple ſourire?

5. Si je ſuis devenu ton eſclave, pourquoi veux-tu me donner la mort? Ne vois-tu pas qu'il ne m'eſt plus poſſible de réſiſter à tes rigueurs?

6. Abdy *) ſera forcé d'en porter ſes plaintes au monarque. Tu ſais le proverbe qui dit: qu'il faut bien qu'il ſe trouve un ſage, pour faire la paix entre deux foux, qui ne peuvent s'accorder."

Il eſt très-difficile de rendre, dans une autre langue, l'énergie des expreſſions de la poéſie Orientale, qui en ſont le principal agrément.

---

en Turc *Bengu*. Cette remarque eſt de M. *Deval*, premier interprète du roi à Conſtantinople, qui m'a procuré ces Chanſons traduites littéralement.

*) Surnom du poëte.

10.

La belle par accident: par feu M. de Cazotte.

Un roi d'Astracan, mourut: laissant pour héritier un prince en bas-âge, sous l'autorité de sa mère. Cette Reine avoit pour son fils toute la tendresse imaginable: ne le perdoit jamais de vûe; le faisoit même coucher à côté de son lit.

Etant sujette à des insomnies, elle avoit rassemblé autour d'elle beaucoup d'endormeuses de profession, très-habiles à provoquer le sommeil, par des légères frictions sur toutes les parties connues à disposer l'esprit à l'assoupissement, en l'amusant par des contes de toute espèce, & sur-tout par des contes de Fées.

Le petit prince, tapi dans sa couchette, prit tant de goût pour ces histoires pleines de merveilleux, qu'il se faisoit raconter de jour tout ce que le repos, pris pendant la nuit, l'avoit mis dans le cas d'en perdre. Incessamment il ne donnoit plus de relâche aux endormeuses: il en falloit faire chercher sur tous les marchés de l'Asie, qui pussent arriver avec un nouveau répertoire. Il en perdoit le boire & le manger.

La Reine, se défiant d'un goût aussi décidé pour les fables de cette espéce; voyant qu'il avoit besoin de toute autre instruction, voulut en vain réprimer une passion paitrie, pour ainsi dire, avec le sang, ou au moins cesser de la nourrir, en éloignant les endormeuses de la cour.

Les jeunes courtisans les eurent bientôt remplacées. Le gouverneur lui même devint conteur, pour ne pas compromettre son crédit; & tout concourant à entretenir ce jeune prince dans ses fausses idées, la nature devint à ses yeux un enchantement.

Une souris qu'il voyoit troter, étoit la bonne petite souris: un perroquet, même un pievert, l'oiseau bleu: un serpent, selon la couleur, ou le serpentin-verd, ou la Fée-Manto: une

une vieille rabougrie, ou un Derviche bien crasseux, Urgande la déconnue, ou l'enchanteur Pandragon. Enfin la première fois qu'il pût être frappé par la saillie d'un jet d'eau, placé dans un de ses jardins, pour en faire l'ornement, il voulut persuader à son gouverneur, qu'ils avoient trouvé l'eau qui danse.

Les premières mépriſes avoient amuſé la Reine: la perſéverance l'allarma ſérieuſement; elles ſembloient prendre le caractère de l'entêtement le plus décidé, & on eût bientôt lieu de s'appercevoir que le mal ſeroit ſans remède.

La Reine vouloit établir ſon fils. De concert avec le conſeil d'état, elle avoit arrangé pour lui le mariage le plus avantageux. Il devoit épouſer Bellaſire, fille unique & ſeule héritière du roi de Candahar. Cette jeune princeſſe réuniſſoit les dons de l'ame, de l'eſprit & du cœur aux avantages de la beauté. Les deux familles étoient unies par les liens du ſang: les deux empires ſe touchoient; la nature, la politique & l'amour ſembloient préſider à cette alliance. Quelle fut la ſurpriſe de la Reine, lorſque ſon fils réfuſa opiniâtrement la main de ſa charmante couſine? Il étoit, diſoit-il, rempli d'amitié pour elle; mais elle avoit, à ſes yeux un grand défaut: elle n'étoit pas Fée, & il avoit fait vœu de n'épouſer qu'une Fée.

„Prince, lui dit la Reine, je ne révoque point en doute l'existence des Fées; mais je suis convaincue de la fausseté des contes qu'on vous en a faits. Sur-tout je nie qu'aucun souverain connu sur la terre, en ait pû faire entrer une dans son lit. Votre arbre généalogique fait remonter votre origine à l'antiquité la plus reculée: & tous vos ayeux ont épousé des femmes. Renoncez à vos rêveries. Tranquilisez vos peuples sur la succession de leurs maîtres & votre famille. Craignez d'attirer dans le voisinage un puissant ennemi, si vous-vous refusez aux avances du roi de Candahar. Vous avez des rivaux bien dangereux. Je vous en préviens.

Le prince baissa les yeux. La Reine l'abandonna à ses réflexions, & ordonna au gouverneur de son fils, d'aller décider son éléve, à accepter la main qui vouloit bien se donner à lui.

Le gouverneur crut devoir épuiser tous les lieux communs de la politique; mais il fut bien vîte arrêté. „Je n'ai pas besoin, monsieur, d'augmenter mes états, mais de faire fleurir ceux que je possède. Si la stérilité d'une partie de mes terres en éloigne la population, un coup de baguette remédiera à ces désavantages; il fera jaillir des fontaines au milieu des déserts, &

couronnera de superbes forêts, ces montagnes arides, dont l'affreux aspect désole aujourd'hui la vue. Des palais enchantés, sans avoir épuisé mes trésors, me suivront partout où je voudrai faire ma résidence. Des murs d'acier défendront, au besoin, mes frontières; & quel ennemi osera m'attaquer, quand je pourai l'environner de monstres, & déchaîner contre lui les élémens?

„Mais, répondit le gouverneur; quand il seroit possible que vous épousassiez une Fée, ne vous exagérez vous point trop leur pouvoir? L'histoire embellit les événemens qu'elle raporte: les contes méritent encore moins de confiance.

„Il n'est pas douteux, monsieur, que les Fées ne soient très-puissantes; que j'en épouserai une, parce que je le veux absolument, & que vous connoissez ma volonté. Je vous ai d'ailleurs raconté mes rêves à ce sujet, & vous les avez jugés très-extraordinaires, très-positifs. En un mot, mon parti est pris, que ma belle cousine prenne le sien. J'attendrai dans ce palais l'apparition de la souveraine qui doit partager mon trône; mais si l'on me persécute, je sors de mes états, pour aller la chercher par toute la terre. Vous m'étonnez d'ailleurs en

montrant de l'opposition à mes plans, après y avoir tant applaudi.

La conscience du gouverneur n'étoit pas nette. Ce petit reproche lui fit apercevoir que le métier de flatteur, avoit, tôt où tard, ses inconvéniens. Honteux de l'inutilité de ses remontrances, il alla rendre compte à la Reine des dispositions du prince. Combien se reprocha-t-elle alors l'extravagance de l'éducation qu'elle lui avoit laissé prendre! mais le mal étoit fait.

N'en accusant qu'elle même, elle conçut un violent chagrin, dont la suite abrégea ses jours. Son fils en fut touché, mais point assez, pour renoncer à son entêtement. Bientôt après, il prit les rênes de son état, sous le nom de Kalilbad-kan.

Le nouveau souverain fit part de son avénement au trône à ses alliés & à ses voisins, & sur-tout au père de Bellasire. Ses dépêches pour le roi d'Astracan & son aimable fille, ne faisoient aucune mention du mariage prémédité. Kalilbad y paroissoit tout plein de sa douleur, & elle lui pouvoit servir d'excuse; mais, bien loin de s'occuper de la suite du traité avantageux, entamé en son nom, n'appréhendant

plus de remontrances, il s'abandonnoit plus que jamais à l'idée de son établissement fantastique; cependant, pour épouser une Fée il falloit la trouver, & cette première difficulté n'étoit pas facile à surmonter.

De dessein prémédité, il s'égaroit à la chasse, & cela ne le conduisoit qu'à de la lassitude & de l'incommodité. Il avoit trouvé au fond des cavernes des reptiles dangereux, des animaux féroces; ces différentes rencontres avoient exercé sa patience, & mis, sans qu'il en eût tiré d'autre profit, ses forces & son courage à l'épreuve.

Enfin, las de battre la campagne & de s'exposer sans succès, ayant ouï dire que les objets de ses désirs étoient friands de parfums; il établit, dans un appartement reculé de son palais, un autel de fleurs, renouvellé par lui tous les jours, & sur lequel il fit brûler les plus précieux aromates de l'Arabie & des Indes.

La vapeur des drogues mises en sacrifice, rempliſſoient seules encore cette espéce de solitude, la force en ébranloit son cerveau sans le faire jouir du moindre petit succès, lorsqu'une scène, qui se passoit sous les fenêtres de son laboratoire magique, venant ranimer ses espérances, lui parut mériter la plus sérieuse attention.

Les croisées de l'appartement donnoient sur une rue détournée. Vis-à-vis d'elles, deux vieilles, couvertes de haillons, s'étoient retirées sous un toit avancé, pour trouver un abri pendant la pluie; assises là, sur deux grosses pierres, elles y écossoient leurs féves. Elles reconnoissent leur souverain à travers les vitres, & remarquent l'attention très-réfléchie dont il les honore.

Elles étoient, comme tout le reste du peuple, imbues de sa manie: „Tiens, dit Cancrélade à Mophétuse (c'étoit le nom des écosseuses) vois comme le roi nous regarde? S'il alloit nous prendre pour des Fées, cela seroit plaisant. Secondes moi bien, nous allons faire un Haillbrénik, qui lui mettra l'esprit en campagne pour plus d'un jour.

Plie les deux dernieres doigts de ta main gauche sous ton pouce.

Eléve les deux autres, & pose-les sur ta bouche.

Ferme les yeux.

Présente, vis-à-vis des miens, à la distance ou tu es, la paume de ta main droite renversée: n'importe en quel sens.

Au signe que je ferai, en élevant un doigt, tu te leveras en pied, les mains pendantes.

Quand je me leverai, tu t'accroupiras.

Tu me tendras les deux mains jointes; je les lierai avec un jonc tiré de notre panier.

Tu souffleras trois fois sur le lien; je le laisserai tomber.

Tu jetteras, au milieu de la rue, trois poignées de cossats, à ta droite, à ta gauche & en avant de toi, & moi trois poignées de féves.

J'écraserai sous mes pieds tous tes cossats; toi, tu écraseras mes féves.

Tu tourneras à droite, à gauche: j'en ferai autant de mon côté.

Nous-nous embrasserons, & nous partirons, en emportant notre panier, chacune d'une main.

Il faut opérer vivement, aisément, sans jetter un seul regard du côté de la fenêtre. Si notre maître a la complaisance de nous regarder faire, qui peut sçavoir ce que nous en tirerons par la suite?"

Les deux vieilles exécutent leur scène en créatures qui ne sont pas novices dans l'art de faire tourner le sac. Kalilbad y préte une attention si soutenue, qu'il est prêt à en perdre la respiration.

Les burlesques opérantes étoient disparues depuis long-tems, lui, absorbé dans ses réflexions, dans ses conjectures, il demeuroit encore, les yeux fixés sur l'endroit où il les avoit vûes,

Heureux Kalil, se disoit-il, enfin les Fées ont daigné se montrer à toi! Ne sois dupe ni de la laideur, ni du délabrement de leurs habits. Tout ce qu'elles ont fait devant toi, sous cette vile écorce, envelope de profonds mystères. Que ne les as tu fait suivre? Mais sans doute elles se fussent évanouies, & tu aurois pû trahir ton secret & le leur. Mérites leur entière confiance, par ta discrétion, par ta réserve. Elles se laisseront, sans doute, appercevoir de nouveau. Elles ont fait des signes: étudies les; ils doivent renfermer des instructions sur la conduite qui t'est imposée, & présenter un tableau des espérances flateuses dont on permet à ta passion de se nourir.

Rêvons un peu....; deux doigts sur la bouche semblent recommander la discrétion.....

Une main en avant, de la précaution, de la retenue...., un lien formé d'une branche de roseau sec, est un lien léger. Si on soufle trois fois dessus, il se rompt..... Ceci aprête beaucoup à penser...

Quand l'une s'élevoit, l'autre s'abaiſſoit. Il faut ſçavoir ſe céder tour-à-tour: cela s'explique aſſez naturellement..... Mais que veulent dire ces coſſats, ces féves écraſées?.... Attendez, je crois le tenir..... Abandonnez moi vos ennemis; je vous livre les miens, ne les ménageons pas..... Oh, il ſe pouroit que l'emblême fût un peu plus noble! Nous l'examinerons à loiſir?

Tourner à droite, tourner à gauche, revenir, s'embraſſer?..... Je crois que j'y ſuis.... Une Fée a ſes affaires: j'aurai les miennes; chacun va de ſon côté. On n'eſt pas toujours ſur les épaules l'un de l'autre: enſuite on ſe retrouve avec plaiſir, & cependant on porte à deux mains le panier à deux anſes; image d'une ſociété parfaite, dont on partage également le fardeau...., Si j'ai bien ſaiſi tous les ſignes, je crois avoir le mot de l'énigme.

Kalilbad rêvoit ainſi depuis trois jours, en s'impatientant de ne rien voir arriver de nouveau, quand les vieilles reparurent ſur la ſcène encore plus déguenillées.

L'une d'elles (c'étoit Cancrélade) s'appuyoit ſur un bâton fourchu: l'autre lui faiſoit raiſonner aux oreilles des caſtagnettes: elles s'aſſirent ſur les mêmes pierres.

Cancrélade fiche en terre son bâton, la fourche en bas. Mophétuse veut l'en arracher. Cancrélade tire un sifflet de sa poche, en fait retentir trois fois le son aigu, & le bâton reste à sa place. Cette farce burlesque se répete trois fois: elle eût été suivie de quelqu'autre cérémonie bohémienne; car les dames étoient de cette caste honorable, quand la patience échape à Kalilbald. On l'a assez fait rêver: les mystères le désespèrent; il faut que l'aventure s'éclaircisse & se dénoue.

Il sort précipitamment du cabinet des parfums, & ordonne à un page de lui aller chercher les vieilles, à l'endroit qu'il lui désigne. Le page obéït: lui, cependant prodigue les aromates & met en ordre les fleurs dont il a paré son autel.

Le page a fait sa commission. Les femmes l'ont suivi sans hésiter, & sont introduites dans le cabinet mystérieux, dont la porte se ferme sur elles.

Je sçais qui vous êtes, mesdames, dit Kalilbald, profondement incliné. Ce déguisement recherché ne peut vous rendre méconnoissables. Pourquoi vous obstiner à cacher vos célestes beautés, votre jeunesse éternelle sous l'odieuse

apparence de la décrépitude & de la difformité? Voyez l'autel paré chaque jour pour vous y rendre hommage, pour vous y offrir, avec un cœur entièrement dévoué, la puiſſance & les tréſors qu'il plût à la fortune de faire tomber entre mes mains; &, ſi mes vœux ne ſont point téméraires, s'ils n'ont rien d'offenſant pour vous, au lieu de m'indiquer obſcurément vos volontés par des ſignes, faites connoître à l'heureux Kalilbald à quel prix vous mettez votre alliance & la faveur ſignalée qu'il attend de vous.

Cancrélade prit la parole: „Sire, votre cabinet eſt fort joli & ſent très-bon. Vos vûes ſont honnêtes & nous ſont très-agréables. Nous voudrions pouvoir nous montrer à vous ſur le champ, telles que nous ſommes, & il n'y auroit rien à perdre, ni pour vous ni pour nous: mais nous ne pouvons nous communiquer aux hommes, d'une certaine communication, qu'avec des précautions extraordinaires. Avant qu'ils ayent ſçu ſurmonter les ſujets de dégoût dont il a plu au deſtin de voiler, pour eux, notre apparence. En un mot, ſire, imaginez une roſe que vous ne pouvez flairer, ſans péril de la vie, à moins d'en avoir arraché à une, toutes les épines qui la défendent. Prenez garde à ce que je vous dis. Juſqu'ici nous n'avons indiſpoſé que la vûe, le moins délicat de tous les ſens;

que ſeroit-ce, ſi les autres étoient entièrement révoltés? Et cependant vous ſerez encore trop heureux, que nous ne vous abordions pas en ſerpent-ſonnette, en crocodile, en dragon, en hydre. Rendez en graces à votre zéle, à nos bontés, à la faveur du ſort; maia préparez-vous des dégoûts imaginables, ſi vous voulez parvenir à des jouiſſances dont un humain ne ſçauroit être raſſaſié.

Ah, Madame! s'écrie Kalilbad, enchanté d'un propos ſi parfaitement conforme aux idées dont il s'étoit laiſſé remplir la tête, je perce à travers ce nuage, dont il vous a plus de vous enveloper à mes yeux; j'entrevois les admirables beautés de votre corps, ſeules comparables à celles de l'eſprit qui dicta le diſcours que je viens d'entendre, & où brille tant de ſageſſe. Ne craignez rien de la révolte de mes ſens contre la force de ma perſuaſion: elle ſçaura les aſſujettir.

Il faut vous l'avouer, prince, répond Cancrelade; ſi nous-nous écartons des hommes, leuer défaut de courage, de perſévérance, en eſt la cauſe. Ils ſont arrêtés par le moindre dégoût, par le plus léger obſtacle; &, tant ils ſont bizarres, quelquefois le défaut d'obſtacle leur fait abandonner une belle entrepriſe qu'ils

avoient formée. Vos sentimens, vos dispositions méritent de notre part plus de confiance. Je ne vous cacherai pas cependant que nous risquons beaucoup en vous admettant à l'épreuve. Si vos résolutions manquoient en chemin, vos espérances s'évanouiroient pour toujours; vous vous seriez exposé à un châtiment sévère, & nous à la risée du Giniſtan. Convaincues de nous être témérairement livrées, il nous seroit expressément défendu d'approcher désormais des hommes, & vous sçavez ce que c'est qu'une defense pour une personne de notre sexe. Mais, sire, nous voulons en courir les risques: notre étoile, peut-être notre inclination nous forcent à donner dans l'aventure. Dans trois jours, à l'entrée de la nuit, le page qui est venu nous chercher, nous trouvera toutes deux à celle de votre palais qui donne sur la rue où nous-nous sommes laissé appercevoir. Préparez le lit nuptial dans ce cabinet où nous sommes. Nous dédaignons toute espéce de somptuosité. Votre autel paré de fleurs nouvelles, vos parfums; voilà les dons, de vous, qui nous ont été agréables; vous pouvez les redoubler sans en craindre la profusion; nous sommes nées dans les odeurs. Pratiquez dans la porte de votre cabinet, absolument vers le bas, un trou plus gros qu'une aveline, tout au plus; chacune de nous y présentera successivement le petit doigt. Exa-

minez bien; & votre choix étant fait, la main & le cœur suivront le doigt que vous aurez préféré. Vous tiendrez l'anneau nuptial tout prêt, Un petit coffret d'ébène contiendra les cadeaux, les galanteries que vous destinez à votre épouse, & la couronne. Il faut qu'elle soit petite, toute de diamans; nous n'en pouvons pas porter d'autres. Mettez cela sur l'oreiller. Ne conservez de lumière qu'autant de tems qu'il en sera besoin, pour vous déterminer sur le choix; en vous décidant, soufflez trois fois, pour ne pas manquer votre coup; car les enchanteurs sont bien malins & bien jaloux: sie vous ne nous receviez pas dans la plus exacte obscurité, vous pourriez courir de grands risques.

Le Roi d'Astracan donne dans tout ce qu'on lui propose. Les Bohémiennes se retirent. Le page, demeure à l'entrée du cabinet, s'étonne du ton respectueux dont son souverain levere parle, & les reconduit à la porte du palais, par laquelle il les avoit introduites, en fermant les yeux, pliant les épaules & se bouchant le nez,

Tu lui en as bien dit, dit Mophétuse à Cancrelade, quand elles crurent pouvoir parler sans être entendues.

Oh, camarade! Il goboit tout, & je n'en pouvois pas trop dire, pour me mettre dans le cas de pouvoir accrocher le petit coffre d'ébène; mais nous avons bien des précautions à prendre. Ce qui me rassure, c'est que le Roi n'a pas le nez si fin que son page; d'ailleurs, il se le farcit de tant d'odeurs, qu'il n'est pas impossible de lui en imposer. Mais comme, au dire de notre quartier, nous ne flairons pas comme baume, il faudra renchérir sur l'art. Nos habits sont de moitié de l'infection dont on se plaint, nous entrerons dans le cabinet, baignées, savonnées & nues, à la reserve de la chemise qui sera nette & parfumée, car j'y employe un boisseau de génievre.

Et où est cette chemise? dit Mophetuse. A toi & à moi, nous n'en avons que deux, encore sont elles déchirées. Tais-toi, dit Cancrélade; tu es pauvre d'invention. De deux vieilles chemises on en fait une neuve; c'est là le plus petit de nos embarras. Mais où est le doigt qui osera se montrer par le trou? Est ce le tien, qui est galeux & écaillé comme le reste du bras? Vois le mien; j'en eus toujours soin, parce qu'il me sert à pincer la guittarre. Nous rognerons l'ongle: nous l'amincerons; un peu de blanc, un peu de rouge, en feront un petit doigt, fait pour tenter un empereur. Quand

Kalilbad aura vu ce charmant petit bijou, il ne demandera pas à en voir un autre. Au pis-aller, d'un coup de langue on y fait un petit changement, & on montre toujours le même. D'ailleurs ne sois pas jalouse de ma fortune: elle peut avoir des risques; mais, si je puis mettre la main sur le petit coffre, il est à nous deux, & je te fais partager la couronne.

Mophétuse abandonna le premier rôle à sa camarade, en rendant hommage à la supériorité du talent, & toutes deux travaillèrent de concert aux préparatifs.

Trois jours se sont bien lentement écoulés pour l'impatient roi d'Astracan. Ils lui avoient duré trois années. L'heure tant désirée arrive; il a redoublé de fleurs & d'aromates. La nuit a étendu ses voiles les plus sombres, & le page vient l'avertir que les femmes qu'il a mandées, sans doute pour lui dire la bonne-aventure, sont arrivées.

„Pour me la dire; Yanqua! s'écria-t-il, tu te trompes; c'est pour me la donner. Conduis-les à cette porte-ci, & retire-toi sans regarder. Ta fortune, ta vie répondent de ton obéissance. Le page exécute sans répliquer l'ordre qu'il vient de recevoir.

Les

Les vieilles sont à la porte, & frappent trois petits coups pour avertir de leur présence.

Kalilbald répond par trois petits coups également distans & modérés.

Etes-vous là, Sire? dit une voix lente & adoucie.

Oui, j'y suis, belles Fées, répond Kalilbald, d'un ton ému, & qui témoigne son ravissement.

Regardez bien, prince, lui dit la voix du dehors, car le petit doigt va passer. Allons, passe, ... passe, ... passe, petit doigt; & le petit doigt, en trois tems, s'est introduit dans l'ouverture.

Le roi d'Astracan se précipite, ventre à terre, pour considérer ce qui vient de se faire jour à travers le petit trou, pratiqué dans la porte. Il admire la merveille blanche, couleur de rose, au bout, si bien peinte, si bien vernie, qu'on l'eût prise pour de la porcelaine animée. Dans son transport, son ravissement, il voudroit couvrir de baisers, dévorer ce petit chef-d'œuvre; mais, dans l'endroit où il est placé, il ne peut y toucher que du nez.

Etes-vous content? dit tendrement la voix du déhors.

Enchanté! reprend celle du dedans.....

Eh bien, Sire; ſi vous voulez être heureux; tuez, ... tuez, ... tuez ſur le champ le lumignon.

Meurs, ... meurs, ... meurs lumignon! cria Kalilbald, en ſoufflant ſa bougie; curieux, en faiſant preuve d'obéiſſance, de prouver dès la première converſation, qu'il étoit en état de parler le langage des Fées.

Ouvrez la porte, Kalil, dit affectueuſement la voix.

Drogadan chaſſe:
Prenez ſa place,
Avant qu'il paſſe:

Kalilbald ouvre la porte, ſe ſaiſit d'une femme en chemiſe, qu'il trouve ſous ſa main, & la vieille tranſportée, comme eût pu l'être un eſprit, tant elle parût légère, acheva de rimer en l'air.

L'excès de la préocupation peut tenir lieu d'un preſtige, la grande jeuneſſe ſe prêter à des

illusions de plus d'un genre; mais il faut bien qu'il vienne un moment de calme. Kalil se fût bientôt mis dans le cas de pouvoir faire des réflexions; &, malgré lui, elles sont très-désagréables. A quelle main pouvoit être attaché ce doigt charmant, dont la vûe lui occasionna de si doux transports? Il en saisit une qui s'égaroit sur l'oreiller pour prendre le coffre. Que faites vous-là? Je m'occupois, répond une voix troublée, de sçavoir si nos conditions étoient remplies. Voilà, disoit Kalil, entre ses dents, une occupation qui me déplait presqu'autant que le reste; (observez que la vieille commençoit à craindre le dénouement); il se répandoit une odeur que celle du géniévre ne pouvoit pas vaincre. „Oh ciel, qu'elle abominable infection! s'écria-t-il, il est impossible d'y tenir. Les Fées se seroient-elles moquées de moi, ou serois-je dupe de moi-même & de ces vieilles créatures? Voyons:

Il s'élance du lit. Il avoit donné parole de recevoir la dame dans l'obscurité, & il avoit en effet tenu parole; mais, par précaution, pour lui-même, & sans prétendre à éclairer ses plaisirs, il avoit caché une lampe, à trois mêches, sous un grand vase de la Chine. Il a soulevé le vase; il voit le plus odieux spectacle de la nature. C'est la vieille, immobile, presque pâmée,

& le petit bout du doigt verni, eſt au bout de ce bras décharné, qui vouloit enlever le coffre. L'infection redoublant de plus en plus autour de cet être effrayant & preſque inanimé: abominable monſtre! s'écrie-t-il, tu n'es pas une Fée; tu es une palfrénière du Daggial! Il court à la croiſée du cabinet, l'ouvre avec précipitation; enléve la vieille, comme il eût fait une plume, & la jette par la fenêtre. Elle eut à peine le tems & la force de jetter deux cris.

Débarraſſé de cet objet dégoutant, il ſort de ſon cabinet, que l'odeur & l'idée de ſon aventure lui rendoient inſuportable, & va eſſayer de prendre du repos ſur une ottomane, dans une piéce voiſine. Heureuſement, il avoit ſi peu dormi les nuits précédentes, s'étoit donné de ſi étranges mouvements, pour des préparatifs dont il n'avoit voulu confier le ſoin à perſonne, que la laſſitude, l'emportant ſur le dépit, le plongea ſur le champ dans le plus profond ſommeil.

La vieille méritoit ſa mauvaiſe aventure. Elle devoit être tombée de la hauteur de trente pieds, ſur un terrein fort dur; mais il ſemble que la fortune ſe plaiſe à racrocher en l'air les ſujets de cette eſpéce, pour les empêcher de ſe rompre le col. Elle n'étoit qu'à ſeize pieds du ſol, ſur lequel elle devoit être fracaſſée, quand

une branche d'arbre l'arrête par sa chemise. La voilà suspendue, & dans un tel équilibre, qu'on eût pû croire qu'elle nageoit en l'air. Il faisoit un vent impétueux, dont tout l'arbre étoit ébranlé, & le squelette plaintif, obéissant à toutes les fougues de l'air, figuroit alors le plus effrayant épouvantail en action, qu'on eût pû placer pour la défense d'un jardin.

Le désordre aparant de la nature, a souvent un genre d'utilité qu'il ne nous est pas possible d'appercevoir. Ce vent impétueux, qui faisoit voltiger la vieille, amenoit en grande hâte, du fond de la Perse, vers Astracan, deux Fées, qui venoient de dérober le fils unique d'un prince de Georgie, & d'Irimette au glaive des assassins, sous lequel son père & le reste de sa famille avoient malheureusement succombé. Le jeune enfant étoit parti sans avoir déjeûné, & les dames n'avoient pas même une boëte à bons-bons.

Chéridiane, la plus considérable des deux, dit à sa sœur: „Arrêtons-nous dans cette contrée. Il y a dans le verger qui tient au palais du roi d'Astracan, un poirier qui porte d'excellens fruits. Ils doivent être mûrs, & raffraîchiront notre enfant. Elle dit; à son ordre le nuage s'abaisse & vient raser les murs de l'enclos.

De jour & de nuit, les yeux des Fées voyent de fort loin & sans lunette. Qu'apperçois-je? dit Chéridiane. Je vois un spectre qui rode au tour du poirier. Est-ce pour le détruire? Est-ce pour le dépouiller? Mais il ne rode pas, il va, il vient; il ne s'éléve, ni ne s'abaisse. Il y a ici de l'extraordinaire. Arrêtons-nous & consultons notre livre.

Les dames se mettent à l'étude, & apprennent toute l'aventure du roi d'Astracan. Depuis long-tems, elles avoient oui parler de sa manie, & elle leur faisoit compassion.

Faisons, disent-elles, d'une seule pierre deux ou trois bons coups. Ce prince, sans son travers, seroit assez disposé à faire le bonheur de son peuple; donnons-lui une leçon, & apprenons lui à ne pas donner tête baissée dans tous les contes qu'on lui fait. Pour se marier à une de nous, qui ne sçauroit que faire de lui, il refuse la main d'une charmante princesse, dont il est aimé. Faisons d'abord ce mariage, & nous mettrons ensuite entre les mains de ce nouveau couple, bien assorti, notre petit prince de Georgie; & par-là, nous lui procurerons de bons guides & un appui. En attendant, nous nous amuserons un peu aux dépens du roi, & sur-tout de la vieille. Nous serons obligées

de faire un voyage au Candahar, mais c'eſt peu de choſe.

Le parti pris, les dames ſe mettent à l'œuvre, & s'en occupent toute la nuit.

Au lever du jour, le ſoleil, ayant dardé ſes rayons en plein ſur les yeux de Kalidbal-kan, l'ont reveillé. Les dégoûts de la ſcène mortifiante de la vieille ſe retracent à ſon ſouvenir; irritent ſon eſprit, lui font ſoulever le cœur; mais il ſe rapelle qu'il l'a terminée par un meurtre; car il ne doute pas que la vieille ne ſoit en mille piéces; &, s'il ne peut échapper aux remords de cette action indigne de lui, il doit au moins en effacer les traces: elles pouroient inſtruire le public d'une aventure dont le dénouement le couvre de confuſion.

Il s'aproche en tremblant de la croiſée, par laquelle il a ſi bruſquement fait voler la vieille, & la cherche des yeux dans le jardin. Qu'on juge de ſon étonnement, lorſqu'au lieu d'un cadavre, il apperçoit un ſuperbe pavillon de velours blanc, ſuſpendu aux branches du poirier; une aigrette en plumes d'autruche ſurmonte le couronnement de ce pavillon; des glands d'or, formés de brillantes catriſannes; pendent à toutes les attaches, & ce métal, en

broderie relevée, éclate même sur le dehors de ce somptueux enchantement.

Il se précipite dans le jardin; & derrière des rideaux, qui surpassoient en richesse & en élegance toute la magnificence extérieure, il voit une beauté endormie, dont les attraits sont à comparer à ce qu'il avoit pu voir jusqu'alors de plus parfait. Un mouvement rapide, involontaire, le précipite aux pieds de ce prodige. Il se rapelle alors ce que la vieille lui avoit dit & répété, pour le mettre en garde contre le rapport infidéle de tous ses sens. Ah, infortuné Kalil! s'écrie-t-il, on vouloit faire ton bonheur; tu n'en étois pas digne. Tu n'as pas sçu vaincre un moment de dégoût. S'il étoit affreux, il étoit passager. Elle laissoit dans ton lit le reste de sa dépouille mortelle, pour se régénérer déesse; &, dans ta fureur, dans ta folie, tu as jetté par les fenêtres le plus beau chef-d'œuvre des cieux, dont la jouissance t'étoit reservée. Ouvrez les yeux belle offensée, disoit-il, en s'adressant à la dormeuse: voyez les pleurs, le désespoir d'un prince malheureux, prêt à répandre tout son sang en expiation de l'injure dont vous avez à vous plaindre.

A ces cris de Kalilbad, les jardiniers accourent de toutes les parties du jardin, où leurs

travaux les avoient apellés. Ils ne conçoivent pas à quel propos & comment leur souverain a pu faire dresser, dans l'espace d'une nuit, un aussi superbe pavillon; quelles raisons il peut avoir de former des plaintes aussi amères; quelle est, & d'où peut venir cette belle dame, à qui elles sont adressées.

Mais de toutes les confusions, il n'y en a point de semblable à celle de Cancrélade; car c'étoit elle-même que les Fées avoient environnée de tout ce faste, & couverte du plus brillant vernis, qui fût jamais sorti des trésors de la beauté & des sources de la fontaine de Jouvence.

La vieille regardoit avec surprise ses mains, les promenoit sur sa gorge, y trouvoit des boucles de cheveux d'un blond cendré, dont l'éclat le disputoit à celui des perles. Tout en faisant cette revue, elle apperçoit à sa ceinture, un miroir, entouré de saphirs. Elle y jette les yeux, & voit une beauté ravissante.

Dans un premier mouvement, elle le retourne pour chercher l'objet merveilleux représenté dans la glace. Un moment après, elle y voit cette même figure, obéissant à tous les mouvemens qu'elle-même cherche à faire des

yeux & de la bouche. Devenue, par l'excès de la surprise, aussi stupide que belle, elle n'est encore en état de profiter de rien de ce que lui dit Kalilbad, qui s'épuise à ses pieds en protestations & en excuses.

Le palais du souverain s'est rempli de la foule de ses sujets, déja imbus de la merveille du jour. Le page a conté à qui a voulu l'entendre l'histoire des deux vieilles, dont l'une s'est introduite dans le palais, dégoûtante à faire mal au cœur, & s'est reveillée plus belle que l'Amour, dans un pavillon de soie & d'or.

Mophétuse avoit rodé toute la nuit dans les environs du palais, non sans inquiétude d'en voir chasser avant le jour sa camarade, & se tenant toujours prête à gagner au pied, en cas de quelque mésaventure.

Oh, oh! disoit cette Bohémienne, si le diable a fait cela pour Cancrélade, pourquoi n'en feroit-il pas autant pour moi, qui ne vaut ni plus ni moins? Je n'avois jamais pensé à devenir belle dame; il ne faut pas refuser cette fortune. Voyons comme celle-ci aura sçu user de la sienne, & si elle n'aura pas oublié le coffret, pour songer à s'attiser. Tout en grommelant ainsi, elle s'approchoit du jardin.

Cependant Cancrélade, sans rien comprendre à sa magnifique aventure, commençoit à se familiariser avec elle, & se déterminoit à en jouir. Elle donne la main à Kalilbad; qui, de la maniére la plus supliante, la lui offroit, pour la conduire à la salle du festin, d'où elle doit passer à celle du trône. Des grâces qu'elle ne se connoissoit pas, accompagnoient ses moindres mouvemens; presque tout jusqu'à elle-même lui étoit étranger; quand elle démêla Mophétuse, qui faisoit effort pour percer la foule, en indiquant par des signes connus entr'elles, qu'elle vouloit absolument lui parler. Le page venoit de l'appercevoir, & crioit: Ecartez-vous; faites place; qu'on se range. Vous en voyez une, & voici l'autre. Il se fait sur le champ un écart: le respect y fait plus que la violence: dans cette matinée, un haillon vermoulu en imposoit plus à toute la cour & à la ville d'Astracan, que n'auroit fait l'aspect du manteau royal.

Cancrélade, en voyant Mophétuse, s'arrête d'abord, par l'effet d'un mouvement naturel. Un réflexion s'y est jointe. Mophétuse, avoit, sans doute à tort, la réputation d'être sorciére. Jamais sa camarade, n'a osé lui en parler, crainte de l'indisposer, & de s'attirer de sa part un sort; mais si c'est elle, qui, trouvant, par hazard, la lune en belle-humeur, lui a procuré

la fortune dont elle jouit, en ne lui parlant pas, il y a tout à risquer avec elle: en s'expliquant, tout en ira mieux. Mais il faut la voir venir; dans le cas où on ne lui auroit point d'obligation, on trouvera bien le moyen de s'en défaire.

Tout en faisant ce calcul, la vieille rajeunie quitte la main du roi, prend celle de sa camarade: „Sire, dit elle; il faut que je rentre sous le pavillon, pour m'y entretenir seule un moment avec mon amie."

„Votre amie & vous, madame, dit Kalilbad, êtes souveraines chez moi: en disant cela, il saisit le bas du baillon qui couvroit Mophétuse, le baise avec respect & s'écarte.

Dès-que Cancrélade & Mophétuse furent seules sous le pavillon. Mais est-ce bien toi? Comme te voila belle! cria celle-ci. Assez, dit l'autre, est-ce que tu ne le voulois pas comme ça? dis donc?

„Que veux-tu que je te dise? reprit Mophétuse. Si le diable l'a voulu, il faut bien que je le veuille; mais comment cela t'est-il arrivé?

„Quoi! dit la rusée Cancrélade, tu n'en as donc rien appris, & je pensois qu'on t'eût pu

faire, au moins une partie de mon hiſtoire; mais la voici.

„Quand je fus entrée dans la chambre du prince, d'abord il étoit tout feu, & tout alla bien. Je tâtonai pour trouver le coffre & m'en aller; car, par prudence, je ne voulois pas lui faire une longue viſite: il me prit la main deſſus. Cela lui donna de l'humeur. La peur me prit. Tu ſçais que, quand j'ai peur, je ſuis ſujette à un accident. Le prince s'échape du lit, va chercher une lumière, qu'il avoit cachée ſous un grand pot; & me voilà dénigrée. Il entre en fureur me ſaiſit, & me jette par la fenêtre, comme il auroit pû faire un volant: heureuſement, je tombe dans le jardin, ſur un gros tas de fumier, préparé pour des couches. J'étois nue, le froid étoit vif; je m'y enterre juſqu'au col; j'en mets un bon pied par-deſſus ma tête, & j'appelle Balabacra.

„Et qu'eſt-ce que ce Balabacra, dit Mophétuſe? C'eſt, répond Cancrélade, un bon petit génie, que ma mère m'a conſeillée d'appeller, quand je me trouverois dans l'embarras. J'appelle donc Balabacra: il vient. „Que me veux-tu? m'a-t-il dit. J'ai répondu; *Beauté*, *Jeuneſſe*, *Richeſſe*: & lui alors; quoi, tu ne veux que cela? Parbleu, on t'a campée dans le moule

ou cela se jette; tu vas les avoir; mais, reste bien close en ton fumier; je t'y ferai croître, reverdir, fleurir comme un rosier.

Qu'à ça ne tienne, ai-je répondu, & je me suis blotie dans mon tas. Je m'y enfonçois de toutes mes forces. Balabacra tournoit tout autour de moi, en disant son grimoire Courage! courage! Me crioit-il de tems en tems:

Tout ce qui put
Porte salut.

Et il travailloit, pour me payer de ma complaisance, à ce beau pavillon, qui est la moindre de ses galanteries. De tems en tems il venoit voir si mon rajeunissement avançoit; & il me jettoit, par dessus la tête une pelletée de fumier de plus.

On se gâte, en couchant avec les princes. Voilà que je viens à rêver à toutes ces fleurs, à tous ces baumes dont j'avois respiré l'odeur pendant la nuit. Une impatience me prend, & je sors brusquement du fumier. Balabacra accourt, tout en colère: oh, la folle, crie-t-il, qui pouvoit revenir à douze ans! vas, tu viens de perdre six bonnes années par défaut de courage. Il valoit mieux te laisser suffoquer. Al-

lons, tâches de t'en dédommager sur le reste. Les femmes ne sçavent point endurer le mal. Alors, il m'a prise par la main, & m'a conduite sur l'ottomane où nous sommes assises. „Dors, dors, mignone, m'a-t-il dit, en attendant le reveil de ton galant.

Quoi! tu n'as plus que vingt ans? dit Mophétuse, & qu'as-tu fait des soixante autres?

Balabacra, reprit Cancrélade, les a prises pour son compte: il en commerce avec ceux qui veulent se dépêcher de vivre.

Quelque dupe lui prendroit de cette marchandise-là, dit Mophétuse. Mais tout ce que tu me raconte est merveilleux; & il n'a fallu pour cela qu'un tas de fumier: nous en avons un si beau dans notre cour?

Hélas, reprend Cancrélade; il falloit qu'on me jettât par les fenêtres pour m'en faire connoitre tout le mérite. Dans le fond, ma chère, nous sommes tous ici dupes de notre nez & de nos yeux; sans le fumier, il y a long-tems que la terre seroit aussi décrépite que je l'étois hier. Tout y en dépose journellement, & voilà le mystère qui renouvelle sans cesse les fleurs, les feuilles & les fruits. Vas, vas, ma chère Mo-

phétuse; vas, si tu m'en crois, t'enterrer dans le nôtre, mais si avant, qu'il n'y ait que Balabacra qui puisse t'en tirer.

Mais reprit Mophétuse, je ne connois point ton Balabacra.

Prends un de mes cheveux, dit Cancrélade; fais t'en un collier; ils viennent de lui, & l'attireront infailliblement. Quand l'odeur du fumier te portera trop à la tête ou au cœur, tiens bon; apelle à voix haute, Ba-la-ba-cra. Tu repéteras trois fois, en laissant écouler un intervalle. S'il ne vient point, après avoir attendu un quart-d'heure, tu appelleras de nouveau, & jusqu'à trois fois. Alors, il ne scauroit manquer de venir. Quand il sera venu, il te demandera: que me veux-tu? Et tu lui répondras, comme j'ai fait: *Jeunesse*, *Beauté*, *Richesse*: à quoi il ne manquera pas de répliquer; *&*, *pour cela*, *qu'est-ce qu'on me laisse?* Alors tu arracheras, mais net, si tu le peux, la rognure de l'ongle du petit doigt de ton pied gauche. Il sera comblé de ce présent, & ton affaire ira de suite; mais laisses-le te rajeunir à sa fantaisie; pour devenir enfant entre ses mains, il ne faut pas faire l'enfant. Tâches d'en sortir, à peu-près, âgée d'entre treize à quatorze ans. Alors je te prends pour ma niéce, & te marie

au

au Grand Kan des Tartares. Mais dépêche toi: on me couronne aujourd'hui. Demain je veux faire reconnoitre à ma cour ma niéce Elmazine. Il ne faut pas donner à ces gens-ci le tems de pénétrer dans nos rubriques. Si nous sommes reconciliées avec le temps, il faut sçavoir profiter du tems. Allons, ma chère Mophétuse, prends ta courſe, & va, délibérément te plonger dans le fumier par deſſus ta tête. Ce qui ſe trouvera fait de jour ne reſtera pas à faire pour la nuit. La vieille, entièrement perſuadée, s'en retourne ſur le champ à ſon taudis.

Cours, cours, diſoit Cancrélade, en la ſuivant des yeux; je te l'ai donnée bonne. Si je t'avois ſçu auſſi ignorante que tu l'es, je t'aurois hardiment méconnue, & traitée comme tu le mérites: mais ce qui eſt fait eſt fait. Vas enterrer avec toi dans le fumier ce que tu ſçais de mes véritables ſecrets &, ſur-tout, celui de notre trop ancienne liaiſon. Ton athſmé ne t'y laiſſera pas vivre un quart d'heure.

Mophétuſe étant partie, Cancrélade, un peu raſſurée contre ce qu'elle pouvoit appréhender, ou de ſon imprudence, ou de ſon indiſcrétion, ou de ſa malice, reparoit à l'entrée du pavillon; préſente majeſtueuſement ſa main à Kalilbaldkan; & on s'achemine vers la ſalle du feſtin.

La musique du roi précédoit la marche, une nombreuse suite en augmentoit la solemnité; une foule de peuple, très-curieux, très-difficile à contenir, en interrompoit, en troubloit, de tems en tems l'ordonnance: pendant que cette pompe traversoit les cours & les appartemens du palais; on peut donner un peu d'attention à la retraite, bien moins embarrassée de la vieille, qui croyoit courir à la Fontaine de Jouvence.

L'impatience de se voir aux prises avec Balabacra lui donne des ailes. Elle seroit bonne à entendre, si quelqu'un avoit la patience de la suivre: elle parle tout haut, & ses phrases sont originalement coupées.

Cette Cancrélade! C'est pir que le diable pour la malice. Sorcière de mère en fille; vivre avec les gens depuis tant d'années, sans rien dire, & puis, tout d'un coup Balabacra! .... si elle eût moins pué, elle seroit encore vieille. Voyez le bonheur? On la jette par la fenêtre: elle tombe sur le fumier, & voilà Balabacra..... Balabacra! Je ne veux pas oublier ton nom; mon bon petit génie: mais il ne faudra pas me faire peur. Tu me donneras, beauté, jeunesse, richesse; &, s'il ne te faut qu'un bout d'ongle, je t'en ferai bonne mesure. Dabord, je ne les

rogne jamais; &, si tu prends des années, je t'en donnerai tant, que tu en ayes assez; tu t'en déferas comme tu le pourras: je n'en reprendrois pas une minute. C'est comme le ventre de ma mère.... Allons, Mophétuse, presse toi: c'est si charmant, de se voir jeune & belle: vite, vite, au fumier, & à Balabacra.

Cependant l'auguste assemblée étoit parvenue au salon, où elle alloit se mettre à table. Une estrade, couverte d'un dais magnifique, y attendoit Cancrélade & le roi. Ils n'y étoient point encore montés; lorsqu'une visite inattendue, annoncée par les huissiers du palais, force Kalilbad à aller au devant d'elle.

Trois dames voilées se présentent. Deux d'entre-elles, superbement vêtues, en conduisent une troisième par la main. La parure de celle-ci est simple: elle est vêtue de blanc. Des fleurs, dont elle est couronnée, retombent en festons sur ses épaules & sur sa gorge. Une des dames tient par la main un enfant de six ans, dont le visage découvert est beau comme celui de l'Amour. Les poëtes de la cour disent que les Grâces & le dieu de Cythère viennent embellir la fête. Le roi voit la chose dans le plus beau, à sa manière. Cancrélade, sans bien sçavoir pour quoi, la regarde de travers. Met-

tons nous vite à table, Sire; je meurs de besoin. Ces dames vous y feront connoître ce qu'il les attire ici.

Non, madame, répond Kalilbad. Je manquerois à ce que je vous dois & à vos sœurs les Fées, qui viennent sans doute honorer mes nôces. Je vais les recevoir, & elles mangeront sous le dais, avec nous. En disant cela, il s'avance au-devant de ses nouvelles hôtesses, ausquelles il fait un compliment très-embarassé; mais le plus juste qu'il eût peut-être fait de sa vie.

„Prince, dit la plus apparente des trois. Nous venons assister à une fête, qui deviendra bien agréable pour nous, quand elle aura changé d'objet; &, quand nous aurons pû nous faire connoître, vous nous scaurez gré de l'à-propos de notre visite.

Eh, qui peut vous en empêcher, mesdames? N'êtes vous pas assurées de triompher ici de tous les cœurs à visage découvert? Est-il une sorte d'hommage auquel vous n'ayez droit de prétendre ici?

Nous n'aimons pas; Sire, repartit la dame voilée, à jouer un jeu inégal. Avant de nous

faire connoître pour ce que nous sommes, s'il est ici quelque personne qui veuille, se donner pour ce qu'elle n'est pas, elle fera bien de quitter son masque. C'est le seul parti qu'elle puisse prendre.

Chacun cherche des yeux le masque indiqué; personne ne le découvre. La seule Cancrélade paroit être un peu plus au fait; &, sans y réfléchir, fait un mouvement, comme si elle vouloit se retirer.

„Ne vous en allez pas, madame, lui dit la dame voilée, qui avoit déja porté la parole: votre présence est trop nécessaire. On ne vous connoît pas ici, où vous-vous préparez à jouer le grand rôle. Dites qui vous êtes, sans détour, sans subterfuge; & si, dans votre aventure, il est quelque circonstance qui soit inintelligible pour vous, on pourra vous l'expliquer; mais ne balancez pas.....

Dans une occasion délicate, la finesse & même la ruse ne sçauroient remplacer la prudence, qui, peut seule conseiller les bons partis. Cancrélade étoit d'ailleurs esclave d'un naturel fortifié par une très-vieille habitude; la violence & l'impudence, réunies, formoient son caractère. Il s'échape avec éclat. Ses re-

gards & son teint s'enflamment, sa bouche se contorsionne; les belles boucles de sa chevelure se soulévent, s'agitent, & semblent tout-à-coup des serpents, prêts à siffler sur la tête d'une Furie.

Je ne sçais, dit-elle, à la dame voilée, à quel propos vous parlez de masque ici. On n'y en connoit pas d'autre que vous; &, comme j'y suis maitresse, je vous commande d'en sortir sur le champ, ou je vous ferai mettre dehors.

„Voilà, reprend la dame voilée, pour une souveraine, qui n'est pas reconnue, un ton bien impératif; un propos bien aigre, bien dur, bien grossier dans la bouche d'une femme qui paroit aussi jeune & aussi jolie. Asséyez-vous-là, reine de trois-quarts-d'heure; nous allons voir ce qu'il y a sous le pot-aux-roses.

A ce commandement, Cancrélade, comme pétrifiée, s'asseoit, malgré elle, sur une banquette, & semble obéir à un ressort.

La dame voilée tire une baguette de sa manche, en frappe trois fois la terre, en prononçant tout haut:

Une, deux & trois, qu'on aille, qu'on vienne,
Le plus malin qu'on me l'améne:

A l'inſtant même, une roſace cramoiſi & blanc, faite en point, placée au milieu du tapis de turquie, dont le parquet du ſalon étoit couvert, ſe détache, avec le bruit qu'auroit fait une trape, ſoulevée avec effort. Un trou qui s'eſt formé, vomit, en trois tems, un petit nain chaſſieux, cornu, velu & bancroche: il étoit nud; un torchon ſale lui ſervoit de ceinture. Ah, c'eſt-toi, Roudougou! D'où viens tu? Réponds: je te l'ordonne.

Je viens du lac où tout eſt noir,
Où le matin reſſemble au ſoir.

Que fait ton maitre?

Mon maître, touſſe, bouffe, ſouffe:
Il a ſon ſoulier en pantoufle.

Dis, garnement, quel eſt ton métier?

Je fais le mal, jamais le bien;
Je défais tout & ne fais rien:

En ce cas, tu feras aujourd'hui mon ouvrier. Déshabille, & r'habille cette princeſſe, pour qu'elle aille coucher autre part qu'ici.

Roudougou étale son torchon par terre, & se jette à corps perdu sur l'immobile Cancrélade.

Allons, princesse du poirier,
L'autre t'attend sur le fumier.

En un moment on eût vu arracher d'une main, mettre en tas de l'autre, sur le torchon, les cheveux, les dents, la gorge pêle-mêle, avec les hanches. La peau s'enlevoit, sous la griffe, comme celle d'un poisson sous le couteau d'un Hollandois, toute d'une piéce, & se rouloit, sur le champ, comme si elle eût été frite.

Cancrélade déshabillée & r'habillée en un clin d'œil, présente un spectacle aussi révoltant à la vue, que celui qu'elle avoit offert sous le pavillon, étoit ravissant. Alors son immobilité cesse: la volonté qui l'enchainoit n'opérant plus, pour la retenir; elle se léve avec précipitation; traverse, en fuyant, les appartements & les cours du palais; poursuivie par les huées, & harcelée dans les rues par les chiens, que quelque mauvais génie paroissoit avoir déchaînés contr'elles. Voilà son cortége, jusqu'au tas de fumier où sa digne compagne étoit presque au moment d'expirer, par l'effet de la mauvaise odeur.

A son approche, Mophétuse, trompée par le bruit extraordinaire qu'elle entend, croit que le génie, qu'elle appelle, vient enfin à son secours. Elle élève sa tête au-dessus des ordures dont elle étoit entourée. Arrivez donc, dit-elle, Balabacra! j'étouffe.

Il faut laisser les deux vieilles s'expliquer sur le fumier: elles ne sont pas là en terre étrangère; des objets plus intéressans que ces tristes & fausses créatures, nous rappellent au palais du roi d'Astracan.

Roudougou, chargé de son paquet est rentré par le trou dont on l'avoit vû sortir. La rosace sa rattache, comme d'elle-même au tapis, sans qu'on puisse en appercevoir la couture.

La dame voilée adresse la parole à Kalilbad; étourdi par la scène extraordinaire dont il venoit d'être témoin.

„Vous voyez, prince, à quelle abominable créature vous avez pû être lié. Cependant je ne dois point vous laisser ignorer qu'elle n'est pas coupable du dernier prestige dont vous alliez être la dupe.

Alors elle lui dévoila le secret de cette brillante transformation, opérée, pour lui faire mieux

sentir l'inconvénient de désirer des prodiges, & en amortir en lui le goût immodéré.

„Il se pouvoit, Sire, poursuivit-elle, d'après votre manie, si généralement connue, de ne vouloir épouser qu'une Fée, qu'une femme plus instruite & beaucoup plus dépravée que Cancrélade, parvint à vous tendre un piége aussi brillant & beaucoup mieux concerté. Prévenez cette disgrâce; mariez-vous; l'intérêt de vos états & le vôtre l'exigent; mais cessez d'aspirer à des nôces inégales. Je suis Fée & viens de vous en donner la preuve. Notre existence n'est pas problématique; mais comme on n'a écrit & récité que des mensonges à notre sujet, vous n'avez pas pu prendre une juste idée de notre nature. Si une de nous pouvoit se résoudre à vous donner la main, & je vous parle d'un impossible; que feriez-vous d'une épouse, qui ne pouroit l'être qu'en apparence; qui n'auroit aucun goût analogue aux vôtres, & dédaigneroit les objets les plus attrayants de vos convoitises? d'ailleurs vous attendriez de sa puissance, & très-inutilement, des effets contraires aux loix qui en ont déterminé l'usage. Un ordre immuable enchaîne tout ici, & acquiert un ressort continuel par les contrariétés apparentes qu'il éprouve. Nous pouvons y concourir: nous ne pouvons rien déranger; & ne jugez pas de no-

tre pouvoir par les effets extraordinaires dont vous avez été témoin. Il y a bien loin du preſtige au prodige. Tout eſt vrai dans le ſecond: les moyens n'en ſont pas ici. Dans le premier, tout n'eſt qu'apparence. La vieille Cancrélade n'avoit point été rajeunie. Le pavillon magnifique, ſous lequel vous avez vu cette prétendue beauté, s'eſt évanoui avec les charmes dont elle avoit été parée. Tout n'étoit qu'une illuſion, & une illuſion très-limitée: elle ne pouvoit avoir que la durée d'un ſonge, dont elle étoit l'image. L'architecte de cette brillante impoſture, ne valoit pas mieux que celui qui l'a détruite. Je pouvois, ſans tant d'appareil, en ſoufflant ſur cette vapeur coloriée, la diſſiper; mais j'ai voulu vous faire connoître les véritables artiſans des impoſtures dangereuſes auxquelles vous-vous étiez expoſé, afin de vous prévenir déſormais contr'elles, & vous apprendre ce qui peut arriver à ceux qui s'expoſent aux preſtiges des illuſions. En un mot, prince, rien n'avoit été fait; rien n'a été détruit; mais vos yeux, ceux de votre cour ont été faſcinés. Nos occupations ordinaires ne ſont point d'un genre auſſi bas; un intérêt bien vif, & dont, quelque jour, vous connoîtrez la ſource, nous porte à ſecourir, à conſoler les pauvres mortels, qui ſont pour nous des objets de compaſſion, dans quelque rang qu'ils ſe trouvent placés.

Nous les plaignons beaucoup, parce qu'ils sont fort à plaindre. Nous avons donné des larmes à la mort prématurée de votre respectable mère. Votre obstination à courir après des chimères en a précipité l'événement. Ah, si vous eussiez donné la main, à l'aimable, à la vertueuse princesse de Candahar! .....

Ah, madame! dit Kalilbad les yeux baignés de larmes, l'amertume de ce reproche me pénétre. Il me rapelle ma dureté à l'égard de ma mère; mon injustice à celui de la plus charmante princesse de la terre.

La réparériez-vous, prince? dit la Fée, ... si je la réparerois? conduisez-moi à ses pieds, & vous serez témoin des transports de ma joie, si votre puissance, ma flamme & mes regrets peuvent m'en obtenir le pardon.

Vous n'irez pas loin pour l'obtenir, dit la Fée; en levant, de concert avec sa sœur, le voile qui couvroit la jeune princesse de Candahar.

Toute la cour d'Astracan fut éblouie, à la vûe des charmes de Bellasire. Un sentiment aussi vif que profond, une émotion douce & naïve donnoient à sa ravissante physionomie, un

jeu, une vie, un éclat qui la rendoient touchante, ſans qu'elle perdît rien de ce qu'elle avoit de piquant. Kalilbad eſt à ſes pieds; & ne s'en reléve, que pour recevoir ſa foi, & lui donner la ſienne. Plein de reconnoiſſance pour les céleſtes inſtrumens de ſon bonheur, il inſiſte pour qu'elles veuillent bien, levant leurs voiles, ſe faire connoître particuliérement de lui.

Vous prenez un mauvais moyen, lui dit Chéridianne, & vous ne nous trouveriez pas auſſi belles que vous le ſuppoſez. Nous ſommes des beautés ſérieuſes, trop ſemblables aux vérités dont nous ſommes quelquefois les interprêtes. Vous êtes trop jeune encore, pour que nous nous montrions à vos yeux à viſage découvert; mais nous ne faiſons pas vœu de vous être toujours auſſi étrangères. Pour vous raſſûrer ſur nos intentions à votre égard, nous vous laiſſons un gage de notre confiance en vous: c'eſt le légitime ſouverain de la Georgie & de l'Irimette, dont votre épouſe connoît l'hiſtoire. Qu'il apprenne ici par votre exemple à mériter de régner ſur ſes ſemblables. Quand nous vous aurons obligation de ce petit chef-d'œuvre, vous nous verrez à viſage découvert, Mais, avant que de vous quitter, pour vous conſoler de ne pas tout connoître, je veux vous dire un ſecret. Une

belle femme, animée d'une passion honnête, est le plus ravissant spectacle qui soit sous les cieux. Nous vous laissons cette merveille; c'est d'elle seule que vous devez vous occuper.

II.

Récit de l'évasion de la comtesse de la Motte de sa prison à Paris.

J'avois trouvé dans ma prison à la Salpétrière, dans l'affection d'une des femmes (Angélique étoit son nom) un adoucissement à mes peines, que les exhortations du recteur n'avoient pu me procurer. Cette fille qui me servoit avec le plus grand zèle, & à qui j'avois inspiré l'attachement le plus vif, étoit condamnée à passer le reste de ses jours à la Salpétrière: l'amitié qu'elle avoit pour moi m'en ayant inspiré pour elle, je fis à M. Tillet le portrait le plus avantageux de son caractère, & je l'engageai à user de tout son crédit pour lui faire recouvrer sa

liberté. Ce respectable ecclésiastique, empressé de se conformer à mes desirs, s'adressa à plusieurs personnes pour les intéresser en sa faveur. Tout Paris parloit de la fidélité d'Angélique; on savoit par-tout que c'étoit elle qui me servoit, & quand on venoit à la Salpétrière, à dessein de me voir, c'étoit elle que l'on demandoit, si on ne pouvoit pas me trouver; mais les sœurs lui faisoient la leçon, & lui recommandoient sur-tout de ne rien répéter de ce que je disois au sujet du Cardinal ou de la Reine; aussi cette fille, forcée de garder le silence, ne répondoit guères que par ses pleurs aux questions qui lui étoient faites sur mon compte.

Vers la fin de novembre 1786, ou dans les premiers jours du mois suivant, une des sentinelles en faction la nuit dans une des cours de la Salpétrière, pour empêcher que les prisonnières ne cherchent à s'échapper par les aqueducs, au moyen de trous qu'elles pourroient percer dans leur dortoir, passa le bout de son fusil à travers un carreau de vitre cassé, & essaya de toucher Angélique qui étoit endormie. Cette fille s'étant réveillée en sursaut: „Que me veut-on, s'écria-t-elle? — votre nom n'est-il pas Angélique, dit le soldat en baissant la voix, & n'êtes-vous pas la fille qui sert madame de la Motte? — Oui. — Hé bien, écoutez.

tez. Hier au Palais royal, j'ai entendu beaucoup de personnes parler de vous; on faisoit votre éloge; on élevoit jusqu'aux cieux vos attentions pour la pauvre madame de la Motte. Ayez patience, Angélique; il est possible que vous recouvriez bientôt votre liberté: en attendant, dites-moi s'il est quelque service que je puisse vous rendre. Ne craignez pas de vous fier à ma discrétion; & pour vous donner une preuve de ma sincérité, voici une écritoire, des plumes, du papier, &c., &c. que je vais vous faire passer par ce trou: comme je sais qu'on vous défend d'écrire, & qu'on vous en ôte les moyens, ceci mettra en défaut la précaution de vos surveillantes, & la première fois que je serai de garde, je vous apporterai de nouvelles provisions."

Angélique remercia la sentinelle, en lui avouant qu'elle ne savoit pas écrire.

„Que cela ne vous inquiète nullement, répliqua le soldat; madame de la Motte ne se refusera pas à vous écrire des lettres de supplication pour les présenter aux dames qui demandent à la voir; il lui sera facile de vous recommander à leur protection"

Angélique goûta cet avis & accepta l'offre de la sentinelle. Le lendemain matin à cinq

heures & demie, lorsque l'on eut ouvert les portes du corridor & les dortoirs, elle accourut à moi, me faire part de son aventure nocturne. Angélique étoit au comble de sa joie. Je crus entrevoir de mon côté que cette aventure n'étoit pas étrangère à mes intérêts particuliers, & que cette sentinelle n'avoit agi que d'après les instructions qu'elle avoit reçues; mais je ne rendis pas compte à cette fille des conjectures que je formois, & qui venoient de r'ouvrir mon cœur à l'espérance que depuis longtems il ne connoissoit plus.

Deux jours après, à trois heures du matin, Angélique fut réveillée de nouveau par le factionnaire, qui se servit du même expédient pour l'avertir qu'il avoit besoin de lui parler. Il lui donna du papier à tranche dorée, du grand papier à la tellière, un paquet de plumes, une bouteille d'encre & une lettre. Cette fille lui ayant répété encore qu'elle ne savoit ni lire ni écrire: „N'importe, répondit la sentinelle, madame de la Motte vous lira cette lettre; mais il est inutile de lui rapporter que vous m'avez avoué votre ignorance; elle ne se refusera pas à vous expliquer le contenu de mes lettres, & à écrire les réponses." — Angélique lui donna deux lettres pour être mises à la petite poste, mais elles ne renfermoient rien d'important.

Le lendemain Angélique m'apporta la lettre que le soldat lui avoit remise, en me disant que le jeune homme avoit promis de se présenter souvent à sa fenêtre, & qu'il se chargeroit volontiers de toutes les commissions qu'elle voudroit lui recommander. Mon étonnement fut extrême à la lecture de cette lettre; je ne pouvois en croire mes yeux: en voici le contenu:

Soyez assurée, mademoiselle Angélique, que je me trouverai fort heureux s'il m'est possible de contribuer à vous faire obtenir votre liberté. Ordonnez-moi ce que j'ai à faire, je saisirai toutes les occasions de vous être utile, &c., &c.

Dans l'une des interlignes je trouvai ces mots, qui excitèrent vivement ma curiosité. INFORTUNÉE! *mettez cette lettre devant la lumière. De la discrétion sur-tout.* C'EST ENTENDU.

Après avoir fait lecture à Angélique de ce qui la concernoit, je trouvai quelque prétexte pour l'envoyer au dortoir, en lui disant qu'ayant mal dormi, je me trouvois un peu indisposée; que je n'irois pas à la messe, & que je me renfermerois dans ma chambre, pour n'être pas interrompue. Dès que je me trouvai seule, j'exposai le papier au grand jour & j'aperçus

distinctement des caractères. Que l'on juge de mon étonnement, lorsque je luis ce qui suit:

Vous êtes exhortée à ne pas perdre courage, & à prendre des forces suffisantes pour entreprendre une longue route; on s'occupe des moyens de changer votre sort. Faites savoir ce qui vous est nécessaire, & indiquez le jour auquel vous voulez partir; vous trouverez une chaise de poste qui vous attendra au coin du jardin du Roi. Soyez discrette; votre intérêt l'exige. Prenez une confiance entière dans le porteur de ce billet: ne vous permettez pas le plus léger soupçon.

A la première lecture de ce billet, je fus tentée de croire que c'étoit une illusion. Je le relus de nouveau quatre à cinq fois de suite, & les mêmes paroles se retracèrent à mes yeux. „Non, m'écriai-je, ce n'est pas un songe imposteur; c'est une douce, c'est une heureuse réalité; je veille, & c'est pour être convaincue de mon bonheur!" Plus de vingt fois je parcours ces caractères magiques, & de nouveaux transports de joie me font pour un instant perdre de vue mes infortunes.

„Mais quel est l'être bienfaisant qui s'intéresse à mon sort, me dis-je en moi-même?" Aussi-tôt que mon émotion fut assez calmée pour me permettre de réfléchir, je reprends le billet,

je m'arrête sur chacun des mots tracés avec de l'encre dans l'interligne. L'expression *c'est entendu* me fait imaginer que c'est ou le cardinal, ou la Reine qui s'occupe des moyens de changer mon sort. Je me rappelle qu'il n'y avoit que la Reine, le cardinal & moi, qui fissions communément usage de cette expression singulière, & je crois ne pouvoir plus douter que je ne doive ce billet au souvenir de l'un ou de l'autre. A peine m'est-il possible de contenir mes transports; ils me deviennent pénibles, tant ils sont vifs & tumultueux. „Peut-être, dis-je en moi-même, lorsque je redevins un peu plus tranquille, peut-être que se répentant tous les deux des maux qu'ils m'ont faits, veulent-ils expier en partie leur injustice, en me procurant les moyens de recouvrer ma liberté. La lettre m'enjoint de fixer moi-même l'époque de ma délivance. Il n'est point d'ordre auquel il me soit moins difficile de me conformer."

Mais de cruelles réflexions succèdent bientôt après aux illusions séduisantes d'une joie trop fortement sentie. „On me trompe peut-être.... Où me conduira cette chaise de poste?... D'un autre côté, comment pourrai-je m'échapper? & si je m'échappe, trouverai-je cette voiture à l'endroit indiqué? Hélas! peut-être des assassins soudoyés... on veut ma mort." Je

passai une partie du jour dans cette alternative de joie & d'inquiétudes. Ce dernier sentiment occupa bientôt toutes les facultés de mon ame; le peu de courage qui m'étoit resté disparut; une foule de réflexions nouvelles, plus affligeantes les unes que les autres, m'assaillirent. La nuit survint; & après maintes résolutions, maints projets, je me décidai enfin à écrire une lettre en réponse à celle que m'avoit remise Angélique, & dont voici la substance.

„Je ne comprends pas ce que signifie le billet qui m'a été remis; le mystère que j'y trouve, loin de metranrquilliser, augmente au contraire mes inquiétudes. Je ne vois aucune possibilité d'effectuer ma délivrance. Je ne puis gagner aucune des sœurs: les portiers ne sont pas plus faciles à corrompre. O vous! qui que vous soyez, qui paroissez vous intéresser à mon sort, indiquez-moi, je vous en conjure, quelques moyens de me tirer d'ici, si en effet vous êtes sincère; alors je fixerai le jour, & malgré mon extrême foiblesse, le desir d'être rendue à la liberté me donnera des forces & du courage."

En remettant cette lettre à Angélique, je fis semblant de lui en lire le contenu; mais je lui disois toute autre chose, ayant composé, pour lui donner le change, une réponse au bil-

let qu'elle cacha soigneusement jusqu'à ce qu'elle trouvât l'occasion de le remettre à la sentinelle.

Cinq jours entiers s'écoulèrent avant que le soldat reparût à la fenêtre d'Angélique: enfin le sixième, à onze heures du soir, il vint lui donner deux lettres, & un écu de six livres qu'elle ne voulut point accepter, à ce qu'elle m'assura. Il prit la lettre que j'avois écrite, & se retira après quelques minutes de conversation. — L'une des lettres qui me furent remises renfermoit beaucoup de détails sur la manière dont on parloit de moi dans la capitale; on m'exhortoit à écrire à mes amis, sans cependant leur rien confier de ce qui étoit relatif aux vues que l'on avoit en ma faveur. Le style de la lettre étoit mauvais, & je n'ai jamais pu en connoître l'auteur. Le second billet sembloit être de la main d'une personne qui avoit voulu déguiser son écriture; le style étoit le même que celui du billet mystérieux que j'avois reçu quelques jours auparavant; il étoit conçu en ces termes:

On a réfléchi; tâchez de vous procurer un modèle de la clef de la porte par où vous desireriez sortir. Faites pour le mieux: mais sur-tout de la tranquillité.

Ce modèle de clef que l'on me demandoit étoit un point bien difficile à gagner, & je ne voyois pas trop la poſſibilité de réuſſir dans la tentative. Je réſolus cependant de faire tous mes efforts pour me procurer ce modèle, & je mis Angélique dans ma confidence, en lui promettant de nouveau de ne rien négliger pour la rendre à la liberté. Chaque fois qu'une des ſœurs venoit me voir & qu'elle avoit en main cette clef, j'y tenois les yeux arrêtés conſtamment; je l'examinois avec toute l'attention dont j'étois capable, & je tâchois d'en graver dans ma tête toutes les dimenſions; mais plus je m'en occupois, plus je déſeſpérois de la réuſſite. Les difficultés qu'offroit une pareille entrepriſe me paroiſſoient inſurmontables: je me trouvois plus malheureuſe que jamais, & mon agitation, mon impatience étoient telles, que j'en tombai ſérieuſement malade. Hélas! on avoit voulu me ſervir, & on n'avoit fait qu'accroître mes peines. „Malheureuſe, m'écriai-je, je mourrai donc dans cette odieuſe priſon! pourquoi a-t-on eu la cruauté d'offrir à mes yeux une illuſion que je ne peux pas réaliſer?"

Je gardai le lit quatorze jours de ſuite; ma maladie étoit alarmante. La pauvre Angélique étoit déſolée; toutes les ſœurs craignoient pour ma vie: le médecin & le confeſſeur étoient à

tous les instans appelés près de moi; & quand la violence de mes peines paroissoit un peu calmée, on m'exhortoit à prendre courage, en m'offrant toutes les consolations dont je pouvois être susceptible.

Tant que dura ma maladie, Angélique eut de fréquentes conférences nocturnes avec le factionnaire, qui lui dit que le bruit couroit que j'étois morte, mais que les sœurs vouloient tenir cette circonstance secrette. Angélique lui assura que ce rapport étoit faux, & elle lui donna tous les détails relatifs à ma situation.

Le 29 ou 30 du mois, le garde apporta à Angélique plusieurs clefs & des passe-par-tous, mais pas un seul ne répondoit à celle dont j'avois besoin. Une nuit que j'étois un peu plus calme qu'a l'ordinaire & que je rêvois à cette clef, il me sembla que sachant comment elle étoit faite, il ne me seroit pas impossible de la dessiner exactement. J'avois une lampe près de moi; je la pris, & l'ayant placée sur un livre que je venois de poser sur mon lit, je commençai avec mon crayon à esquisser une clef. C'étoit la première épreuve que je faisois en ce genre, jamais encore je ne m'étois avisée d'essayer à dessiner.

La forme de cette clef étoit parfaitement empreinte dans mon imagination; mais, en

voulant la tracer sur le papier, l'idée m'en échappa, & mon espérance fût déçue. Que je m'en voulois de ne pouvoir pas réussir dans un essai qui m'avoit paru si facile! Je ne pensois qu'à cela: c'étoit l'unique objet de mes réflexions pendant le jour, & de mes songes pendant la nuit.

Je passai deux mois entiers dans une alternative cruelle d'anxiété & d'espérance; enfin, après des essais multipliés, je parvins à achever deux modèles, l'un en petit, l'autre en grand, dans lesquels j'avois fort heureusement marqué tous les crans de la clef. Chaque fois que je m'étois trouvée seule, je m'étois efforcée de perfectionner mon ouvrage, sur-tout lorsque mes yeux venoient de contempler cette clef entre les mains de quelqu'une des sœurs. Ce fut donc à force d'efforts & de persévérance, que, croyant avoir réussi, j'inférai le modèle dans une lettre, & la donnai à Angélique, pour la remettre au soldat.

Quinze jours après, le 15 février, le garde remit à Angélique une clef faite d'après mon modèle.

Quels furent mes transports lorsqu'Angélique entra dans ma chambre, cette clef à la

main! M'écrier, me jeter dans ses bras, l'embrasser, saisir la clef, la presser contre mon cœur, la couvrir de baisers, fut l'ouvrage d'un moment. „Oui, Angélique, la voici, c'est elle! notre délivrance est certaine."

Je la cachai soigneusement, & je fus forcée de contenir mon impatience pendant l'espace de deux jours, aucune occasion favorable ne s'étant présentée pour faire l'épreuve de la clef. Le dimanche matin, Angélique & moi nous trouvant seules dans le corridor, j'essayai d'une main tremblante de l'insinuer dans la serrure. Mon cœur palpitoit avec violence; mon sort dépendoit de ce moment. Ciel! la porte s'ouvre... L'excès de ma joie faillit me devenir fatal; mais je rappelai toutes mes forces pour la modérer, & je refermai la porte.

Je me jetai de nouveau au cou d'Angélique, en la nommant mon amie, ma sœur, ma libératrice. Comme le succès de notre entreprise dépendoit, en grande partie, des efforts que nous devions faire pour ne pas nous trahir, nous cachâmes notre émotion aussi soigneusement qu'il nous fut possible. Dans l'après-midi, ayant de nouvelles portes à ouvrir avec la même clef, j'ôtai mes souliers pour pouvoir descendre sans être entendue. Angélique

s'étoit chargée de faire la sentinelle. Je sortis par celle que j'avois ouverte le matin; arrivée à la seconde porte, je glisse la clef dans la serrure, & je la vois tourner sur ses gonds. La crainte d'être aperçue ne me permet pas d'aller plus loin; je referme la porte en tremblant, & je remonte au plus vîte l'escalier: mais tout étoit tranquille; j'essaie de nouveau le pouvoir de ma clef sur l'autre porte du corridor près du second dortoir, & je réussis à l'ouvrir avec la même facilité que les deux autres.

Persuadée que rien ne s'opposoit plus au succès de mes vœux, je retournai dans mon oratoire; & là, me jetant à genoux, je remerciai l'être suprême d'avoir, par un bienfait inappréciable, adouci l'amertume de mes souffrances; je le suppliai également de m'inspirer assez de résolution pour accomplir ce que j'avois si heureusement commencé.

Le lendemain, j'assistai à la messe qui se dit à six heures, & je continuai à y aller tous les jours depuis cette époque. J'écrivis ensuite une lettre pour le soldat à qui j'avois tant d'obligations, & je lui fis part de mon succès, en lui témoignant ma reconnoissance. Quelques jours après, il vint apporter une autre lettre à Angélique, qui profita de cette occasion pour lui remettre la mienne.

J'avois promis à cette bonne fille de lui faire obtenir sa liberté, & elle desiroit que je la retinsse auprès de moi jusqu'à ce que les circonstances me permissent de m'échapper de la Salpêtrière; mais considérant que son peu d'intelligence & sa simplicité, joint à ce qu'elle étoit connue personnellement de beaucoup de monde, m'exposeroient aux plus grands dangers si je m'en laissois accompagner, je lui fis entendre qu'il étoit de son intérêt, comme du mien, d'adopter un autre plan; & je l'assurai que j'allois m'occuper des moyens de lui procurer sa liberté, non par la fuite, mais en vertu d'un ordre légal, afin qu'elle pût entrer en service à Paris, ou retourner dans sa famille. Pour mettre cette promesse à exécution, je pressai de nouveau M. Tillet de s'intéresser pour Angélique, & j'écrivis des lettres à beaucoup de dames que je savois avoir le cœur sensible & compatissant, pour qu'elles réunissent leur crédit en faveur de cette infortunée, dont je faisois le plus grand éloge, en leur racontant son histoire. Je passai même près de dix-sept nuits de suite sans me coucher, à rédiger trois mémoires de plus de cent pages chacun, dans lesquels je m'étendois avec complaisance sur toutes les bonnes qualités de cette pauvre fille, sans parler de moi qu'indirectement, & pour démontrer par sa conduite à mon égard combien elle étoit digne d'un meilleur sort.

J'envoyai ces trois mémoires, l'un au café militaire rue S. Honoré, le second dans une maison près du Palais royal, & le troisième chez la baronne du Bourg. M. Tillet continuoit à me faire de fréquentes visites, & je lui demandai un jour, en présence des sœurs & de la supérieure, s'il conservoit l'espoir d'obtenir l'élargissement d'Angélique. Il me répondit qu'il n'espéroit plus rien; que M. de Miroménil le garde des sceaux avoit refusé son pardon à toutes les personnes qui le lui avoient demandé, & que les instances de M. de Breteuil lui-même n'avoient pas été accueillies plus favorablement que celles des autres. M. Tillet me pria surtout de ne point faire part de cette fâcheuse nouvelle à la pauvre Angélique.

Extrêmement affligée moi-même de ce que M. Tillet venoit de m'apprendre. „Croyez-vous, lui dis-je, que tout espoir soit perdu? — Entièrement, madame. M. de Miroménil assure que le roi ne veut pas absolument entendre parler de la Salpêtrière." Je fis part de cette nouvelle à Marianne, amie & compagne d'Angélique, je lui recommandai de ne pas lui en parler; mais elle ne garda pas le secret, & la pauvre Angélique tomba dans le désespoir. La plûpart de ses compagnes triomphèrent de sa disgrace; pour moi j'essayai de la consoler, en

rappelant l'espoir dans son cœur, par la promesse que je lui fis de ne point quitter la Salpêtrière que je n'eusse obtenu sa liberté. Je croyois sincèrement pouvoir la lui procurer, & voici comment je raisonnois: Ceux qui veulent bien se prêter à ma délivrance ne se refuseront pas à coopérer à celle d'Angélique: si c'est la Reine qui s'intéresse à moi, elle n'a qu'à ordonner: si c'est le cardinal, il est l'ami de M. de Miroménil, il ne pourra rejeter sa demande. Mais ce n'est pas le cardinal, c'est la Reine; donc toutes les difficultés doivent disparoître.

Persuadée que c'étoit la Reine elle-même qui vouloit briser mes fers, j'écrivis la lettre suivante, dans le courant du mois de Mars, pour être remise par Angélique au fidèle agent de cette mystérieuse correspondance.

L'infortunée pour qui je réclame la commisération de la personne qui veut bien s'intéresser à mon sort, est digne de ses attentions, tant par son mérite personnel que par les soins qu'elle a pris de moi: ces soins m'ont conservé la vie, & la reconnoissance exige que de mon côté je fasse mes efforts pour m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers elle; sa liberté pourroit la payer. Je n'ose l'associer à mon sort; elle est trop connue & point assez intelligente, quoique d'ailleurs très-bien élevée

pour une simple paysanne. Il m'est impossible de fixer un jour pour mon départ, tant que l'on n'aura point accordé le pardon de cette pauvre fille, que je craindrois de livrer au désespoir en l'abandonnant. Elle ne pourroit manquer d'être maltraitée lorsque l'on se seroit aperçu de ma fuite; peut-être même seroit-elle renfermée dans les souterrains de Bicêtre par l'implacable sœur Marthe, pour avoir gardé mon secret. Daignez prendre compassion de cette fille, & aussi-tôt qu'elle sera libre de sortir de sa prison, je donnerai mon jour pour quitter la mienne.

Quinze jours après avoir envoyé cette lettre, M. Tillet vint m'apprendre qu'enfin le Roi avoit signé le pardon d'Angélique; il me communiqua la lettre que M. de Miroménil avoit écrite au baron de Breteuil, pour lui notifier la faveur que le Roi accordoit à sa protégée. M. de Breteuil écrivit de son côté à M. Tillet, en lui recommandant de faire voir sa lettre à son enfant, (c'est de moi qu'il parloit) afin qu'elle servît à me tranquilliser. Dans cette lettre étoit incluse la grace d'Angélique.

Il seroit difficile de décrire les transports auxquels se livra cette pauvre fille, en apprenant cette nouvelle, Dans l'excès de sa joie elle s'élança au cou de M. Tillet, & après l'avoir embrassé

embrassé à plusieurs reprises, elle alla se jeter dans les bras de la supérieure. Cet événement fit sur elle une si grande impression que son teint devint jaune tout-à-coup, & qu'il ne reprit sa couleur naturelle qu'au bout de plusieurs mois. L'effet n'en fut pas moins sensible sur son esprit; on craignit long-temps qu'elle n'en perdit la raison: un seul objet l'occupoit, & à peine pouvoit-elle articuler deux mots de suite.

Ce fut le 11 avril qu'Angélique apprit que sa grace lui étoit accordée, & elle sortit de la Salpêtrière le premier du mois de Mai suivant, après que l'ordre de son élargissement eut été revisé & consigné dans les registres du parlement & de l'hôpital.

Cette infortunée avoit été renfermée à la Salpêtrière à l'âge de seize ans; elle en avoit trente-quatre quand elle en est sortie. — Jamais elle n'avoit pu obtenir sa grace, bien qu'elle eût été inscrite sept fois sur la liste des prisonnières qui sont jugées dignes d'être mises en liberté. M. le Garde des Sceaux avoit été prévenu contre elle par quelques personnes malfaisantes, qui la lui dépeignirent comme une libertine sans frein, qui porteroit par-tout la corruption & tous les vices dont elle étoit gangrenée. Le crime qu'on lui avoit imputé &

qui l'avoit fait enfermer à la Salpêtrière, étoit en effet de nature à révolter toute ame sensible. De faux témoins avoient déposé qu'elle avoit voulu détruire son propre enfant, & cette délation dénuée de preuves avoit suffi pour lui faire perdre sa liberté. Il s'en falloit cependant que le caractère de cette fille fût tel qu'on l'avoit représenté au Garde des Sceaux; elle avoit le cœur trop sensible & trop compâtissant pour être capable d'un crime aussi atroce.

Tout Paris s'étoit intéressé pour elle, & lorsqu'elle obtint sa grace, il n'y eut personne qui ne prît part à son bonheur. Huit jours après avoir obtenu sa liberté, elle quitta la capitale pour retourner dans son pays; sa fille dont on lui avoit imputé la mort étoit encore en vie; & la pauvre Angélique brûloit de la serrer contre son cœur, ainsi que sa mère qu'elle n'avoit point vue depuis son empriſonnement. Arrivée à l'endroit où elle résidoit, les principaux habitans vouloient la faire mettre en prison sous prétexte qu'elle avoit pris la fuite de la Salpêtrière, & qu'elle corrompoit les mœurs des jeunes gens du canton. Il fallut qu'elle prouvât que sa grace lui avoit été accordée, & qu'elle étoit libre de fixer son domicile par-tout où elle le jugeoit convenable. Angélique n'étoit plus dans la première jeunesse, & l'infortune l'avoit

rendue sage & réservée. Elle se dédommagea de l'injustice des hommes, dans la compagnie de sa mère, & d'une fille qui étoit la cause des persécutions qu'elle avoit essuyées, & qui par là même lui en étoit plus chère. La satisfaction que j'ai ressentie en rendant au bonheur une infortunée qui ne le connoissoit plus, & le plaisir inappréciable d'avoir fait une bonne action, m'ont laissé des souvenirs si vifs qu'ils m'ont écartée de mon sujet, comme, dans le temps, ils me firent perdre de vue pendant quelques instans mes affaires personnelles: je me hâte d'y revenir.

Je recommençai donc bientôt à m'occuper de mes intérêts, & je réfléchis aux moyens les plus aisés à employer dans l'exécution de mon plan, & au costume qui pouvoit être le plus favorable pour effectuer ma fuite. Après avoir médité long-temps, je pris le parti de m'habiller en homme, & j'en donnai avis à mon soldat qui ne tarda pas à m'apporter la réponse suivante:

„ *Envoyez la mesure de tout ce que vous désirez avoir. Que tout soit bien détaillé.*"

Voici ma réponse:

„*Une rédingote en lévite bleue de roi, gilet & culottes noires, des brodequins, un chapeau rond à haute forme, une badine & des gants de peau.*"

Dix ou douze jours après le soldat apporta une partie des choses que je lui avois demandées, & voici de quelle manière il s'y prit pour me les faire passer; il mit le chapeau & la lévite sous son manteau, la veste & les culottes dans sa poche, & la badine dans le canon de son fusil; deux jours après il m'apporta les brodequins, deux chemises, des cols, des gants, &c. &c.

Je me trouvois au comble de la joie, & aucune inquiétude ne venoit la troubler. Ni doutes, ni craintes ne se présentoient à mon imagination. Il étoit donc encore possible qu'après avoir été livrée à l'opprobre, mon cœur pût s'ouvrir à une émotion agréable! Mais le bonheur est relatif; c'est une vérité de sentiment dont tous les hommes doivent être convaincus. L'espoir éloigné de voir rompre mes fers, avoit d'abord dissipé cette sombre mélancolie qui m'avoit conduite aux portes du tombeau; cet espoir étoit devenu plus vif, plus actif, en raison des moyens qui m'avoient été offerts pour le réaliser; la liberté rendue à Angélique m'avoit paru être un prélude certain de

mon élargiſſement, & je n'avois pu réſiſter aux tranſports involontaires que m'avoit inſpirés cette idée conſolante, même pour un cœur que l'infortune à flétri; enfin je touchois au terme de l'eſclavage, & les charmes de la liberté qui agiſſent ſi puiſſamment ſur l'ame de tous les malheureux qui l'ont perdue, ne pouvoient pas m'être indifférens. — Je me croyois ſous la protection immédiate de la Reine, ne pouvant douter que ce ne fût elle qui me retiroit de l'abîme où j'étois tombée pour l'avoir trop fidèlement ſervie: c'étoit une ſorte de compenſation de tout ce que je m'étois expoſée à ſouffrir plutôt que de la compromettre. Tel foible qu'un ſemblable dédommagement auroit pu me paroître dans d'autres circonſtances, il m'étoit alors précieux; mis en oppoſition avec une captivité éternelle, c'étoit pour moi le bonheur ſuprême. J'aimois auſſi à penſer que peut-être Sa Majeſté croiroit ſa gloire intéreſſée à effacer, par une réparation publique, l'opprobre dont l'injuſtice m'avoit accablée. Toutes ces idées flatteuſes m'avoient inſpiré le plus grand courage, & ce courage m'aſſuroit le ſuccès de l'entrepriſe hardie que j'allois exécuter.

Pourquoi les illuſions qui ajoutent à notre bonheur ne ſont-elles pas durables? A peine Angélique étoit-elle ſortie de la Salpêtrière, à

peine m'étois-je livrée à mes douces rêveries, que le soupçon vint jeter le trouble dans mon ame, & que je commençai à craindre que l'inconnu, avec qui j'étois en correspondance, ne fût un fourbe qui cherchoit à me faire tomber dans un piége. Ces réflexions étoient la suite d'une conjecture dont M. Tillet m'avoit fait part, & qu'il m'avoit répétée plusieurs fois. Il paroissoit persuadé que je devois sortir incessamment de la Salpêtrière, pour être conduite dans un couvent. Je n'eus pas assez d'ascendant sur moi-même pour dissimuler une inquiétude qui ne pouvoit que surprendre M. Tillet, puisqu'un couvent, comparé à ma prison, devoit être à mes yeux un séjour de délices. D'un autre côté, je craignois que ma gaîté, que je n'avois pu entiérement dissimuler, ne m'eût trahie; d'autres fois je soupçonnois Angélique d'avoir abusé de ma confiance; enfin tout étoit pour moi un sujet d'alarmes, & je me trouvois plus malheureuse que je ne l'avois jamais été.

Depuis le départ d'Angélique, Marianne avoit pris la place & le lit qu'elle occupoit, & c'étoit à elle que la sentinelle rendoit les visites nocturnes.

Le retour de mes inquiétudes avoit ralenti mon extrême empressement de m'échapper de

ma prison, & j'étois fortement tentée de croire que je m'étois laissée bercer de fausses espérances. „Cependant, me disois-je aussi quelquefois, on m'a envoyé une clef, des habits, tout ce qu'il faut pour faciliter ma fuite. Mais cette chaise de poste... où me conduira-t-elle? reprenois-je aussitôt. Si c'étoit la Reine... Non: c'est une folie de croire qu'elle veuille aujourd'hui attester mon innocence; elle ne pourroit le faire sans se condamner elle-même: d'ailleurs où me mèneroit-on? dans un ouvent? je ne m'y trouverais pas plus heureuse. C'est la liberté que je désire." M. Tillet m'avoit appris que le cardinal étoit relégué à la Chaise-Dieu: ce n'étoit donc pas lui non plus qui s'intéressoit à moi. Cette nouvelle acheva de m'affermir dans l'opinion qu'il falloit que ce fût la Reine, & je conjecturai que M. de Breteuil, qui avoit toujours paru avoir mes intérêts à cœur, étoit son agent dans cette affaire.

Cette persuasion étant souvent combattue par la crainte, je n'osois m'abandonner à mon guide, je n'osois presser mon départ; agitée tour à tour par mille sentimens contraires, je ne savois auquel m'arrêter lorsque je reçus le billet suivant.

„*Hé bien! votre chère Angélique eſt libre; nommez le jour où vous voulez l'être.*"

Loin de m'encourager, ce billet accrut mes alarmes. Je fis dire que j'étois malade; que dans cet état je ne pouvois rien entreprendre, mais qu'auſſitôt que je me trouverois mieux je donnerois de mes nouvelles.

Vers la fin de la ſemaine, M. de Crosne vint à la Salpêtrière. A peine étoit-il entré chez madame Victoire, la ſupérieure générale, qu'il s'empreſſa de la queſtionner ſur mon compte; il ajouta qu'il ſeroit charmé de me parler, & que l'on m'avertiſſe qu'il me verroit après le dîner (il dînoit chez madame Victoire). Dans l'après-midi, il pria ſœur Marthe de ne point oublier ce qu'elle s'étoit chargée de m'annoncer de ſa part. Elle vint en conſéquence me trouver, pour me répéter mot pour mot ce que M. de Crosne avoit dit de moi, en me demandant ſi je me refuſois à paroître devant lui. „Non, ſans doute, lui répondis-je; M. de Crosne, pendant mon ſéjour à la Baſtille, m'a marqué beaucoup d'égards; je ne l'ai pas oublié, & je le verrai avec plaiſir."

A ſix heures du ſoir, on me conduiſit à l'appartement de la Supérieure, où je trouvai M.

de Crosne, avec M. Marrin, son secrétaire, & une autre personne dont j'ai oublié le nom. Le lieutenant de police ne me reconnut pas d'abord, & il regardoit derrière moi pour voir si je venois. Quand il se fut rappelé ma figure, il parut vivement affecté du changement qui s'étoit fait en moi depuis qu'il m'avoit perdue de vue: en effet, j'offrois presque l'image d'un spectre ambulant. La pâleur de la mort étoit sur mon visage, mes joues étoient creuses, mes yeux enfoncés avoient perdu leur vivacité naturelle; à peine me restoit-il assez de forces pour me soutenir. Je fus frappée moi-même de l'impression que ma présence fit sur M. de Crosne, & je restai quelques instans dans une sorte d'étonnement léthargique qui m'empêchoit de proférer une seule parole. Enfin le lieutenant de police rompit le premier le silence, & me demanda si j'avois tout ce dont j'avois besoin, en ajoutant que s'il me manquoit quelque chose, il donneroit des ordres en conséquence.

Enchantée de voir ce magistrat respectable, je ne fus plus maîtresse de ma joie; j'oubliai toute autre considération, & je m'approchai de lui avec empressement. „Ah! monsieur, m'écriai-je avec l'accent de la douleur la plus profonde, vous me demandez si j'ai besoin de quelque chose! n'est-ce pas trop que d'être ici?"

M. Martin, son secrétaire, ne put y tenir, tant il étoit affecté, & se retira. „Oui, monsieur, répétai-je, c'est trop pour moi d'être ici... Il ne me sera pas possible d'y survivre longtemps. Le coup de la mort est là." (j'avois la main sur mon cœur) M. de Crosne, se sentant trop ému pour entendre le récit de mes souffrances que je me disposois à lui faire, sortit précipitamment, suivi de sœur Marthe. „Non, me disois-je en retournant dans ma chambre, toutes les couronnes du monde ne pourroient me consoler de mes disgraces: on m'a ravi l'honneur, il n'est rien qui puisse me dédommager de cette perte; il n'est rien qui puisse laver l'outrage dont l'affreux souvenir me fait souffrir mille morts."

Rendue à la réflexion, je ne pus m'empêcher de penser que M. de Crosne étoit venu à la Salpétrière avec l'ordre exprès de me voir. En effet, un lieutenant de police ne fait guères de démarches qui puissent le compromettre, & il se seroit bien gardé de hasarder celle-là sans y être suffisamment autorisé. d'autant plus qu'il lui eût été facile, s'il n'avoit eu pour objet que d'adoucir les rigueurs de ma prison, de donner des ordres à cet effet, sans prendre la peine de venir lui-même, & sans demander à me voir.

Plus je réfléchissois sur cette visite de M. de Crosne, plus j'avois lieu de soupçonner que l'on craignoit que je ne parlasse trop, & qu'on vouloit s'assurer de mon silence par des ménagemens & un traitement plus doux. Il est évident, me disois-je, que si M. de Breteuil ou M. de Crosne me croyoient coupable envers la Reine, il ne s'occuperoient de moi que pour aggraver ma punition & satisfaire le ressentiment de Sa Majesté qui ne permettroit pas qu'on la compromît impunément. La crainte de lui déplaire les empêcheroit de prendre le moindre intérêt à mon sort. J'ai lieu de croire au contraire, qu'instruits du zèle avec lequel j'ai servi la Reine, ils cherchent à deviner ses intentions tacites, en allégeant mes souffrances; ce n'est point moi qu'ils ont pour but d'obliger, c'est à leur souveraine qu'ils cherchent à plaire. Cette réflexion fit bientôt place à d'autres conjectures, moins agréables & plus inquiétantes. On avoit parlé de me transférer dans un couvent, & sœur Marthe m'avoit dit que comme on craignoit que je ne fisse des confidences, il me feroit probablement enjoint, si en effet je sortois de la Salpêtrière pour entrer dans un couvent, de ne point me donner à connoître. Je conclus de là que les sœurs avoient pu répéter tout ce qui m'étoit échappé depuis que j'étois sous leur direction, & qu'on ne m'offroit peut-être

les moyens de fuir, que pour s'assurer par ma mort d'un silence éternel.

Telles étoient mes réflexions; mais je me gardai bien de les communiquer à personne, jugeant que le seul parti que j'eusse à prendre en cette circonstance, étoit de dissimuler, en attendant qu'il plût au ciel d'amener un changement dans ma situation; & dans l'incertitude où je me trouvois, je résolus de m'abandonner aux soins du factionnaire, si toute-fois on continuoit à m'engager à fixer un jour pour mon départ.

Le lundi suivant j'eus la visite de M. Tillet, que je trouvai plus froid & plus réservé qu'il n'avoit coutume de l'être: j'en attribuai la cause au refus qu'avoit fait la sœur Marthe de me fournir ce dont j'avois besoin pour écrire & mettre en ordre mes idées sur les relations du cardinal avec la Reine. Il s'étoit attendu à trouver ce mémoire prêt à lui être remis, puisqu'il m'avoit dit en me quittant, la dernière fois que je l'avois vu: „Je vous ferai donner des plumes, du papier & de l'encre, & je ne vous reverrai que dans trois semaines, afin de vous laisser le temps d'achever ce que je vous demande."

Sœur Marthe n'avoit pas voulu me procurer cette satisfaction; elle en fit même des reproches à M. Tillet, en affectant pour moi une fausse pitié, & disant que j'étois la dupe de tout le monde: mais son but étoit de servir les amis du cardinal, qui avoient autant d'intérêt que la Reine à laisser ignorer au public qu'il avoit existé entre Sa Majesté & lui une correspondance particulière.

Enfin le 2 du mois de juin, après bien des soupçons, des instances réitérées, des incertitudes & des alarmes, je me décidai à fixer le jour & l'heure de mon évasion. Pour empêcher que l'on ne soupçonnât la sentinelle, il étoit convenu depuis quelque temps entre mon correspondant inconnu & moi, que le soldat demanderoit à changer de poste. Six semaines avant que j'eusse fixé l'époque de ma sortie, il avoit fait cette demande, en annonçant qu'il resteroit trois semaines ou un mois de plus pour plaire à son commandant, de manière qu'il s'étoit ménagé la liberté de prolonger encore à volonté cet intervalle. Il ne passa à un autre poste que cinq à six jours avant celui où je devois tenter mon évasion. Ce fut le 8 juin, à onze heures du matin ou six heures du soir, que je fixai pour cette grande entreprise, en annonçant au correspondant inconnu, que dans le cas où il me

ſeroit impoſſible d'effectuer ma fuite au jour & heure indiqués, le ſoldat, pendant trois ou quatre jours de ſuite, ſe promèneroit autour du jardin du Roi, déguiſé en roulier, un fouet à la main, jusqu'à ce que j'euſſe trouvé le moyen de m'échapper.

Afin de n'inſpirer aucun ſoupçon, j'affectai un violent mal de tête & une foibleſſe extrême; je ne pris aucune nourriture pendant trois jours & demi; des tiſannes étoient ma ſeule boiſſon, & je gardai continuellement le lit. Le lundi 4 juin, M. Tillet entra dans ma chambre, accompagné de ſœur Marthe & de pluſieurs autres ſœurs. M. Tillet me tâta le pouls, & me trouva ſi foible qu'il preſſa ſœur Marthe d'envoyer chercher le médecin; celui-ci à ſon arrivée parut trouver mon indiſpoſition très-ſérieuſe. Il indiqua la manière dont on devoit me traiter, & il ſembloit presque, à juger de mon état par l'air grave des perſonnes qui m'entouroient, que je n'avois plus que quelques jours à vivre.

Le ſenſible M. Tillet ne put s'empêcher de verſer quelques larmes, & me dit: „Allons, ma chère enfant, un peu de courage, il faut prendre des forces & ne pas mourir ici. Vous n'avez plus que trois ſemaines à reſter dans cette

maiſon; je vous en donne ma parole. Une Angloiſe de diſtinction, qui a beaucoup de crédit ſur l'eſprit de la Reine, s'intéreſſe à vos malheurs. Rappelez votre courage; promettez-moi de faire uſage de votre raiſon pour ne pas déſeſpérer de votre rétabliſſement, & je reviendrai vous voir mercredi ou jeudi." Après avoir parlé de la ſorte, cet homme, bon & ſenſible, m'embraſſa tendrement. Il ne me quitta qu'avec peine; il ſembloit qu'il avoit un preſſentiment qu'il me voyoit pour la dernière fois, & qu'il venoit de recevoir mes derniers adieux.

A peine fut-il au bas de l'eſcalier avec ſœur Marthe & les autres ſœurs, que je dis à Marianne qui étoit reſtée dans ma chambre: „Vîte, vîte, Marianne, donnez-moi ma ſoupe." Elle étoit prête; j'en pris deux aſſiettes avec une extrême avidité, & je mangeai enſuite quatre œufs en omelette, ſans qu'un auſſi fort repas, après un jeûne de trois jours, me cauſât la moindre indiſpoſition. Dans le cours de la journée je vis encore les ſœurs, & j'affectai de me plaindre beaucoup en leur préſence. Comme elles me trouvèrent levée, elles m'engagèrent à me remettre au lit; après les avoir remerciées de cet avis, je les congédiai ſous le prétexte de m'y conformer, & elles me laiſſèrent tranquille.

Ce même jour, Marianne se jeta à mes pieds & me conjura, les larmes aux yeux, de permettre qu'elle m'accompagnât dans mon évasion, afin de se soustraire au ressentiment de sœur Marthe, qui ne manqueroit pas de la punir d'avoir tenue secrette ma résolution de fuir. Cette pauvre fille étoit attaquée d'un asthme si invétéré, qu'elle ne pouvoit monter l'escalier sans s'arrêter vingt fois, pour reprendre haleine. J'eus beau lui représenter qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de me prêter à ses desirs; ses pleurs, & la crainte qu'un refus obstiné de ma part ne la désespérât, me firent accéder à ses instances. „N'ayez pas d'inquiétude, me dit-elle, je ne vous gênerai point dans le voyage; si vous allez à pied, je marcherai aussi vîte que vous: cette manière de voyager me conviendra même beaucoup mieux qu'une voiture."

Cette fille étoit condamnée à rester neuf ans à la Salpêtrère, & elle en avoit déja passé sept dans cette maison. Au départ d'Angélique, sœur Marthe lui avoit promis d'adoucir son sort, si elle lui rapportoit fidellement tout ce qu'elle m'auroit entendu dire. Mais cette facilité d'améliorer sa situation ne convenant point à son caractère, elle chercha un autre moyen de recouvrer sa liberté.

Sœur

Sœur Fanchon, chargée de fermer les portes du corridor, m'avoit fait part, quelques jours auparavant, d'une partie de plaisir qu'elle avoit projetée avec plusieurs personnes de ses amies. C'étoit pour aller au bois de Vincennes, & elle avoit choisi pour s'y rendre, le jour que M. Tillet devoit venir me voir: mais je lui observai qu'elle feroit beaucoup mieux d'attendre jusqu'au mardi suivant, pour ne pas manquer l'occasion de se trouver avec M. Tillet, qui lui sauroit gré de cette complaisance. La sœur Fanchon approuva le conseil, m'en remercia & me promit de le suivre.

Le lundi soir à neuf heures, en venant fermer les portes, elle me dit adieu pour le lendemain. Le mardi dans la matinée, celle qui remplaça sœur Fanchon m'apprit qu'elle étoit sortie à huit heures. Je la priai de fermer le corridor le plus-tôt possible, sous prétexte que j'avois envie de me reposer. Elle me complimenta cependant sur la fraicheur de mon teint, & me dit que je paroissois me porter beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, ce qu'elle attribua à la visite que m'avoit rendue M. Tillet. Je lui dis que Marianne ayant une fièvre violente, avoit été obligée de se coucher dans la chambre voisine; qu'elle ne pouvoit me rendre aucun service, & que je lui serois obligée si elle vouloit

permettre à une telle (je nommai une des prisonnières) de venir me garder. La maladie de Marianne n'étoit qu'une feinte, pour ôter toute idée de soupçon. J'avois gagné sa mère qui étoit employée dans le jardin de la maison, & avoit coutume de venir deux fois par jour chercher de la soupe que sa fille tenoit prête. J'avois mis aussi dans mes intérêts une autre prisonnière nommée Dubois: celle-ci, d'après les instructions qu'elle avoit reçues de moi, devoit dire, lorsque la mère de Marianne viendroit chercher sa soupe, qu'elle n'étoit pas encore prête, & que quand elle le seroit elle en avertiroit les portières. A onze heures & quart, Dubois appela la portière, à travers le guichet de la grande porte, appelée la *Porte-Rouge*, qui conduit à la porte des femmes, à celle de sœur Marthe, des officières, ainsi qu'aux cuisines.

Avant que de partir, Marianne & moi prîmes chacune deux tasses de café, pour nous animer, & l'instant après j'entendis la Dubois qui crioit encore de toutes ses forces: „Allons, allons." La portière, qui dans ce moment étoit seule, ferma sa porte & alla chercher la soupe. Dubois, pour l'amuser, lui montra différens ouvrages qu'elle étoit occupée à faire, & par ce moyen elle me donna assez de temps pour ouvrir & fermer trois portes; j'ouvris ensuite

la quatrième que Marianne tira après elle. Arrivées dans la cour de sœur Marthe, nous vîmes un grand nombre de servantes, de domestiques & d'ouvriers qui tous nous saluèrent en passant. Marianne qui connoissoit parfaitement la maison, croyant que je la suivois, prit le chemin le plus court, mais je la perdis tout à coup de vue: je conservai néanmoins ma présence d'esprit. Persuadée de la vérité du proverbe, tout chemin conduit à Rome, j'avançai toujours, & j'entrai dans une salle très-vaste que l'on appelle *la Crêche*, où je vis une grande quantité de petits lits, dans chacun desquels il y avoit un enfant. Je jetai un coup-d'œil autour de moi; je demandai aux sœurs à qui le soin de ces enfans étoit confié, le chemin de la porte des champs: je ne compris pas trop les renseignemens qu'elles me donnèrent, & je les quittai après leur avoir laissé trois petits écus. Je traversai plusieurs cours qui paroissoient se multiplier à mesure que j'avançois, & j'en trouvai ensuite une autre qui m'étonna par sa largeur, & où je rencontrai un nombre prodigieux de personnes qui venoient voir la maison. Pour être moins remarquée, je suivis un groupe de curieux qui entrèrent dans l'église: j'aurois bien voulu m'en dispenser, mais je ne savois pas mon chemin, & j'avois besoin de guide. Après avoir fait au ciel une prière fervente pour lui

demander le courage dont j'avois besoin dans cette circonstance délicate, je suivis les personnes auxquelles je m'étois attachée, & je passai plusieurs portes en donnant de l'argent aux portières qui se présentoient, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai à celle vers laquelle se rapportoient tous mes vœux, & qui étoit pour moi la porte du salut.

A peine eus-je franchi cette barrière redoutable que j'éprouvai un nouvel embarras, ignorant de quel côté se trouvoit la Seine. Dès que j'eus fait quelques pas à droite, en m'avançant dans la grande route, j'eus le bonheur d'apercevoir Marianne qui m'attendoit sur le bord de la rivière. Je tressaillis de joie en revoyant cette bonne créature, qui descendit aussitôt dans un bateau où il y avoit déja deux hommes, & l'instant après je m'y élançai à mon tour. Le jardin du Roi étoit rempli de monde, & j'appris dans la suite que sœur Marthe s'y promenoit à l'instant de ma fuite. Je fis signe à Marianne de ne point me parler. Les deux hommes étoient assis, & craignant que mon air d'embarras ne fit soupçonner mon déguisement, je me tins debout pendant la traversée, les yeux fixés sur Paris, qui me parut avoir pris une forme nouvelle.

Je n'entreprendrai point de décrire les sentimens tumultueux qui m'agitoient. Tous les

transports, tous les raviſſemens d'un infortuné qui a gémi long-temps dans une captivité honteuſe, & qui ſe voit rendu tout-à-coup à ſa famille & à ſes amis, je les éprouvois, je les épuiſois déja tous. Mais à ma ſortie, du bateau près de l'arſenal, la vue de la Baſtille me glaça d'effroi; un tremblement involontaire s'empara de tous mes membres; je croyois voir ces horribles portes ſe r'ouvrir pour m'engloutir de nouveau.

Marianne me raſſura, & me conduiſit par des rues détournées dans celle de Charenton. A notre arrivée à la barrière, je pris un fiacre jusqu'à Charenton, où nous deſcendimes chez un cordonnier à qui je laiſſai mes brodequins qui étoient trop courts, pour une paire de ſouliers. Nous louâmes enſuite un cabriolet, qui nous mena ſept lieues plus loin. Après avoir payé & renvoyé la voiture, nous continuâmes notre route à pied, & à onze heures & demie du ſoir nous avions fait encore ſix autres lieues. Grand Dieu! que ta providence eſt admirable! Tu m'as conduite comme par la main à travers les plus grands dangers; tu as dirigé mes pas chancelans, après m'avoir aidée à briſer les fers dans leſquels me retenoient mes oppreſſeurs. Ta protection n'eſt jamais impuiſſante; & ſi tu laiſſes perſécuter quelquefois l'innocent, c'eſt

que ta justice lui réserve une compensation bien supérieure aux malheurs qu'il a essuyés. Sans cette vérité consolante, tu n'aurois pas fait un crime du désespoir.

Nous allâmes coucher dans un village nommé *Maison-Rouge*, & le lendemain à six heures du matin nous nous remîmes en route Tel étoit mon empressement à m'éloigner de Paris, que, quoique mes pieds eussent déja commencé à s'enfler, je continuai mon voyage, & ce ne fut qu'à dix heures, qu'harrassées de fatigues nous entrâmes dans une auberge que nous trouvâmes sur la route. La première chose que je fis, fut de demander qu'on me louât un cabriolet; l'aubergiste n'avoit que des charrettes & des chevaux de selle. Marianne ne pouvant pas monter à cheval, nous prîmes une charrette qui nous conduisit à deux lieues en deçà de Provins, où nous nous rendîmes sur-le-champ à pied. A notre arrivée à Provins, nous allâmes dîner dans un cabaret, & là je tins conseil avec Marianne sur le parti qui nous restoit à prendre. Nous convînmes qu'il seroit plus prudent que je quittasse mes habits d'homme pour m'habiller en paysanne, afin que sous ce déguisement, tantôt en charrette, tantôt à pied, je ne donnasse aucun ombrage à la maréchaussée.

Marianne sortit de l'auberge dans l'intention de m'achêter tout ce qui étoit nécessaire pour me travestir de nouveau; elle fit choix d'un corset de toile de coton à mille raies, d'un tablier de même étoffe, d'une jupe de calmande à raies bleues, roses & blanches, d'une grosse paire de souliers & d'une paire de boucles très-petites. Pendant l'absence de Marianne, la femme de l'aubergiste vint causer avec moi, vraisemblablement pour savoir qui j'étois. Au bout de quelques instans elle se mit à rire. „Beau cavalier, me dit-elle, je vous ai deviné. Vous n'êtes pas plus homme que moi." Je souris & voulus l'en dissuader, mais ce fut en vain; elle persista dans son opinion; heureusement l'arrivée de Marianne vint me tirer d'embarras: je m'empressai de compter avec la clairvoyante aubergiste, non sans crainte d'être découverte, & nous primes congé.

J'aurois bien désiré prendre une voiture à Provins, mais je ne pouvois m'en procurer qu'à la poste, & je craignois les questions qu'on n'auroit pas manqué de m'y faire. Notre grand objet étant d'éviter les regards des curieux, nous dirigeâmes notre marche par les rues les moins fréquentées, pour gagner l'autre extrémité de la ville. Cette précaution n'empêcha pas que je ne fusse aperçue par plusieurs officiers

qui se promenoient dans la campagne, à quelque distance de la place, & qui se dirent les uns aux autres, en jetant les yeux sur moi: „C'est une femme habillée en homme." Ils pressent le pas, & passant à mes côtés, ils me saluent; ils repassent un instant après, me saluent de nouveau & m'abordent pour me demander la permission de m'accompagner, en me faisant mille offres de service. Je refusai d'abord de répondre, mais une seconde réflexion me fit changer de plan. Ces officiers étoient honnêtes, & continuer à me taire eût été pour ainsi dire convenir de ce que je voulois cacher. Après quelques mots dits de part & d'autre, les officiers reprirent le chemin de la ville, mais l'un d'eux se détacha de ses camarades & revint vers moi. „Beau cavalier, me dit il, dussiez-vous me conduire au fond de l'enfer, je vous y suivrai." Mon embarras étoit extrême: que pouvois-je lui dire? „Je vous ai deviné, continua-t-il avant que j'eusse pu lui répondre; vous êtes... (un tremblement universel me saisit) une demoiselle échappée du couvent, qui va rejoindre l'homme heureux qui possède son cœur." Je commençai à respirer; le courage & la voix me revinrent. „Monsieur, répondis-je alors, si vous en êtes persuadé, cessez donc de vous attacher à mes pas; votre obstination à me suivre deviendroit une indiscrétion...."

L'officier, content de l'aveu tacite que je semblois lui avoir fait d'un déguisement qu'il s'applaudissoit d'avoir su deviner, n'insista pas davantage & se retira, après cependant que je lui eus assuré que je retournerois sur mes pas, s'il n'avoit point égard à mes instances & qu'il voulût être importun.

Lorsque nous fûmes arrivées à une distance assez considérable de la ville, certaine que l'officier étoit disparu pour ne plus revenir, je me disposai à quitter mes habits d'homme, & nous cherchâmes un endroit commode pour procéder à ce nouveau travestissement. A une lieue environ de Provins, nous aperçûmes une longue allée de saules plantés au pied d'une montagne, le long d'un ruisseau qui arrosoit une superbe prairie. Nous nous retirâmes sous l'ombre protectrice de ces arbres touffus; & là, ayant jeté bas mes habits d'homme, je me trouvai travestie en paysanne en moins de quatre minutes. Nous remplimes de pierres les poches de la redingotte, & faisant un paquet de toute ma dépouille nous le jetâmes dans l'eau, où la pesanteur des pierres le fit bientôt disparoître à nos yeux. Je pris alors sous mon bras un petit panier que Marianne avoit aporté, dans lequel il y avoit des œufs, du beurre, le tout couvert d'un linge, de sorte que Marianne &

moi avions l'air de deux payfannes qui reviennent de la ville. Je me trouvois beaucoup plus à mon aife ſous ce déguiſement; mon habit d'homme m'avoit donné de grandes inquiétudes, que je n'éprouvois plus, graces à cette nouvelle métamorphoſe dont perſonne n'avoit été témoin, à l'exception de quelques chartiers qui paſſèrent au haut de la montagne au moment où je changeois de coſtume, & qui, ſans paroître s'occuper de ce que nous faiſions, ſe contentèrent de nous ſouhaiter le bon jour, en continuant leur route. A onze heures nous arrivâmes dans le faubourg de Nogent, ſi fatiguées, que je pus à peine me traîner juſqu'à la première auberge. Malheureuſement tous les lits étoient occupés, de ſorte qu'après le ſouper, la pauvre Marianne fut obligée de me porter ſur ſes épaules juſques dans l'étable où je paſſai la nuit ſur de la paille. Mes pieds étoient dans un état affreux; mais malgré mes ſouffrances & l'incommodité de mon gîte, je ne tardai pas à m'endormir, tant j'étois haraſſée de laſſitude.

Le lendemain, nous louâmes une charrette qui nous conduiſit à Troyes, où nous couchâmes. Auſſitôt qu'il fit jour le ſur-lendemain, nous nous remîmes en route à pied; mais nous rencontrâmes bientôt un roulier officieux qui

nous invita à profiter de sa voiture, ce que j'acceptai. Ce payſan nous conduiſit juſques dans ſon village, à deux lieues environ de l'endroit où il nous avoit priſes: mais lorſque je voulus lui préſenter de l'argent, *il me fit l'offre de ſon cœur, & de ſa fortune.* Comme il ne vouloit point être payé d'une autre manière, je lui donnai ma parole de l'épouſer. Ce voiturier étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, qui prenoit les choſes tellement au ſérieux, qu'il me donna ſon adreſſe, me fit part de l'état de ſa fortune, & voulut abſolument qu'avant de nous ſéparer je l'accompagnaſſe dans un cabaret avec Marianne, pour y boire, diſoit-il, un verre de vin à ma ſanté. Il fallut auſſi de mon côté lui décliner mon nom, & lui donner mon adreſſe. Pour le contenter & ne pas me compromettre, je lui dis que Marianne étoit ma couſine, que je m'appelois N. (un nom en l'air), & que nous demeurions l'une & l'autre à Chaumont en Champagne. En buvant à ma ſanté, il réitéra ſes offres, me demanda la permiſſion de *m'écrire une lettre;* & enfin, après nous avoir embraſſées & *ré-embraſſées*, il nous laiſſa continuer notre route. Dans toute autre occaſion, la bonhommie & la ſimplicité de ce jeune payſan m'auroient infiniment divertie; mais je ne me ſerois pas permis de le jouer, ſi je n'y avois été forcée par les circonſtances.

Dans la position où je me trouvois, je ne pouvois user de trop de précautions; la moindre indiscrétion auroit suffi pour me perdre: j'assurai donc le bon payſan, qu'il ſeroit mon mari, que je n'avois garde de refuſer un parti qui me paroiſſoit être ſi ſortable, & qu'il auroit inceſſament de mes nouvelles.

Cette conquête me valut une recommandation auprès du fermier de l'endroit, qui nous fit conduire en cabriolet juſqu'à Vendhurſte, où nous nous arretâmes pour dîner. A deux heures nous nous remîmes en route dans un chariot couvert. Nous paſſâmes par Bar-ſur-Aube, & à ſix heures nous descendîmes dans un village nommé Ponſay, à trois lieues au-delà de cette ville.

Arrivée en cet endroit j'écrivis à des parens de mon mari, pluſieurs lettres que Marianne alla elle-même remettre à leur adreſſe. La plupart des perſonnes à qui j'écrivois étant abſentes, elle y laiſſa mes lettres ſans pouvoir ſe procurer de réponſes: mais s'étant enſuite rendue chez mademoiſelle Charton, jeune perſonne de vingt-un ans, amie de madame de la Tour, qui étoit ſœur de M. de la Motte, elle la trouva, & lui remit un billet en mains propres. Cette demoiſelle, après l'avoir lu, ſe jeta au

cou de Marianne, bien que je lui eusse dit dans ma lettre qu'elle n'étoit qu'une pauvre fille, & l'embrassa en sanglotant. „C'est donc vous, dit-elle, qui êtes la compagne de l'infortunée comtesse? Dieux! que ses malheurs m'ont coûté de larmes! que je sens de joie de la savoir en liberté! Mais apprenez-moi, je vous en conjure, comment elle a pu effectuer son évasion?" Mademoiselle Charton, aussitôt après que Marianne eut satisfait sa curiosité, lui recomanda de me servir toujours avec le même attachement, lui donna des chemises, plusieurs jupes, des mouchoirs, &c. &c. avec un demi-louis „Voilà, dit-elle, tout ce que je puis vous donner; je voudrois de tout mon cœur qu'il fût en mon pouvoir de rendre à madame de la Motte les services qu'exige sa situation: je n'ai jamais plus cruellement senti que dans ce moment-ci le malheur de n'être point favorisée de la fortune." Mademoiselle Charton conduisit ensuite Marianne chez M. de Suremont, oncle de mon mari. Elles le trouvèrent chez lui avec sa femme, qui les reçut on ne peut pas plus mal. Cependant les représentations & les instances de mademoiselle Charton, qui a l'esprit aussi solide qu'elle a l'ame sensible & noble, déterminèrent M. de Suremont à me voir, & il me députa Marianne pour me faire savoir que j'eusse à venir le joindre à une lieue environ de

distance de l'endroit où je me trouvois alors. La nuit étoit très-avancée lorsque Marianne vint me rendre compte de ce message; je me mis en marche à onze heures, malgré l'obscurité profonde, qui me permettoit à peine de distinguer la route que je devois suivre, & j'arrivai à minuit à l'endroit indiqué, où je trou- M. de Suremont. Il parut me voir avec plaisir, & nous nous assîmes tous les deux sur le bord d'un fossé, pour discourir plus commodément. Avant de me quitter, il tira quatre louis de sa poche, qu'il me présenta en me témoignant ses regrets de ne pouvoir pas être plus généreux; mais il avoit fait des spéculations auxquelles sa fortune n'avoit pu suffire, & qui l'avoient obligé de contracter des dettes: il me dit même qu'il avoit emprunté les quatre louis dont il me faisoit présent. Lorsque nous fûmes sur le point de nous séparer, il me demanda quels étoient mes projets, & en quel endroit j'avois envie de me rendre. „Je vais en Angleterre, lui répondis je; mon mari doit y être encore, d'après ce que disent les papiers publics." — Vous avez raison. Il m'a envoyé dernièrement une dame qui est restée huit jours chez moi, & qui nous a quittés pour retourner à Londres; elle passera par Calais. M. de Suremont m'indiqua alors la route qu'elle avoit prise, en me conseillant de faire tous mes efforts pour la re-

joindre, afin d'avoir une compagne de voyage. Je le lui promis, en me réservant intérieurement le droit de n'en rien faire, parce que je connoissois trop bien le caractère de sa femme, pour oser suivre une marche dont elle auroit eu connoissance.

Marianne & moi ne crûmes pas pouvoir prudemment retourner à l'auberge dont nous étions sorties au milieu de la nuit; notre excursion avoit dû nécessairement paroître mystérieuse, & fournir matière à des conjectures dont le résultat pouvoit être très-fâcheux pour nous; il étoit d'ailleurs possible que l'on nous soupçonnât de faire partie d'une troupe de brigands, qui infestoit alors les environs de Chaumont. En conséquence, nous résolûmes de ne point revenir sur nos pas; & nous primes ce parti avec d'autant moins de répugnance, que le ciel s'étoit éclairci, & que la clarté de la lune sembloit nous inviter à continuer notre route. A peine avions-nous fait une demi-lieue à travers un bois, que nous aperçûmes dans l'éloignement, des hommes qui s'avançoient à grands pas vers nous. La frayeur nous saisit; & ne doutant pas que ce ne fussent des voleurs qui venoient nous dépouiller, & peut-être nous ôter la vie, nous retournâmes précipitamment sur nos pas, & courûmes à perte d'haleine pour

regagner le village d'où nous étions parties. Tremblantes & excédées de fatigue, nous frappâmes à la porte du premier cabaret que nous rencontrâmes, mais on ne voulut point nous ouvrir. Cependant nos coups redoublés attirérent à la fenêtre le maître de la maiſon: mais ce fut pour nous apprendre que ſi nous nous aviſions de frapper encore, il nous répondroit à coups de fuſil. Il eſt à croire qu'il nous ſuppoſoit l'envie de le voler, & qu'obligé d'opter entre une précaution en quelque ſorte barbare & une compaſſion qui pouvoit être imprudente, il ſe décida pour le premier parti. Il fallut donc faire de néceſſité vertu, & nous nous aſſîmes ſur le ſeuil de la porte, nous arrangeant du mieux qu'il nous étoit poſſible pour ne pas mourir de froid, la nuit étant ſingulièrement fraiche, malgré la ſaiſon. Vers les ſix heures du matin, trois hommes & une femme paſſèrent, ſuivis par deux gros chiens. Nous leur racontâmes ce que nous avions vu dans le bois: nous leur dîmes que la frayeur dont nous avions été ſaiſies nous avoit empêchées de pourſuivre notre route; qu'en revenant ſur nos pas, nous avions vainement demandé un aſyle dans le cabaret dont on nous avoit opiniâtrément refuſé la porte, & que nous avions paſſé une partie de la nuit à l'endroit où ils nous voyoient aſſiſes, expoſées à toutes les rigueurs du froid. Les

payſans

payſans nous offrirent de traverſer le bois avec eux: nous y conſentîmes avec joie, & nous ne les quittâmes qu'à Colombai. Là, nous allâmes déjeûner à la poſte, & nous prîmes une voiture qui nous conduiſit ſept lieues plus loin, ſur la route de Joinville. Mais ce chemin étant fort fréquenté, nous crûmes qu'il ſeroit plus prudent d'achever à pied la plus grande partie de ce qui nous en reſtoit à faire pour arriver dans cette ville. Nous couchâmes à Joinville, & le lendemain à cinq heures du matin nous en repartîmes à pied.

La chaleur du jour étoit exceſſive, & nous eûmes une peine infinie à gravir la montagne, qui eſt eſcarpée, très-haute, & qui n'offre aucun abri contre les rayons brûlans du ſoleil. Heureuſement nous trouvâmes d'eſpace en eſpace des ſources d'eau vive qui jailliſſoit des flancs de la montagne, & qui ſervit à étancher la ſoif ardente qui nous dévoroit. J'avois déja eſſuyé des fatigues cruelles auxquelles je m'étonnois d'avoir pu réſiſter, mais celle que je ſupportai alors me parut excéder tout ce que j'avois ſouffert de plus pénible. — J'enveloppoit mes pieds dans des linges, ſans que cette précaution me procurât quelque ſoulagement: elle ne ſervit qu'à les échauffer davantage, & je marchai avec plus de peine qu'auparavant. Ma-

rianne, que son asthme tourmentoit beaucoup plus que de coutume, se trouvant incapable d'aller plus loin, s'arrêta & se mit à pleurer; je m'assis auprès d'elle, & je pleurai aussi.

Heureusement un bon vieux paysan à cheval, vint à passer près de nous, & je le suppliai de prendre la pauvre fille en croupe. Ses pleurs & mes prières l'attendrirent, & il descendit pour l'aider à monter; mais Marianne ne voulut point aller à cheval, & se contenta de s'appuyer sur le bras du brave paysan, qui le lui avoit offert (au défaut du cheval, que j'acceptai avec transport), pour la conduire, disoit-il, à sa maison, qui n'étoit qu'à une petite distance de l'endroit où nous étions arrêtées. — Me laissant guider par le cheval, j'eus bientôt devancé le paysan & Marianne qui s'acheminoient lentement de derrière moi; & dans peu d'instans le fidèle animal s'arrêta devant la maison de son maître. Sa fille, qui étoit mariée récemment, vint au devant de moi, me fit un accueil gracieux, quoiqu'elle ne me connût pas, & qu'elle ne pût s'empêcher de me marquer un peu d'étonnement. Je la mis au fait en peu de mots, & mon récit tira des larmes de ses yeux: elle m'embrassa, m'engagea de loger chez elle; & Marianne arrivant sur ces entrefaites, elle n'en fut pas accueillie moins favorablement.

La jeune femme fit venir sa sœur, qu'elle envoya ensuite chez le curé pour lui demander du poisson & du vin, & de là chez une de ses voisines, qui lui donna une galette. Son mari ne tarda pas à arriver, & nous louer de sa franchise & de la bonté de son cœur. Toute la famille nous fit des amitiés, & les caresses que je prodiguai au petit enfant me concilièrent entièrement l'affection de la mère. Nous fîmes un excellent souper; on nous servit des pigeons, & du vin exquis. Lorsqu'il fut question de nous retirer, les jeunes époux exigèrent que nous prissions leur propre lit: toutes nos représentations furent inutiles, il fallut céder. Le repos nous étoit bien nécessaire après tant de fatigues, et nous dormîmes la nuit entière sans aucune interruption.

A notre réveil, nous fîmes un excellent déjeuner. A dix heures, nous quittâmes cette respectable famille, non sans les regrets les plus vifs de part & d'autre. Loin de vouloir rien accepter en dédommagement de l'hospitalité qu'elle avoit si généreusement exercée envers nous, la jeune femme nous proposa avec instance de fixer notre domicile auprès d'elle, nous promettant qu'elle trouveroit les moyens de nous faire tirer parti de notre industrie.

Nous lui eûmes encore l'obligation de reprendre notre route dans un bon chariot, que le mari de la jeune femme conduisit lui-même. L'extrême sécheresse de la saison ne lui permettant pas de travailler dans les champs, il s'étoit offert à être notre guide, & il avoit été convenu qu'il nous conduiroit jusqu'à Nanci; mais une pluie d'orage étant survenu à deux lieues de cette ville, il nous représenta qu'il étoit de la plus grande importance pour ses intérêts qu'il retournât sur ses pas, afin de mettre à profit ce changement de temps. On sent bien que je n'avois pas le droit de m'y opposer, & l'idée même ne m'en vint pas; je le priai seulement de me procurer un autre conducteur jusqu'à Nanci, & il fit marché à cet effet avec le maître d'un petit cabaret où nous étions descendues.

Vers les six heures du soir, lorsque l'orage eut commencé à se dissiper, nous nous remîmes en route. Il nous fallut traverser une forêt, la plus sombre, la plus affreuse que j'aie jamais vue. Nous fûmes obligées de descendre dans un chemin creux, qui servoit de lizière à un autre bois, & qui sembloit plutôt destiné au ralliement des voleurs & des assassins, qu'à être fréquenté par les voyageurs. Un second orage plus épouvantable que le premier, éclata peu de temps après que nous eûmes pénétré dans la

forêt. L'obscurité des cieux ajoutoit encore à ses sombres horreurs, & des éclairs bleuâtres qui s'échappoient à chaque instant de la nuée entr'ouverte, se réfléchissant sur le feuillage des arbres, sembloient nous entourer de mille feux, & rendoient plus affreuses les ténèbres qui leur succédoient. Il seroit difficile de se faire une idée de la frayeur de Marianne: cette pauvre fille poussoit des cris horribles, qui assurément n'étoient point faits pour égayer la scène. Je n'étois guère plus calme; mais, la connoissant pour la première des poltronnes, je m'efforçai de ne pas me laisser intimider par ses exclamations. Tout-à-coup le nuage qui receloit la foudre au-dessus de nos têtes se déchire, & je la vois tomber à vingt pas du chariot. Ce spectacle me fit jeter un cri perçant. Marianne n'avoit plus la force de crier, elle étoit renversée sur moi; un tremblement universel étoit le seul indice qui m'assurât de sa vie: j'éprouvois moi-même les battemens de cœur les plus violens, & j'étois prête à tomber évanouie. Pour ajouter à nos frayeurs & à nos embarras, notre conducteur s'étoit éloigné de la voiture: j'avois beau l'appeler, le conjurer de revenir auprès de son cheval; il étoit sourd à ma voix.

Ce conducteur étoit un homme d'assez mauvaise mine, petit, extrêmement maigre, &

dont les yeux hagards ne prévenoient pas en sa faveur. En cette occasion, sa conduite me le rendit suspect. Je réflechis à ce mauvais chemin.... à cette affectation de s'éloigner, & de nous abandonner en quelque sorte. On eût dit qu'il vouloit nous faire peur: peut-être cherchoit-il à s'en assurer en s'écartant de nous, & fondoit-il sur cet objet de coupables intentions. Quoi qu'il en soit, je résolus de faire bonne contenance, & d'affecter une fermeté que je n'avois pas. Je me mis sur le devant de la charrette, quoique je ne connusse pas la route, & je pris les rênes: mais le cheval, indocile à ma voix, ne voyant pas son maître à ses côtés, sembloit ne marcher qu'avec peine, & n'avançoit qu'à pas lents; toutes les fois qu'il le perdoit entièrement de vue, il s'arrêtoit tout court. Que l'on juge du cruel embarras où je me trouvois. A force de crier, je gagnai un rhume qui altéra ma voix, & ne me permit plus de me faire entendre. Depuis que les éclairs ne nous prêtoient plus leur clarté effrayante, les ténèbres dont nous étions environnées s'étoient épaissies, & sembloient nous annoncer une explosion nouvelle. Le conducteur que nous ne pouvions point apercevoir, se rapprochoit de nous par intervalles; mais il n'annonçoit sa présence que par des cris affreux qu'il poussoit sans doute à dessein de m'intimider; & il n'y réus-

fissoit que trop, quoique je fisse tous mes efforts pour qu'il ne s'en aperçût pas. — „Ecoutez, monsieur le conducteur, lui dis je enfin avec un air de gaité affectée, je suis un bon cheval de trompette que le bruit n'effraie point; il m'est arrivé très-souvent de conduire toute seule une voiture par un temps au moins aussi affreux que celui-ci, & je n'ai jamais eu peur; ainsi vous devez croire que celle qui ne tremble pas étant seule, craint encore moins lorsqu'elle est accompagnée."

Il garda le silence, mais ce silence me parut sinistre: je crus voir qu'il méditoit.... Alors je change de ton; je m'emporte contre le cheval; je gronde le conducteur de ce qu'il ne se hâte pas de nous faire avancer; je tire par précaution un couteau que j'avois dans ma poche, résolue de défendre ma vie & de la vendre chèrement, si toutefois il osoit m'attaquer. Cet homme n'avoit d'autres armes qu'un couteau comme le mien, mais ses mouvemens m'indiquoient qu'il étoit inquiet & dans une grande agitation. Pendant tout ce temps, Marianne, à demi morte de frayeur, ne parloit ni ne crioit: elle poussoit de longs soupirs par intervalle, & tous ses membres trembloient avec une violence extraordinaire.

Enfin, nous aperçûmes de la lumière à une petite distance, notre conducteur nous promit de faire halte à cet endroit pour laisser rafraîchir son cheval. C'étoit un cabaret, où nous ne tardâmes pas à arriver. Aussitôt que j'eus mis pied à terre, je demandai à souper, & j'annonçai à mon conducteur que je ne voulois pas me remettre en route avant le lendemain matin, & que nous nous coucherions après avoir soupé, son cheval d'ailleurs ayant besoin de repos autant que nous. Il parut très-mécontent de cette résolution, & n'épargna pas les juremens & les blasphêmes; mais je tins bon. „Je ne partirai pas avant six heures, lui dis-je; ainsi arrangez-vous en conséquence: c'est mon dernier mot." Cependant à cinq heures du matin, un ciel serein annonçant un beau jour, nous voulûmes bien continuer notre route: nous n'avions plus de dangers à courir, le chemin que nous allions suivre étant fort fréquenté. Il est très-certain que s'il nous avoit fallu traverser un second défilé comme celui de la nuit, nous ne nous serions pas remises en marche avec un semblable conducteur. Cet homme s'étoit avisé de me faire des questions: il me demanda, entre autres choses, si nous n'allions pas à quelque foire. „Eh, mon ami! que vous importe où nous allons, lui répondis-je?" Arrivées sur une éminence d'où nous pouvions apercevoir

Nanci, nous fîmes arrêter la voiture, & en descendîmes pour faire le reste du chemin à pied. — L'honnête conducteur nous donna alors cent malédictions pour adieux, & ses yeux sembloient nous dire: „Ma proie m'est échappée: que n'ai-je su profiter de l'occasion?"

Je me sentis soulagée d'un fardeau bien pesant, lorsque je perdis de vue cet homme: mais les efforts que j'avois faits pour maîtriser ma frayeur, & affecter un courage que je n'avois pas, joints à l'impatiance & aux vexations que me causoit Marianne par ses terreurs pusillanimes qu'elle n'avoit pas la force de dissimuler, m'avoient donné une fièvre violente dont je ne m'occupai pas beaucoup, tant j'étois charmée de n'être plus à la merci du conducteur à mauvaise mine que je venois de congédier.

Après avoir dîné à Nanci, nous prîmes une voiture qui nous conduisit à Lunéville, où nous allames loger à l'enseigne du Saint-Esprit. Le lendemain matin, j'écrivis une lettre à mon parent M. Harminot, officier dans les gendarmes, & je chargeai Marianne d'aller la lui remettre elle-même. Je lui disois, qu'une amie de sa famille avoit à lui faire part de quelques nouvelles qu'il seroit charmé d'apprendre. Marianne s'acquitta à merveille de sa commission, &

mon cousin la suivit de près à l'auberge où nous étions logées. Dès qu'il me vit, il parut étonné. „Je ne vous connois pas," me dit-il après m'avoir examinée avec une inquiète attention. Regardez-la bien encore, monsieur, lui dit Marianne. Il le fit, & ne me remit pas davantage. En effet, ma parure, la fatigue du voyage, mes mains & mon teint halés, mon extrême maigreur, m'avoient rendue méconnoissable. — „Comment, m'écriai-je, vous avez oublié votre infortunée cousine!" Je n'eus pas la force de lui en dire davantage; mais ces mots suffirent pour lui dessiller les yeux. Le cœur en même temps navré de douleur & pénétré de joie, il se jette à mon cou. „C'est donc vous! s'écria-t-il à son tour, en me serrant contre son sein. Est-ce un songe? serré-je dans mes bras l'infortunée, dont les malheurs m'ont coûté tant de larmes?" Il pleuroit; je pleurois avec lui; & Marianne, aussi attendrie que nous, pleuroit aussi en nous regardant.

Après nous être dit tout ce que nous avions de plus pressé à nous communiquer, il me fit part de la surprise que lui avoit causée la veille la réception de deux lettres qu'il me montra, dans l'une desquelles on lui apprenoit mon évasion de la Salpêtrière, avec les conjectures auxquelles cet événement avoit donné lieu. Il étoit

dit dans cette lettre, que l'opinion générale étoit que la Reine, dont le cœur est excellent, m'avoit elle-même procuré les moyens de m'évader, & que tout le monde applaudissoit à cet acte de justice. La seconde lettre n'étoit pas à beaucoup près aussi consolante pour mon cousin: on lui mandoit, que sans doute la voix publique l'avoit informé de ma sortie de la Salpêtrière, mais qu'une des circonstances les plus étonnantes étoit que l'on n'avoit trouvé aucune porte ouverte après mon évasion, & que cet événement fournissoit matière à une foule de commentaires, à travers lesquels il étoit difficile de saisir la vérité. On finissoit en disant à M. Harminot, que l'on m'avoit vue monter en chaise de poste, au coin du jardin du roi, avec trois exempts de police, & que probablement on me conduisoit aux îles Sainte-Marguerite, „Où cette infortunée, (ce sont les termes de la lettre) terminera sa malheureuse existence dans les fers, qui ne seront brisés qu'à sa mort."

Cette lettre avoit beaucoup alarmé mon cousin, qui parut au comble de la joie de se voir si agréablement détrompé. Nous passâmes ensemble le temps que je séjournai dans cette ville. Je lui fis part de la résolution que j'avois prise d'aller en Suisse, sans cependant lui expliquer le motif de ce voyage. Il me traça par

écrit la route que je devois suivre, & qui devoit d'abord me conduire à Luxembourg. Nous nous quittâmes avec le plus grand regret, mais je promis de lui donner souvent de mes nouvelles, & de lui faire un récit fidèle de mes aventures.

Après un intervalle de trois jours, Marianne & moi nous nous remimes en route à cinq heures du matin. Ce jour-là nous fîmes onze lieues à pied; & le lendemain, n'ayant pas pu nous procurer une voiture, nous fûmes obligées d'en faire encore neuf autres. Il nous fut impossible d'aller plus loin: Marianne sur-tout étoit si fatiguée & tellement tourmentée de son asthme, qu'au premier cabaret que nous rencontrâmes, il fallut la mettre au lit. Je n'épargnai aucun soin pour lui rendre ses forces; je fis venir un médecin, un chirurgien, &c. qui parurent ne pas croire à la possibilité de sa guérison. Malgré la foiblesse de ma santé, malgré les atteintes qu'avoient dû nécessairement y porter deux ans de prison, des peines de tous les genres, les fatigues les plus excessives, je ne souffris pas qu'une autre que moi-même passât la nuit auprès d'elle. La providence seconda les efforts & les soins de l'amitié, & j'eus la satisfaction, au bout de deux jours, de voir ma fidèle Marianne assez bien pour espérer

que quelques jours de plus suffiroient pour rétablir entièrement ses forces, & nous permettre de continuer notre route. En effet, le cinquième jour elle se trouva capable de supporter le mouvement d'une voiture, & nous allâmes jusqu'à Metz dans la messagerie. Nous passâmes la nuit dans cette ville, & le lendemain nous prîmes la diligence pour nous rendre à Thoinville, où nous arrivâmes à 8 heures du soir, à l'enseigne des trois rois, vis à-vis les capucins. Le nom du maître de l'auberge étoit Philippe. La maîtresse nous donna une chambre qui pouvoit être trouvée fort bonne pour des paysannes, comme nous paroissions l'être. Marianne étant extrêmement pressée par la faim, je demandai sur le champ à souper. A neuf heures & demie le souper n'étoit pas encore apporté: comme elle ne pouvoit contenir son impatience, je pris le parti d'aller voir moi-même pourquoi on tardoit tant à nous servir, & je m'adressai à la maîtresse. „Ma fille, me dit elle, votre souper est prêt; passez dans cette salle." Un geste m'en indiqua la porte. J'appelle Marianne, qui ne se fait pas attendre, & j'ouvre... Une dixaine de rouliers étoient rangés autour de la table. Je reculai; & m'adressant une seconde fois à la femme de l'aubergiste: „Madame, lui dis-je, nous avons demandé à souper séparément; pourquoi ne nous

faites-vous pas servir dans notre chambre? — Ma fille, répondit cette femme, vous avez tort de me demander une table particulière qui doublera votre dépense. Soupez avec ces rouliers; ce sont de bonnes gens, & vous en serez quittes pour quarante-huit sous chacune." Ces représentetions me déplurent, & me donnèrent de l'humeur: „Mais quel intérêt avez-vous, répliquai-je, à ne pas me servir comme je le demande? Si j'étois arrivée chez vous avec une suite, si j'étois une grande dame, vous n'auriez pas assez de tout votre monde pour exécuter mes ordres, & vous ne mettriez pas de bornes à vos prévenances; mais je ne suis qu'une paysanne, & vous croyez pouvoir vous dispenser d'être attentive: mon argent, cependant, vaut bien celui d'une ducheſſe." Je me servis de cette phrase familière & d'autres du même genre, pour m'énoncer dans des termes convenables à mon costume. Un officier d'infanterie, présent à cette conversation, voulant jouer l'agréable, s'avança alors près de moi, & me dit: „La belle, attendez un moment; je vais souper, & nous ferons table commune." A cette proposition, les deux filles de l'aubergiste poussèrent un grand éclat de rire dont je ne fus pas déconcertée, & je répondis avec un souris moqueur à l'officier: „Monsieur croit sans doute m'honorer beaucoup; mais apprenez, monsieur

l'officier, qu'il eſt poſſible que telle portant aujourd'hui une jupe de calmande, ſe ſoit aſſiſe à des tables où monſieur ſeroit flatté d'être admis. Il m'eſt permis ſans doute, ajoutai-je, de me refuſer a partager le ſouper des rouliers comme de tous ceux qui me déplaiſent, & je ne crois pas que mon état de payſanne autoriſe qui que ce ſoit à vouloir régler mes actions." Ce ton en impoſa à l'officier, autant qu'à la maîtreſſe de l'auberge & aux deux filles, qui profitèrent de la leçon & me témoignèrent plus d'égards.

Pluſieurs de mes lecteurs me blâmeront ſans doute, de n'avoir pas ſu réprimer cette ſaillie d'une fierté offenſée, une telle conduite pouvant donner lieu à des ſoupçons que mes plus chers intérêts me faiſoient un devoir de prévenir; mais je ne fus pas maîtreſſe de mon dépit, en me voyant, par la ſimplicité de mon coſtume, expoſée au perſifflage d'un fat qui, en faveur de ſon uniforme, ſe croyoit diſpenſé de toutes les bienſéances. Voilà en quoi conſiſte l'eſprit d'un homme de cette eſpèce, que le haſard a élevé au-deſſus des autres; il ſe fait un mérite de ridiculiſer une pauvre créature qui lui eſt ſubordonnée, & qu'il ſait être incapable de lui diſputer la palme de l'inſolence; il l'accable de ſes ſarcasmes avec une ſatisfaction d'autant

plus lâche & plus cruelle, qu'en insultant un inférieur, il est sûr qu'il ne se permettra pas de lui répondre. Que seroit cependant l'homme riche, sans le laboureur & l'artisan? Ceux de ses semblables dont les besoins lui assurent les services, élèvent pour lui des palais qu'ils ornent des productions de l'art; par eux sont tissues ces étoffes précieuses qui prennent sous leurs mains industrieuses les plus élégantes. D'un autre côté, si c'est à leurs soins qu'il doit une partie de son luxe, c'est au paysan qu'il est redevable de sa subsistance. C'est-là l'homme par excellence, l'homme qui pourvoit à son nécessaire & à son superflu, l'homme qu'il devroit protéger & chérir. Et cependant on insulte à sa simplicité, on ose le mépriser! Que l'on me pardonne si l'impertience d'un fat m'a écartée de mon sujet, en me faisant moraliser; mais moi, qui depuis mon enfance avois respecté le laboureur & le pauvre, qui jamais ne m'étois permis d'insulter à la bonhommie de l'un ni à la misère de l'autre, je me trouvai indignée du ton dédaigneusement léger d'un homme à qui il n'étoit pas inutile de donner une bonne leçon.

L'hôtesse & ses filles vinrent nous voir souper, Marianne & moi; elles me firent à l'envi des excuses, & voulurent, à force de prévenances, effacer les impressions désagréables qu'el-

qu'elles m'avoient données contre elles. Cependant, à dessein de remédier à mon imprudente vivacité, j'affectai le jargon d'une paysane; précaution parfaitement inutile, leur conduite à mon égard me prouvant sans équivoque qu'elles ne prenoient pas le change, & qu'elles me regardoient comme une femme d'un rang au-dessus du commun, que des motifs secrets faisoient voyager sous un déguisement.

Avant la fin du souper, l'officier à qui j'avois donné un avis, entra tout-à-coup dans la chambre où nous étions. „Pardon, mesdemoiselles, dit-il; j'ignorois que ce fût ici votre appartement." Je le priai de s'asseoir: il refusa poliment, & se promena en long & en large dans la chambre, en adressant la parole, tantôt à moi, & tantôt aux autres. „Vous qui voyagez, me dit-il enfin, vous avez sans doute entendu parler du fameux procès entre la comtesse de la Motte & le cardinal de Rohan. On la dit transférée dans un couvent: d'autres prétendent qu'elle a trouvé le moyen de s'évader. Nous attendons des nouvelles plus certaines; nos chefs en recevront indubitablement..... — Monsieur, je ne connois point les personnes dont vous me parlez. Mon père est un paysan qui demeure dans le voisinage d'Orléans; & comme j'ai passé toute ma pre-

mière jeuneſſe dans un couvent, je puis vous parler de religieuſes, mais non de ce que font les gens du beau monde. — C'eſt aſſez diſſimuler: la réponſe que vous m'avez faite, quand je vous ai parlé pour la première fois, me perſuade que vous n'êtes pas ce que vous voulez paroître." La nuit étant très-avancée, j'en avertis cet officier qui fut obligé de ſe retirer, quelqu'envie qu'il eût que je lui fiſſe ma confidence.

Je ſentis que j'avois fait une grande indiscrétion, & je me promis d'être plus prudente & plus réſervée à l'avenir, ſi j'avois le bonheur de me tirer de l'embarras, où m'avoit miſe un mouvement de vivacité inexcuſable. Je ne doutai pas que l'officier ne m'eût reconnue, ſinon pour ce que j'étois réellement, au moins pour toute autre qu'une ſimple payſane. Heureuſement il ſe trouvoit à l'extrémité de la chambre, lorsqu'il avoit prononcé mon nom & celui du cardinal: Marianne avoit pâli; j'avois été ſaiſie moi-même d'une frayeur mortelle, & nos alarmes n'auroient pu lui échapper, s'il avoit eu en ce moment les yeux fixés ſur nous.

Avant que de me coucher, je dis à madame Philippe & à ſes filles de nous faire éveiller à

sept heures du matin, afin de profiter de la diligence de Luxembourg, qui partoit de cette même maison à huit heures précises. Soit oubli, soit négligence méditée, on nous laissa dormir, & nous ne nous réveillâmes que longtemps après le départ de la diligence. J'en fis des reproches à l'hôtesse & à ses filles, qui m'assurèrent qu'elles avoient oublié de m'éveiller de prendre la poste.

Je n'étois pas d'humeur à goûter l'avis qu'elles me donnoient; &, sans y répliquer, je chargeai Marianne d'aller me louer un cabriolet ou une charrette. Je passai tout le temps de son absence dans les transes les plus cruelles, m'efforçant néanmoins de faire bonne contenance. De leur côté, les gens de l'auberge étoient très-curieux de savoir ce qu'étoit devenue Marianne; &, sous le prétexte de ne point me laisser seule, les filles de la maison introduisirent successivement plusieurs officiers auprès de moi. Je n'eus qu'à me louer de leur honnêteté & de leurs prévenances: la plupart m'engagèrent à rester un certain temps à Thionville, en m'assurant qu'ils feroient tout ce qui dépendroit d'eux pour m'en rendre le séjour agréable. Parmi ces officiers, il y en avoit un que j'avois quelquefois eu occasion de voir à Versailles. Il se nommoit le comte de Saint-Mi-

mis: c'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, qui se faisoit distinguer dans son corps par les qualités les plus aimables. Il étoit ami de M. de la Tour, neveu de mon mari, ayant été pages tous les deux en même temps. Le comte de Saint-Mimis causa beaucoup avec moi. Je ne peux pas affirmer qu'il m'ait reconnue; mais je suis fortement tentée de le croire, d'après l'espèce de conversation que nous eûmes ensemble. „Je pense, madame, me dit-il d'un air embarrassé... je crains de me tromper.... Vous avez sans doute des inquiétudes.... Excusez-moi si j'ose vous offrir mes services, mais je suis persuadé que cet habit n'est qu'un déguisement. Ne craignez rien, ajouta-t-il voyant que j'allois ouvrir la bouche, je ne me livre point à une vaine curiosité; je ne demande ni votre nom, ni le récit de vos malheurs: vous en avez éprouvé surement. Tout ce que je désire est la permission de vous présenter ma bourse; elle contient vingt-cinq louis, dont je puis disposer sans me gêner. Dites-moi, madame, que vous acceptez mon offre; vous me rendrez satisfait: je ne forme qu'un vœu, celui de vous servir, & ma récompense est dans mon cœur."

Ce procédé généreux ne s'effacera jamais de mon souvenir. J'en fus vivement touchée, &

je lui témoignai ma reconnoissance les larmes aux yeux. „Monsieur, lui répondis-je en détournant mes regards, pour qu'il ne s'aperçut point de mon attendrissement; „détrompez vous, je suis une paysane, & rien de plus. Je n'ai jamais connu d'autre sort, ni porté d'autres habits que ceux que vous voyez; & j'avoue que tout ce que vous venez de me dire a lieu de me surprendre, &c." Je fis tout ce qu'il m'étoit possible de faire pour lui donner le change: je lui répétai de nouveau que mon père étoit un paysan très-pauvre, mais qu'un heureux hasard lui avoit procuré l'occasion de me placer dans un couvent, où un peu d'éducation m'avoit en quelque sorte élevée au-dessus de mon état. J'entrai ensuite dans quelques détails pour donner plus de poids à ce que je venois d'avancer. Il changea de conversation, & parla de Versailles jusqu'au moment où il se retira. La conduite de ce jeune officier, celle de tous les autres qui se présentèrent, ainsi que de l'aubergiste & de sa famille, me convainquirent qu'il étoit temps que nous quittassions Thionville, si je ne voulois point m'exposer à me voir bientôt reconnue.

Cependant le jour avançoit: Marianne ne revenoit pas; elle étoit sortie à dix heures, & il étoit déjà sept heures du soir. Je voyois à

chaque instant arriver d'autres groupes d'officiers, & il falloit que je dérobasse mes vexations à tous les yeux. J'avois beau faire tous mes efforts pour me contraindre, mon agitation se déceloit malgré moi; & les personnes qui m'entouroient avoient trop d'intérêt à deviner ce qui se passoit au fond de mon cœur, pour ne pas s'en apercevoir.

A neuf heures je vis enfin paroître Marianne, harassée de fatigue, & mouillée jusqu'aux os: une grosse pluie d'orage l'avoit surprise au milieu de ses courses. Après avoir payé l'hôtesse, elle vint à moi & me dit d'un ton brusque: „Vous êtes bienheureuse de ne pas être mouillée: j'ai couru pour votre service, & vous faites ici la demoiselle! Marchons; une charette nous attend à la porte de la ville." Les officiers qui s'étoient rassemblés autour de moi me pressèrent de nouveau de ne point me mettre en route par un aussi mauvais temps. „Comment, reprit Marianne en s'adressant à eux, avez-vous peur que la pluie ne la fasse fondre? elle n'est pas faite de sucre non plus que moi. Allons, allons, prenez votre paquet & me suivez." Marianne n'étoit pas difficile dans le choix de ses expressions; mais en cette occasion elle se piqua de renchérir encore sur la grossièreté de son langage, à dessein de dérou-

ter son monde. Plusieurs officiers voulurent me conduire jusqu'à la charette, & tout ce que je pus dire pour les en dissuader fut inutile. Heureusement il étoit presque nuit; le temps s'étoit fort obscurci; la pluie continuoit à tomber avec violence: conséquemment je fus moins exposée aux regards des curieux. A la vue de la charette, qui n'avoit aucune couverture pour nous abriter, les officiers réitérèrent leurs instances pour que je différasse mon départ, en s'engageant de me conduire le lendemain en chaise de poste jusqu'à Luxembourg. Ennuyée de tant de politesses, Marianne prit encore une fois la parole: „Voilà bien de longs contes, leur dit-elle, & tout cela pour un peu de pluie! Allons, faites vos adieux; il est temps de partir. — Vous voyez, dis-je à ces messieurs, que ma cousine commence à perdre patience, & desire que nous partions sur le champ. „Je les remerciai de leurs honnêtetés, & je pris congé.

Nous allâmes coucher à Etanche, & le lendemain nous continuâmes notre route dans un chariot couvert. Mon intention étoit de gagner la Suisse, dans la persuasion que je ne serois pas en sureté par-tout ailleurs, & qu'il me seroit impossible de faire parvenir de mes nouvelles à M. de la Motte. Mais la sage providence, qui ne m'avoit pas abandonnée, con-

duisit mes pas chez la plus digne, la plus sensible & la plus généreuse des femmes, qui me fit adopter un autre plan.

Le jeune homme, qui étoit notre conducteur s'arrêta, à notre arrivée, dans un village qui se trouvoit sur notre route, dans l'intention, disoit-il, d'y laisser rafraîchir ses chevaux, & sur-tout parce qu'il lui seroit impossible de ne pas faire une halte dans une auberge où il avoit été garçon d'écurie, & dont il estimoit & révéroit les maîtres.

Tout ce que nous pûmes dire pour l'en dissuader fut inutile, &, vaincues par ses prières, nous consentîmes enfin à descendre à l'auberge devant laquelle il avoit fait arrêter la voiture. Le maître de la maison étoit hydropique, & sa femme, mère de cinq enfans, étoit à la tête des affaires. Nous demandâmes à déjeûner. Madame Schilss (c'est le nom de la digne aubergiste chez qui je fus conduite, par un heureux hasard) en m'apprenant que j'étois sur les terres de l'empereur, observa que cette nouvelle me causoit une agitation que je m'efforçois vainement de lui cacher. Elle me prit la main pour me conduire dans une chambre voisine. „Avez vous, me dit-elle alors, quelque sujet de vous réjouir d'avoir quitté la France? Tran-

quilliſez-vous, ſi cela eſt, & ne craignez rien; perſonne ici n'a aucun droit ſur vous." Elle me pria en même temps d'excuſer une queſtion qui n'étoit point l'effet d'une curioſité imprudente, mais du vrai deſir de me ſervir. „Je ne voulois point, ajouta-t-elle, que d'autres que moi fuſſent témoins du trouble qu'il vous a été impoſſible de déguiſer: voilà pourquoi je vous ai conduite ici;" &, ſans me donner le tems de répondre, elle me preſſa de reſter avec elle, en accompagnant cette offre des choſes les plus obligeantes.

Je lui dis alors que je me rendrois à ſes inſtances avec le plus grand plaiſir, ſi je ne craignois de manquer d'argent avant d'avoir le tems d'en recevoir de ma famille, à qui je me propoſois d'écrire à ce ſujet. „Raiſon de plus, s'écria-t-elle, pour que je vous garde; il faut & je veux que vous reſtiez auprès de moi." Enchantée de la bonté de ſon cœur & de la généroſité de ſes manières, je pris courage, & lui dis que mon deſſein étoit d'aller en Suiſſe, & de paſſer après cela en Angleterre. „C'eſt à merveille, répliqua madame Schilss; mais il vous eſt auſſi poſſible d'écrire d'ici à vos parens, que d'attendre que vous ſoyiez en Suiſſe pour leur donner de vos nouvelles. J'exige donc que vous ne quittiez point ma maiſon; chez moi vous

ferez en sureté, & vous trouverez dans une femme que vous ne connoissez pas encore, la plus sincère des amies." A ces mots elle me serra la main & me dit à voix basse. „Je vous devine. „Une offre aussi inattendue & aussi obligeante ne pouvoit être refusée, & j'eus tout lieu de m'applaudir dans la suite d'avoir donné ma confiance à cette femme respectable.

Deux jours après mon arrivée, j'écrivis à M. de la Motte une lettre sous enveloppe, que j'adressai à M. Mac-Mahon son ami à Londres. Sa réponse me parvint dix jours après: il me disoit dans sa lettre qu'il alloit s'occuper des moyens de trouver une personne de confiance pour me conduire auprès de lui. Je passai ensuite vingt-un jours sans recevoir d'autres nouvelles de mon mari. Je commençai à craindre que ma lettre & les siennes n'eussent été interceptées, & chaque voiture que j'apercevois me sembloit être envoyée pour m'enlever, & me ramener dans l'affreuse prison dont j'avois eu le bonheur de m'échapper.

Le 23 juillet un curé des environs d'Hollrich, qui étoit de la connoissance de madame Shilss, m'apporta le journal de Luxembourg que depuis long-temps je desirois de parcourir,

dans l'opinion qu'il y seroit fait mention de ma sortie de la Salpêtrière. Le curé & mon hôtesse étant tous deux présens, me prièrent d'en faire lecture à haute voix. J'eus soin de réserver les nouvelles de France pour la fin, & quand j'y fus arrivée, je trouvai ce paragraphe:

„Le 5 de juin la comtesse de Valois de la Motte s'est évadée de la Salpêtrière, entre onze heures & midi, avec une fille nommée Marianne qui la servoit. Des personnes de la plus haute distinction, attendries sur les malheurs de cette célèbre infortunée, avoient réuni en sa faveur leurs efforts & leur crédit, & il avoit été résolu qu'elle seroit conduite sous peu de jours dans un couvent. On assure qu'elle devoit cet adoucissement à son sort, à la bonté du Roi, à qui on avoit rendu compte de sa courageuse résignation dans la situation affreuse où elle se trouvoit. Sœur Marthe affirme qu'elle a pris la fuite habillée en homme, & qu'elle est sortie de la Salpêtrière en tenant à la main une cage qui renfermoit un oiseau auquel elle étoit très-attachée."

Pendant cette lecture, j'appelai à mon aide tout le courage dont j'étois capable pour ne pas me trahir. L'agitation de Marianne égaloit au moins la mienne, mais heureusement le curé ne

s'en aperçut pas. Il étoit dit aussi dans le même article, que beaucoup de personnes prétendoient m'avoir vue monter, près des boulevards, dans une chaise de poste qui m'attendoit. D'autres assuroient que j'avois été arrêtée à Calais par trois exempts, & conduite aux îles Sainte-Marguerite. Ignorant les causes & les circonstances de mon évasion, le public, comme on le voit, s'épuisoit en conjectures sur ce que j'étois devenue; mais cette dernière me fit un vrai plaisir, en ce qu'elle étoit propre à écarter plus surement les soupçons que le déguisement excitoit auquel nous avions eu recours.

Cependant des bruits alarmans pour moi ne tardèrent pas à se répandre & à s'accréditer parmi les officiers de la garnison de Luxembourg. On contoit qu'il y avoit chez madame Schilss (qui ignoroit encore qui nous étions) deux femmes, dont l'une grande & forte pouvoit bien être la Marianne de madame de la Motte, & l'autre madame de la Motte elle-même. Dès lors je me vis journellement visitée par un grand nombre d'officiers, tant jeunes que vieux, qui tous m'engageoient à prendre un logement en ville, me représentant que le séjour d'un village ne pouvoit que me paroître triste & ennuyeux.

Un de ces officiers, le chevalier de Fressois, m'offroit obligeamment de faire usage de la gar-

de-robe d'une de ses parentes, jusqu'à ce que mes malles fussent arrivées, m'assurant que ses habits iroient parfaitement à ma taille, & qu'ils me conviendroient beaucoup mieux que ceux que je portois. Je remerciai le chevalier de Fressois, en lui disant qu'il se trompoit, que je n'étois rien de plus que ce que je paroissois être. Ces protestations ne diminuèrent rien de l'intérêt que j'avois inspiré généralement, & je recevois de toutes parts des complimens & mille offres de service.

Le chevalier de Curel fut un des plus obstinés à soutenir que j'étois réellement la comtesse de la Motte. Insensiblement cette opinion parut plausible à tant de personnes, que je commençai sérieusement à craindre d'être découverte. Je crus alors qu'il étoit absolument nécessaire que je misse madame Schilss dans mon secret, afin de me concerter avec elle pour faire cesser une rumeur qui pouvoit m'être fatale, & en conséquence je lui appris mon véritable nom. „Je le savois déja, me dit-elle; mais par discrétion, je me gardois bien de vous en parler. „Madame Schilss m'avoua que je n'avois fait que l'affirmer dans une opinion qui étoit la sienne depuis longtemps. Elle me dit aussi que, maitresse de mon secret sans que je lui en eusse fait confidence, elle avoit cherché à user

de sa pénétration pour mon avantage; qu'en conséquence elle s'étoit fait une loi de déforienter par de fausses histoires & de faux aveux, toutes les personnes qui venoient lui demander des informations sur mon compte. Les unes avoient ajouté foi à ses récits; d'autres n'avoient point voulu revenir de leur prévention. L'opiniâtre chevalier de Curel me fit des vers dans lesquels, sans me nommer, il s'exprimoit assez clairement pour ne pas me laisser de doute sur la certitude qu'il avoit de me connoître; il alla même jusqu à insinuer que j'avois formé un complot avec mon hôtesse, pour empêcher que l'on ne devinât ce que je prenois tant de soin à cacher.

Cette circonstance nous parut assez sérieuse, à madame Schilss & à moi, pour nous faire recourir à un stratagême, afin de ne pas laisser au chevalier de Curel le moyen de me nuire. A cet effet, nous commençâmes par lui témoigner une grande confiance. Nous parlâmes en sa présence en termes mystérieux, & d'une manière qui sembloit indiquer que nous n'aurions pas été fâchées que notre secret fût aussi le sien. Bientôt après je me hasardai à lui dire que si je pouvois compter sur sa discrétion, je me déterminerois peut-être à lui faire part.... Il ne me donna pas le temps d'achever, tant il étoit

pressé de m'assurer qu'il sauroit respecter la confiance que j'aurois la bonté de lui accorder, & qu'il n'en abuseroit jamais. Après l'avoir laissé répéter plusieurs fois ces protestations, je lui dis que j'étois une des actrices du théâtre Italien; que son cousin le chevalier de Curel, officier du régiment du Roi, avoit conçu pour moi une passion violente & vouloit m'épouser; que j'étois à Langres lors de la mort de son père, & que sa famille venant à être informée des intentions de mon amant, avoit obtenu un ordre pour me faire enfermer. „Je me suis soustraite à cette injustice, ajoutai-je, en fuyant à la faveur de ce costume; & je n'attends que votre cousin, qui doit arriver incessament ici."

Le chevalier crédule donna dans le panneau, & nous assura de nouveau d'une discrétion à toute épreuve. Cette promesse n'empêcha pas que, vingt-qnatre heures après, cette histoire ne circulât de café en café; ce à quoi je m'étois attendue en choisissant pour confident le chevalier de Curel, que je savois être le plus indiscret des hommes. Mon histoire fut répétée partout, & par-tout accueillie avec empressement, de sorte que l'artifice auquel j'avois eu recours réussit au-delà de mes espérances. Ce bruit parvint aux oreilles de M. Huberti, jurisconsulte généralement estimé dans sa province par

ſes talens & ſes connoiſſances. La curioſité l'amena à mon auberge, pour s'aſſurer ſi j'étois en effet une des actrices de la comédie Italienne. Il entra dans ma chambre ſans frapper, comme par mégarde, & me demanda pardon de ſa mépriſe. Je le reçus d'abord froidement; mais il ne parut pas s'en effrayer, & entama la converſation auſſi gaiement que ſi nous euſſions été d'anciennes connoiſſances. Il y mit tant d'eſprit, que je m'en voulus de ne lui avoir pas fait un accueil plus gracieux, & que je cherchai à réparer par ma belle humeur le tort que j'avois eu à ſon égard. J'ignorois le vrai motif de ſa viſite, & il ne lui échappa aucune expreſſion qui pût me le faire ſoupçonner, tout notre entretien n'ayant roulé que ſur des choſes indifférentes. Quelques jours après, pluſieurs officiers vinrent annoncer à madame Shilss qu'ils ne doutoient plus que je ne fuſſe la comteſſe de la Motte; qu'ils en étoient d'autant plus perſuadés, que M. Huberti leur avoit aſſuré que je n'étois pas une actrice, comme je m'étois plu à le conter au chevalier de Curel. M. Huberti s'étant préſenté de nouveau chez madame Shilss à deſſein de me rendre une ſeconde viſite, dès que je fus inſtruite de ſon arrivée, je courus à ma chambre & je m'y renfermai ſous la clef.

Ma poſition commençoit à devenir des plus embarraſſantes, d'autant plus que je ne recevois aucune

aucune nouvelle de Londres. La dernière lettre qui m'étoit parvenue m'en avoit annoncé une autre incessamment, qui devoit me prévenir du temps où l'on viendroit me chercher. Mes inquiétudes s'accrûrent au point, que Marianne résolut de partir pour Bar-sur-Aube, dans l'intention de consulter madame de la Tour, ou à son défaut, madame de Suremont. Il ne me restoit plus d'argent; madame Schliss donna près de trois louis à Marianne pour les frais de son voyage, avec des habits à l'allemande qui lui servirent à se déguiser, & un excellent cheval. Marianne, qui n'étoit jamais montée à cheval de sa vie, le renvoya quand elle fut arrivée à deux lieues d'Oleriſſe, & fit le reste du voyage à pied. Madame de Suremont la reçut on ne peut pas plus mal, & refusa de lui prêter le plus léger secours. M. Harminot mon cousin, que j'avois vu à Lunéville, m'avoit offert de l'argent que ses instances n'avoient pu me faire accepter, ayant su que tout ce qu'il avoit de comptant lui étoit alors absolument nécessaire: mais il m'avoit donné une lettre de change de vingt-cinq louis, que je reçus avec reconnoissance, à dessein de la présenter à l'acceptation de M. de Suremont, ne doutant pas que s'il ne lui étoit pas possible de me donner des secours pécuniaires, il ne se refuseroit point à endosser ce billet, pour me mettre à même d'en tirer

parti; mais, contre mon attente, M. de Suremont ne voulut ni donner de l'argent ni accepter le billet.

N'espérant plus rien à Bar-sur-Aube, l'infatigable Marianne continua sa route à mon insu jusqu'à Paris, persuadée qu'elle trouveroit dans la bienfaisance des personnes qui avoient paru s'intéresser à mon sort, les secours qu'elle n'avoit pu obtenir de mes barbares parens. Sans lettres de recommandation, sans moyens quelconques de gagner accès auprès de ceux à qui elle desiroit s'adresser, elle rentra dans la capitale avec la confiance d'une belle ame, ne pensant pas qu'il reste bien peu d'amis aux malheureux.

Sa première démarche fut de se rendre chez M. Tillet, qui avoit tant de droits à ma reconnoissance par les attentions paternelles qu'il m'avoit marquées pendant mon emprisonnement, mais la manière dont l'accueillirent les domestiques, qui, en la poussant par les épaules hors de la maison, osèrent la menacer de la dénoncer à la police & de la faire renfermer de nouveau à la Salpêtrière, l'effraya au point qu'elle s'occupa de son retour avec autant d'empressement qu'elle en avoit mis dans sa venue. Cependant, avant de quitter Paris, elle eut le bon-

heur de découvri la demeure d'Angélique qui y faisoit alors sa résidence, & à qui lebrave factionnaire, ce fidèle agent de ma correspondance avec l'inconnu, avoit remis mes effets. Marianne s'en chargea, & passa une seconde fois à Bar-sur-Aube, où elle vit madame de la Motte qui lui fit présent d'un louis: mademoiselle Charton lui en donna un autre. Marianne se présenta encore chez madame de Suremont, pour lui proposer l'achat d'un superbe mantelet de mousseline brodée qu'elle offrit de lui vendre pour un louis. Madame de Suremont s'y refusa, sous prétexte qu'elle avoit trop de délicatesse pour abuser de la détresse d'une de ses parentes, au point de s'approprier ses effets à vil prix, & que d'un autre côté sa situation ne lui permettoit pas de me procurer les secours qui m'étoient nécessaires. Sa délicatesse ne l'empêcha pas cependant d'indiquer à Marianne une femme qui pouvoit, disoit-elle, faire l'acquisition de ce mantelet. Marianne, qui avoit besoin d'argent pour venir me rejoindre, alla la trouver, accompagnée par mademoiselle Charton; & pour la somme de vingt-quatre livres, elle lui céda, outre le mantelet, deux chemises & une très-belle juppe de basin. Ce qu'il y a de remarquable dans la délicatesse de madame de Suremont, c'est que, quelques jours après, ces effets passèrent

entre ses mains: ce qui prouve que si elle s'étoit fait un scrupule de les achêter elle-même, il ne lui avoit pas paru immoral de les faire achêter pour son compte. Avec cet argent, & les deux louis qui lui avoient été donnés, Marianne revint me trouver à Oleriſſe.

12.

Voyage de Paris à Marseille par M. Bérenger.

Vous avez le projet de venir me chercher, mon bon ami; vous voulez voir la Provence, les Alpes, la mer enfin; & cettes, quelque idée que vous vous faſſiez de ces choſes-là, je ſuis bien ſûr que votre attente ſera ſurpaſſée! Habitant d'un pays beau à la vérité, mais uniforme & plat, vos ſenſations, en conſidérant vos payſages, ſont monotones, & pour ainſi dire ſans mouvement: c'eſt dans les creux des vallons, c'eſt au ſommet de ces hautes montagnes qui ſe perdent dans les nues, c'eſt en graviſſant les ſentiers tournants de ces rochers, d'où l'œil plon-

ge avec effroi dans des gorges profondes, où mugiſſent des torrents qui vont tombant d'abîmes en abîmes; c'eſt en paſſant ſous les arcs brillants de ces caſcades éternelles qui jailliſſent du haut de ces monts blanchis par tant de neiges preſſées, & ſe déploient ſur vos têtes comme de longs rubans nués de toutes les couleurs de l'arc-en ciel; c'eſt en voyant un beau lac au milieu de ces cimes inacceſſibles, des prairies riantes dans des déſerts pierreux, des troupeaux immenſes ſur des pelouſes eſcarpées; c'eſt là que l'ame du philoſophe, frappée de tous ces contraſtes, émue de tous ces nouveaux ſpectacles, enchantée de la ſurprenante beauté des ſites, des tableaux, & de tant d'objets giganteſques & romantiques, ſe livre aux ſentiments qu'ils inſpirent: il contemple, il admire.... Mille idées vaſtes, mais confuſes, mille ſentiments profonds, mais tumultueux, occupent ſon eſprit, exaltent ſon imagination: il eſt là comme ſur le trône de la nature; les nuages flottent ſous ſes pieds; il ſuit de l'œil le cours long & brillant des fleuves qui vont au ſein des mers les plus oppoſées; il compte les provinces & les états comme du haut des tours élevées dans nos villes, nous diſtinguons les différents quartiers, les maſſes des maiſons, & la direction des rues. Les antiques cités giſſent ou ſur le bord des lacs & des fleuves, ou ſemblent aſſiſes ſur le penchant des collines cou-

vertes d'arbres verds, ou s'allongent perchées sur les pointes des monts qui ceignent les plaines fuyantes & vaporeuses.

Quel délicieux horizon! quelle variété d'objets pittoresques! on ne peut les décrire sans transports; tous les chants du poëte qui les célebre sont des hymnes de reconnoissance & d'admiration. Les mœurs simples, les loix & la liberté regnent encore dans ces heureux cantons; on y voit des hommes laborieux, nerveux, fideles; les femmes y sont chastes & fécondes, pleines de pudeur & de graces naïves; tout y travaille, tout y multiplie, parce que le travail est honoré & le célibat avili; & voilà, mon cher ami, les scenes magnifiques qui vous attendent dans les montagnes. Vous chérissez la solitude; la botanique ne vous est pas étrangere; vous aimez à déclamer de beaux vers dans des lieux inspirants. Partez, mais partez seul, & dans ces routes montueuses, faites à pied tout le chemin que vous pourrez faire. Je regarde comme perdu tout le temps qu'on passe enfermé dans une voiture; on ne sent alors que le plaisir d'arriver, sans goûter jamais celui d'aller & de découvrir: vous croirez votre admiration épuisée... Les plaines fertiles, les côteaux couverts de hameaux & de vignobles, les hautins même que présentent dans les terres

du Dauphiné des vergers si piquants & si réguliers; tout cela laissera votre cœur dans une tranquillité si angloise, qu'elle dégénéreroit bientôt en splen très-ennuyeux, si vous n'avanciez vers la mer. C'est encore là un de ces spectacles qu'on a beau vanter! La nature est bien plus riche que l'imagination des hommes! mais il est un art de jouir que tout le monde ne connoit pas! On court sur les objets sans s'y préparer, sans aiguiser les désirs, sans rechercher aucun de ces accessoires qui les entourent, qui les complètent pour ainsi dire: pour moi, j'avoue que je suis plus difficile; j'attends que la tête me tourne un peu. Voici quel est mon secret, mon cher ami; gardez-le pour vous, & n'allez pas le communiquer aux profanes.

Si le temps étoit froid, couvert ou tempétueux, gardez-vous d'avancer; restez dans le Comtat; attendez le retour du chaud, du calme & du soleil. Le soleil est le dieu de la Provence; la mer sans le soleil n'est qu'un vaste gouffre dont les eaux grises, & le bruit sourd attriste & consterne l'imagination: d'ailleurs dans ces jours de deuil, la vaste mer est solitaire; nuls bateaux de pêcheurs, nulles galiotes de marchands ne peuplent cet immense désert. Le peu de vaisseaux mouillés dans les anses des environs, sans pavillons, sans voiles, les flancs

battus par les flots blanchissants, sont agités sans relâche d'un balancement monotone; & ceux qui veillent à leur garde, ont les oreilles incessament fatiguées du gémissement des cables, & du sifflement des agrêts: quelquefois même un tourbillon s'élevant tout-à-coup, & s'accroissant avec impétuosité, arrache ces malheureux navires aux ancres qui les attachoient au rivage. Les cables cassent, les vaisseaux fuient, se rencontrent, se heurtent avec fracas, ou se brisent sur les rochers à fleur d'eau, qui bordent nos isles & nos parages. Soudain un peuple avide & barbare, qui, du haut des rochers, suivoit de l'œil sa proie, se précipite en foule vers les écueils, & se saisit impitoyablement du butin que les flots jettent sur la greve: car de même qu'il est un droit affreux de la guerre, il est un droit insensé du naufrage. Ce brigandage abominable, né parmi les peuples pillards & farouches du nord, n'a pu être entiérement réprimé, ni par les sages loix des Romains, ni par les ordonnances de Louis XIV: il semble à ces inhumains ripuaires, qu'on ne doit ni pitié ni justice aux étrangers qui éprouvent ce triste accident. Ne souillez jamais vos regards de ces barbaries; que ces désolations ne portent aucun sentiment douloureux dans votre ame. Restez au fond des terres pendant la courte durée de ces ouragans. Quoiqu'en

dise Lucre, ces terribles moments n'ont rien d'agréable, & l'homme sensible se hâte de détourner les yeux quand il voit des malheureux qu'il ne peut soulager.

Mais si le jour est tranquille & pur, si aux approches de l'aurore vous sentez la fraîcheur de la rosée, & l'émanation balsamique des plantes parfumées qui couvrent nos montagnes, partez long-temps avant le lever du soleil. Courez, hâtez-vous; jamais vous n'avez vu, jamais vous ne reverrez avec le même plaisir, le grand, le sublime spectacle qui va se découvrir à vos yeux. Que n'ai-je à le contempler encore pour la premiere fois de ma vie! quoiqu'il soit toujours nouveau, toujours auguste, je sens cependant que la surprise ajoute à l'enchantement, & l'on ne répand qu'une fois ces précieuses larmes d'attendrissement & d'admiration que les grands sentiments nous arrachent.

L'aube blanchit les airs, l'étoile de Vénus commence à pâlir; un vent doux & frais souffle de l'orient; le coq matinal chante au loin dans les fermes, & les oiseaux recommencent à gazouiller amoureusement parmi les bosquets. Un parfum délicieux, exhalé de mille aromates, semble composer un encens qui monte vers le maître de la nature. L'éclat du jour aug-

mente, les nuages légers qui couronnent la mer au fond de l'horizon, se colorent d'un rouge tendre & d'un or pâle, dont les teintes harmonieusement fondues & dégradées, viennent mourir au zénith des cieux, encore voilés d'un sombre azur vers l'occident; les progrès de la lumiere sont rapides. L'astre qui la lance à grands flots, avance à pas de géant, il est aux portes du jour; mais l'œil impatient ne le découvre pas encore. Toutes les couleurs sont enfin ressorties du néant; l'espace est inondé d'immenses nappes de feu; les nuages rares, & presque dissipés, brillent des plus éblouissants reflets. Je cherche avec inquiétude le point de l'horizon, d'où le soleil va détacher son cercle d'or. Quel moment! douce attente! Le cœur palpite de volupté, le regard est fixé au milieu des flots, l'éclat rouge & tremblant des cieux brille & scintille sur la surface des ondes légérement agitées. Tel est dans un large fourneau, le bronze mis en fusion par une flamme ardente & vivement réfléchie sur la matiere étincelante & liquide. Enfin..... un point de feu paroît..... s'élance, s'agrandit; & le char radieux du pere de la vie est tout entier suspendu sur l'abîme resplendissant. Homme, prosterne-toi devant cette brillante image de la divinité, adore la bienfaisance éternelle, inépuisable de cet astre fidele à féconder, embellir, éclairer ton séjour!

Terre, treſſaille d'alégreſſe! les ſeuls regards de ton époux vont darder dans ton ſein la fécondité; la chaleur lance le rajeuniſſement & la joie dans tes profondes entrailles! Les côteaux richement vêtus de pourpre, les plaines couvertes d'un or flortant, les prés émaillés de fleurs, & parés de leurs vaſtes draperies, s'empreſſent d'étaler à tes yeux les fruits innombrables de ce grand hymen de la nature. Et toi, mer vaſte, mer immenſe, que tes vagues frémiſſantes ſe plaiſent à multiplier l'image du ſoleil! Tes monſtres, échauffés par ſes feux, bondiſſent de plaiſir ſur ta ſurface bouillonnante, & les coquillages flottants, les nations des dorades argentées, & les rougers reluiſants, empourprés de tes feux, ſont plus richement habillés au fond de tes abîmes, que les rois de l'Inde au milieu de leurs palais ſomptueux!...

J'ai eu beſoin de reſpirer autant que vous, mon cher ami, après ce jet empoulé de ma verve; je voyois très-bien, je vous jure, qu'il étoit déplacé; mais je me ſentois entraîné par un plaiſir, par un beſoin d'écrire, qui tenoit de l'inſpiration; j'étois abſolument en eſprit ſur le théâtre que je vous décrivois. Je n'imaginois pas; je voyois réellement les objets que mon pinceau coloroit. Sans doute ce qu'on appelle enthouſiaſme n'eſt que cette correſpondance vi-

ve & rapide entre une imagination frappée & un cœur affecté; il tient à cette émotion, à cette impatience qu'excite le beſoin de produire, lorſque l'idée originale d'un ſujet ſe réaliſe en quelque ſorte au dedans de nous, s'éclaircit, ſe développe, ſe peint & s'anime. Deſcendons de ces régions ſublimes, où l'on ſe perd ſouvent à force de s'élever, & parlons naturellement: ſans naturel, il eſt difficile d'intéreſſer, & B*** a raiſon de dire:

Le naturel eſt le ſceau du génie.

Où en étions-nous avant nos écarts pindariques? C'étoit à l'art de jouir avec détail & ſenſibilité de tous les nouveaux ſpectacles que la mer offre aux amateurs des payſages.

Il vous ſera facile de faire en ſorte que le jour de votre arrivée à Marſeille ſoit un dimanche: c'eſt encore un moyen de vous ménager un tableau neuf & plein de vie, auquel rien n'eſt à comparer, ſi ce n'eſt peut-être l'arrivée des galions en Eſpagne. Je ſuppoſe, & cela vous eſt très-poſſible, que vous ayez choiſi le 8 ſeptembre; il fait un chaud dévorant, des nuages d'une pouſſiere ſubtile vous poudrent, vous alterent: un ruiſſeau, que par haſard vous découvrez au pied d'un rocher, vous attire irréſiſtiblement; vous approchez avec tranſport de cette eau limpide & courante, vous y plongez vos mains avec ſenſualité, vous en buvez

avec délices. Il faut avoir senti nos intolérables chaleurs, pour connoître le prix d'un verre d'eau fraîche!

Le soleil commence à baisser: les hautes murailles des héritages nous garantissent à moitié de ses ardeurs: suivons cette route si battue & si tortueuse.... Entendez-vous ce sourd & lointain bruissement? sentez-vous ce vent frais, cet air marin & salé? Encore quelques pas, & le flot écumeux viendra mourir à vos pieds... Voilà la plage: là sont assis des pêcheurs tranquilles, dont la ligne attend le poisson: plus loin, des grouppes d'enfants nuds plongent dans la mer, nagent sur le dos, ou s'occupent sur les rochers à détacher des coquillages. Les grouppes se multiplient, les anfractuosités de ces balmes servent d'asyle à des bandes joyeuses qui, à moitié dans l'eau, se livrent à mille folâtres jeux. Les uns comme des Tritons, sonnent du cor, ou soufflent dans d'énormes conques qu'ils appellent bions; les autres dansent sur la mousse avec de jeunes filles; d'autres rassemblés sur des blocs pétrifiés, font une collation des poissons récemment péchés, des figues, des raisins, des melons, des pasteques. La nuit vient, les barques s'apprêtent, les banderolles flottent, les voiles se déploient: on entre dans les canots, la jeunesse y saute alégrement; les plus forts & les plus adroits enlevent à deux mains

leurs craintives amies; & fiers de les presser dans leurs bras, montent en vainqueurs dans les bateaux, & les placent à la pouppe. Le signal est donné; on leve l'ancre, on part: les rames font jaillir l'onde amere: on rit, on est heureux, & l'on arrive chez soi fatigués, mais contents; amusés, mais sans remords; l'imagination remplie de tout ce qu'on a dit & fait dans la journée, & la bourse point vuidée par de folles dépenses, par des jeux ruineux, ou par des paris bêtes.

Et n'allez pas croire, mon cher ami, que je vous fasse ici des descriptions romanesques: non, je n'esquisse qu'à moitié ces riants Vateaux; je ne représente, ni les petits bals champêtres sous les mûriers qu'on rencontre à la porte de chaque bourgade, ni la bruyante cohue qui chante, fume & boit dans toutes les guinguettes des environs, ni les terrasses qui bordent la route, couverts de pavillons & de treillages; lesquels servent sur le soir d'observatoire & d'abri à nos élégantes beautés.

A mesure qu'on avance vers la ville, la foule augmente; tout cela s'en revient en chantant, en dansant, en riant; le tambourin & le galoubet qu'on entend raisonner de tout côté, donnent insensiblement à la marche un mouvement cadencé, & à l'humeur un contentement indicible. On entre enfin en découvrant,

de la porte d'Aix à la porte de Rome, une multitude innombrable où l'œil ne voit que des têtes ondoyantes & semblables aux flots de la mer, quand le vent commence à les faire moutonner. L'assemblée du Cours est alors dans tout son étalage; rien de plus ravissant & de plus opposé à tout ce que je viens de décrire; de longues files de chaises à rangs triples & quadruples, ornent le côté gauche, & sont les trônes d'un essaim de belles, parées avec goût, couronnées de fleurs, exhalant l'essence de la cassie & de la tubéreuse; nulle part au monde, les yeux ont plus d'expression, les gestes plus de vivacité, le parler plus de graces & de douceur, l'esprit plus de saillies, la conversation plus de charmes, plus d'enjouement; par-tout volent les ris, par-tout vous entendez des entretiens animés; (& ceux que vous n'entendez pas, ne sont pas les moins intéressants). Un doux tumulte, un murmure agréablement confus retentissent au loin dans les airs; tout dans ces moments, tout dans ces lieux enchantés respire un air de fête & de plaisir, d'opulence & de liberté, qui rend ce nouveau spectacle aussi vif que délicieux.

13.

Anecdotes sur les gens de Lettres, ou leurs écrits.

Après la mort de M. de Châteaubrun, de l'académie françoise, auteur des tragédies de Mahomet II, des Troyennes & de Philoctete, & sous-gouverneur de monseigneur le duc d'Orléans, on trouva un testament par lequel il léguoit à sa femme une rente de deux mille écus; mais comme il ne laissoit pas une fortune capable d'acquitter cette somme, il pria le duc d'Orléans, mort en 1786, de remplir cette disposition. Le prince, en apprenant cette nou-

velle, s'écria avec attendriſſement: Il me connoiſſoit bien! & il s'empreſſa de répondre à la confiance de M. Châteaubrun.

L'abbé Terraſſon, d'un caractere doux & modéré, n'eſtimoit ſes propres lumieres, ainſi que celles des autres, que ſuivant le rang qu'elles lui paroiſſoient tenir dans l'eſprit humain. Ainſi, nulle admiration outrée pour les chef d'œuvres des anciens; nulle prévention contre les découvertes des modernes. Il eut ſouvent de très-grandes diſputes ſur Homere, avec des gens qui n'étoient pas auſſi tranquilles; mais lorſqu'on ſe fâchoit, & qu'on lui répondoit d'un ton qui approchoit de l'injure, il répliquoit très-doucement: „Voilà bien du zele gratuit pour Homere; je préſume même que de ſon vivant il nous en auroit diſpenſé."

C'eſt du même abbé Terraſſon qu'on a dit avec fineſſe, qu'il allioit beaucoup d'eſprit à beaucoup d'imbécillité; mais qu'il falloit avoir autant d'eſprit que lui, pour être auſſi imbécille. L'abbé Terraſſon devint riche par le jeu des billets en 1720; mais l'abondance eſt un fardeau pour quelqu'un qui n'a ni déſirs, ni tentation d'en avoir. L'abbé cherchoit à ſe créer

des besoins, lorsque la chûte du système entraîna celle de sa fortune: „Me voilà tiré d'affaire, s'écria-t-il; je revivrai de peu, & cela est bien plus commode."

On garde jusqu'aux derniers instants le goût dominant qui nous a occupé pendant la vie. M. de Lagny, de l'académie des sciences, fut un très-grand calculateur; ayant perdu connoissance dans la maladie dont il mourut, M. de Maupertuis s'approcha de lui, & s'avisa pour le faire revenir un peu à lui, de crier: „M. de Lagny, quel est le carré de douze? Cent quarante-quatre, répondit le malade." Ce fut son dernier mot, & il expira.

M. de Coulanges connu par ses chansons, mérita le nom d'aimable qu'on lui donna, par ses saillies, son affabilité, & la douceur de son caractere. „On se l'arrachoit, & ne l'avoit pas qui vouloit, disoit Mad. de Sévigné." Souhaité en une infinité d'endroits, sa femme disoit avec grace: „Je lui propose de ne plus tant perdre de temps en chemin, & de se mettre tout d'un coup dans une escarpolette, qui le jettera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de ne pas mettre au moins les pieds à terre."

Le fameux docteur Swift, doyen de la métropole de Dublin, donna pendant plus de trente ans à toute l'Irlande un exemple rare de zele & de charité. Il jouissoit d'environ 30,000 liv. de revenus; sa maniere de vivre, simple, frugale, lui laissoit beaucoup de superflu. Comme il étoit très-sensible à la misere des pauvres, il imagina d'établir pour leur soulagement une banque, où sans caution, sans gages, sans suretés, sans intérêts, on prêtoit à tout homme ou femme du peuple ayant quelque métier ou quelque talent, jusqu'à la concurrence de 10 liv. sterlings, c'est-à-dire, un peu plus de 200 liv. monnoie de France. Le temps pour la restitution du prêt étoit fixé, & toujours proportionné à la situation de l'emprunteur, & à la nature de la somme: par-là, Swift faisoit vivre plusieurs familles laborieuses; il animoit l'industrie, encourageoit les talents, détruisoit la fainéantise, & jamais on ne lui manquoit de parole. Au jour marqué, les sommes prêtées rentroient dans la banque pour circuler en d'autres mains, & servir à de nouvelles libéralités; au reste, les dissipateurs, les emprunteurs infideles n'auroient pas manque impunément à leur devoir. La promesse étoit comme solidaire; & les infracteurs de la foi publique avoient dans leurs pareils des surveillants, & des juges toujours prêts à sévir contr'eux.

Lorsque la Monnoye envoya pour le concours de poésie à l'académie françoise, son poëme du Duel aboli, il fut jugé digne de Boileau, avant que l'auteur se fît connoître. Quelqu'un ayant dit à Perrault, qui avoit à se plaindre du satirique: „Vous seriez bien attrapé si cette piece étoit de Boileau!" Fût-elle du diable, répondit l'équitable académicien, elle mérite le prix, & l'aura.

Combien les gens de lettres ont voilé de crimes, & ont fait illusion à la postérité, en lui faisant accorder son estime à ceux qui ne la méritoient pas! Ce Pollion, si vanté par Virgile, & sous la protection duquel il étoit glorieux d'être, fut une ame féroce & endurcie par les richesses; son luxe devint aussi extrême qu'inhumain. Pour engraisser ses murenes de son étang de Pausilippe près de Naples, il leur faisoit jeter des hommes pour leur servir de pâture; il condamnoit pour la moindre faute ses esclaves à ce genre de mort. Auguste se trouvoit une fois à manger chez lui, lorsque par étourderie un malheureux esclave laissa tomber un vase de cristal, & fut condamné par son barbare maitre à être jeté aux murenes: Auguste eut les plus grandes peines à obtenir qu'on lui fit grace.

François I. avoit obtenu du pape un bref qui enjoignoit à tous les prêtres de France de se raser, ou de payer un impôt pour avoir droit de porter la barbe. Les évêques & les gros bénéficiers payerent l'impôt sans difficulté; mais les pauvres ecclésiastiques furent forcés de se laisser dépouiller le menton; cependant les statuts de quelques églises portoient que l'évêque ne pourroit lui-même y entrer sans mettre la barbe à bas, & Duprat en fit la triste expérience. Ce prélat, fils du chancelier du même nom, portoit une des plus belles barbes du royaume; il revenoit plein de gloire du concile de Trente, où il avoit fait briller son éloquence, & où il s'étoit fait connoître par ses écrits, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Clermont. Un jour de Pâques, suivant l'auteur de la Pogonologie, il vint en prendre possession; mais s'étant présenté à son église cathédrale pour y faire l'office, il trouva les portes fermées. Trois dignitaires du chapitre l'attendoient à l'entrée: l'un tenoit un rasoir, l'autre des ciseaux, & le troisieme le livre des anciens statuts de cette église, où il montroit du doigt ces mots: Barbis rasis! point de barbe! Deux de ces messieurs sembloient le menacer du fer dont ils étoient armés. Duprat eut beau leur représenter qu'il ne convenoit pas de travailler le jour d'une si grande fête, on ne voulut pas se ren-

dre à cette raison. Pour sauver sa barbe, il fut obligé de s'enfuir, de laisser l'évêché, & pour couronner l'œuvre, il en mourut de chagrin.

Le président Jeannin, si célebre sous Henri IV par ses écrits, sa probité & ses négociations, étoit fils d'un simple citoyen d'Autun. Un prince cherchant un jour à l'embarrasser, lui demanda de qui il étoit fils? Jeannin lui répondit: de mes vertus. Un riche particulier ayant entendu Jeannin plaider en qualité de simple avocat, fut si flatté de son éloquence qu'il résolut de le prendre pour gendre: il l'alla trouver, & lui demanda en quoi consistoit son bien. Voilà, lui répondit Jeannin, en portant la main à son front, & à une tablette chargée de livres; voilà tout mon bien, toute ma fortune. Henri IV l'appella à sa cour, & en fit son ministre. Ce prince étoit si sûr de sa fidélité, qu'un jour se plaignant à ses ministres que quelqu'un d'entr'eux avoit révélé le secret de l'état, il prit le président Jeannin par la main, en disant: Je réponds pour le bon homme; voyez entre vous autres qui a révélé le secret. Le même prince se reprochoit souvent de n'avoir pas assez récompensé ses services en disant: Qu'il doroit plusieurs de ses sujets pour cacher leur malice; mais que pour Jeannin, il en avoit toujours dit du bien,

sans lui en faire. „Il avoit accoutumé, dit Saumaise, de faire préparer tous les ans un dîner magnifique, où tous les gens de lettres d'un mérite réel, auxquels il avoit fait donner des pensions, étoient invités. Après une conversation pleine de civilités & de remerciments de ce grand homme, il les exhortoit à continuer dans le service du Roi & du public, & leur faisoit payer leur pension comptant, les priant de ne lui rendre aucune visite, sachant que le temps étoit précieux aux personnes de leur profession, & qu'il se tiendroit plus leur obligé, les sachant dans leurs cabinets, que s'il les voyoit tous les jours à sa porte."

Le célebre historien Hume attendit la mort avec la tranquillité la plus parfaite. Dans une lettre qu'il écrivoit à l'un de ses amis deux jours avant son dernier instant, on lisoit ces mots: „Si vous me faites réponse, ne m'écrivez rien qui ne puisse être lu par tout le monde; car, il y a apparence que votre lettre arrivera quand je ne serai plus."

On disoit de l'antiquaire Vaillant, qu'il lisoit plus facilement une médaille qu'un Mancrau ne lisoit un exploit. Comme il alloit de Mar-

feille à Rome, il fut pris par un corsaire & conduit à Alger, où il recouvra la liberté au bout de quatre mois. A son retour, il fut de nouveau attaqué par un corsaire de Tunis; mais de crainte de perdre des médailles d'or qui lui avoient donné beaucoup de peine à recueillir, il en avala une quinzaine, & se sauva dans l'esquif. Il conserva ses médailles après avoir eu une indigestion qui faillit à le faire périr.

A la fin de 1754, Johnson termina son dictionnaire des écrivains Anglois, non moins à sa propre satisfaction, qu'à celle de son libraire Millar, principal propriétaire de l'édiction. La joie que ce dernier éprouva à la réception de la derniere feuille du manuscrit, se manifesta dans le billet qu'il écrivit à l'auteur; le voici: „Andrew Millar fait ses compliments à M. Samuël Johnson, & lui envoie le montant de sa derniere feuille du dictionnaire: il rend graces à Dieu de n'avoir plus affaire à lui." Johnson lui répondit ainsi: „Samuël Johnson est bien sensible aux compliments de monsieur Andrew Millar, & très-aisé d'apprendre par le billet qu'il a reçu, qu'Andrew Millar est capable de remercier Dieu de quelque chose."

Un gentilhomme Napolitain soutint quatre duels pour assurer que le Dante valoit mieux que l'Arioste. Cet enthousiaste allant mourir, & s'accusant de ces combats particuliers, s'écria: „Je n'ai pourtant lu ni l'un, ni l'autre."

L'abbé Regnier, secrétaire de l'académie françoise, y faisoit dans son chapeau une quête d'une pistole pour une dépense commune: il présenta son chapeau au président Rose, homme célebre pas son avarice, & ce dernier assura qu'il avoit donné. „Je le crois, dit-il, mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, répliqua Fontenelle, je l'ai vu, & je ne le crois pas."

14.

De l'esprit & du cœur.

L'âme, qu'on définit une substance qui pense, attribut qui lui est spéciel, & qui en prouve la spiritualité & l'immortalité, est le principe interne de toutes nos opérations.

Si les diverses propriétés, puissances ou facultés de l'ame se manifestoient également dans tous les hommes, ils seroient égaux en mérité. Ainsi ceux en qui elles brillent le plus, sont supérieurs aux autres. Il est rare, à la vérité, d'en trouver un concours parfait dans une même personne; mais il n'est que trop ordinaire de

voir que tel qui a beaucoup d'entendement, ou, ce qui est le même, d'intelligence ou de conception, se rend le plus souvent méprisable par sa conduite. L'ame contracte, par des actes plusieurs fois réitérés, des habitudes bonnes ou mauvaises; je veux dire, certaines impressions qui font qu'elle a plus de penchant, de promptitude & de facilité à faire une chose qu'elle a déja faite.

Ces habitudes, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises, forment ou corrompent ce qu'on appelle l'esprit ou le cœur. Celui-ci n'est que l'ame, autant qu'elle a des affections bonnes ou mauvaises. Ces affections de l'ame, qui viennent de la nature, sont sans doute innocentes dans leur principe. Sont-elles dirigées vers le bien, on les nomme vertus: ont-elles le mal pour objet, on les qualifie de passions. Celles-ci étant donc des affections de l'ame, le plus souvent dépendantes du caractère, il n'est pas libre d'avoir ou de n'avoir pas de passions, parce que l'ame n'est pas la maitresse de recevoir ou de ne pas recevoir une impression. Mais la liberté de l'ame consiste à consentir ou à ne pas consentir à l'effet de cette impression. La raison n'est pas moins un attribut caractéristique de l'homme; elle est une portion de la sagesse divine dont le créateur orne nos ames

pour nous éclairer sur nos devoirs; elle doit toujours servir de frein au progrès de ces affections déréglées vers lesquelles la corruption de notre nature nous porte avec le plus de violence.

L'esprit n'est autre chose que l'ame, en tant qu'elle conçoit, qu'elle juge, qu'elle raisonne, &c. On a plus ou moins d'esprit ou de talens, en proportion que l'on contracte plus ou moins l'habitude d'exercer les facultés de l'entendement, du jugement, &c. Ainsi, par ce terme esprit, on doit entendre, pour ainsi parler, cette partie de l'ame, (quoiqu'elle ne soit qu'une & indivisible,) qui opère & qui renferme toutes nos connoissances: elle en est le type. Comme le cœur est le siége des passions, l'esprit est le genre qui a sous lui plusieurs espèces; c'est-à-dire, que la manière dont l'esprit travaille sur ces objets, lui fait donner les noms d'imagination, de génie, de goût, de mémoire, de jugement, de bon sens, &c. Il y a donc beaucoup de sortes d'esprits. Leur différence essentielle sont, la fécondité, la vivacité, la pénétration, la justesse, la netteté, la profondeur, la délicatesse, la finesse, la force, &c. Il y a encore des esprits distraits, lents, faux, singuliers, &c.

Ce qu'il y a de plus choquant dans les beaux-esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à

leur patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles.

On qualifie, pour l'ordinaire, de bel-esprit, un homme qui s'attache aux faux brillans, qui juge sans discernement, & donne le prix aux fades pointes. La vraisemblance de la vérité le séduit, l'agréable l'émeut, & le vrai ne le persuade que foiblement: la raison ne le détermine pas; mais les manières, les discours imposans du bel-esprit, & l'art avec lequel il arrange ses paroles, le font briller souvent dans la conversation; c'est une fausse lueur qui trompe & qui s'évanouit dès qu'on regarde de prés cet éclat qui charme: enfin, le bel-esprit est un homme qui a quelqu'espèce d'imagination, sans avoir de bon-sens. Comme le bel-esprit ne dépend que d'une certaine disposition des ressorts de la machine, un homme dont l'esprit a brillé pendant quelques années, n'est plus le même quand l'âge vient appesantir ses organes; la vivacité des esprits animaux s'émousse, une légère altération en retarde ou en précipite le cours: de-là vient que ces sortes d'esprits paroissent même journaliers, inégaux, sombres, taciturnes. Il faut donc faire une distinction essentielle entre le bel-esprit & le bon-esprit. Celui-ci a les principales facultés de l'ame en partage; & comme elles sont le fruit d'un tra-

vail opiniâtre & des méditations profondes, le bon-esprit est moins susceptible d'inégalité, que le bel-esprit. Il n'appartient donc qu'au bon-esprit de donner le ton dans les doctes assemblées, de penser solidement, d'examiner sans prévention, d'admirer le vrai, de convaincre, ou du moins, de persuader sans beaucoup de peine.

Voltaire passe parmi nous pour le premier bel-esprit qu'ait produit la France; mais l'auteur de l'Esprit des Loix passe pour le premier génie de l'Europe.

Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans grande érudition. Il n'arrive jamais d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit: M. de Montesquieu en est la preuve.

La définition si heureuse de l'esprit, raison assaisonnée, semble avoir été faite d'après l'esprit de M. de Fontenelle.

Si le bel-esprit porte à l'affectation, l'esprit philosophique en détourne, & devroit en guérir.

Ce n'est pas toujours celui qui a le plus d'esprit, qui brille dans une conversation; mais celui qui s'imagine en avoir davantage.

Il eſt auſſi offenſant de parler avec eſprit, quand on eſt avec des ſots, qu'il ſeroit impoli de parler à l'oreille: le ſot eſt également bleſſé de ces deux choſes, parce qu'il ignore également ce qu'on dit.

Je crois que nous n'avons tant d'eſprit, qu'avec ceux qui nous en croient.

Vous trouvez, dites-vous, beaucoup d'eſprit à Clitandre: je voudrois, pour votre honneur, que vous lui en trouvaſſiez moins, parce que vous en auriez davantage.

Le bon-eſprit conſiſte à ſçavoir faire uſage de tout. Et pourquoi ne pas profiter de ce qu'un auteur a d'excellent, parce qu'on y trouve des fautes qu'on ne ſçauroit excuſer?

15.

Poésies.

Vers de la Fontaine, pour des bergers & des bergeres, dans une fête donnée à Troyes en 1678.

Telles étaient jadis ces illustres bergères
Que le Lignon tenait si cheres:
Tels étaient ces bergers qui, le long de ses eaux,
Menaient leurs paisibles troupeaux,
Et passaient dans les jeux leurs plus belles années.
Parmi ces troupes fortunées,
Les plaisirs de campagne & les plaisirs de cour
Trouvaient leur place tour à tour.
Comme eux tantôt on nous voit sur l'herbette
Marquer nos pas au son de la musette,
Cueillir & présenter des fleurs,
En y mêlant quelques douceurs:
Tantôt au bord de nos fontaines
Nous chantons de l'amour les plaisirs & les peines;
Et le devin tircis mêle aussi quelquefois
Son Thuorbe divin aux accens de nos voix.
Par fois, à sa bergere on donne serénade,
Avec elle on fait mascarade,
On danse même des ballets.

On fait des vers galans on en fait de follets.
Nous lisons de Renaud les douces aventures
Et les magiques impostures
De la belle qui l'enchanta,
Tout ce que le Tasse chanta,
Et mille autres récits que la galanterie
Semble avoir inventés pour notre bergerie.
Nous vous dirons aussi que nos brillans guérêts
Et nos sombres forêts
Nous fournissent par fois de quoi faire grand' chere;
Mais cela paraîtrait vulgaire,
Et l'on dirait qu'en discours de berger
On ne parle jamais de boire & de manger:
Ainsi passe le temps, sans tracas, sans cabale;
Gens d'une humeur assez égale,
Voilà nos douces libertés;
Qu'ont de mieux vos sociétés?

La jeune Agnès, chanson de l'abbé Mangenot.

Sur un air connu.

I.

Dieux! que j'étais ignorante
Encore au dernier printems,
Et que je devins savante
En touchant à quatorze ans!
Mais tout cela me chagrine
Et me réduit aux abois;
Car si maman me devine,
Je n'irai plus seule au bois.

2.

Tout alors était myſtère
A mes regards curieux;
Maintenant un rien m'éclaire,
L'âge a déſillé mes yeux.
Mais tout cela &c.

3.

Jadis de nos fleurs nouvelles
Je ne faiſais nul état;
De mes grâces naturelles
J'en fais relever l'éclat.
Mais tout cela, &c.

4.

J'ignorais mon teint, ma taille,
Juſqu'à ne daigner les voir:
Aujourd'hui, quoiqu'on m'en raille,
Tout ruiſſeau m'eſt un miroir.
Mais tout cela, &c.

5.

J'attachais ma collerette
Avec un ſoin ſcrupuleux;
Bien moins je m'en inquiette,
Zéphire en fait ce qu'il veut.
Mais tout cela, &c.

6.

Je croyois qu'une bergère
Devait n'aimer que ſon chien;
Je ne m'y connaiſſais guère
Mon cœur m'en avertit bien.
Mais tout cela, &c.

NOUVEAUX CAHIERS DE LECTURE.

Avis.

Les *Cahiers de Lecture*, que l'indulgence du public n'a ceſſé d'honorer depuis 1782 de l'accueil le plus flatteur, ſeront continué ſous le titre de

Nouveaux cahiers de lecture.

Le plan de la rédaction & le prix de la ſouſcription reſteront les mêmes, comme ci-devant. *Six* cahiers formeront *un* volume, & chaque volume ſera orné du portrait d'un François célèbre. Le rédacteur prend ici l'engagement ſolemnel, que les lecteurs n'auront plus à l'avenir à ſe plaindre d'un retardement quelconque de la publication de ces cahiers. Car à la fin de chaque mois, chaque cahier ſera delivré ſans delai aux ſouſcripteurs. Le *premier cahier* paroîtra à la fin du mois de *Juillet* 1795. & ainſi de ſuite. On prie donc Mrs. Les ſouſcripteurs de vouloir bientôt renouveller leurs abonnemens. Le bureau des *nouveaux cahiers de lecture* eſt à *Gotha*, chez M. le conſeiller & bibliothécaire *Reichard*, rédacteur du journal. On ſouſcrit en tout tems chez les directeurs des poſtes, chez les principaux libraires & chez toutes les perſonnes qui ſont chargées de la ſouſcription.

Le prix d'une année ou de *douze cahiers* eſt *d'un ducat*, ou de *trois risdalers*. Il faut affranchir les lettres & *envois*.

Livraison de 24 planches

gravées par Chodowiecki pour l'ouvrage de Richardſon intitulé Clariſſe, traduit de l'anglois en pluſieurs Langues.

L'on s'accorde depuis cinquante ans à regarder le roman de Richardſon, intitulé Clariſſe, comme un des plus précieux et des plus durables monuments, que ſe ſoit élevé l'eſprit humain. Il ne s'agit point ici de prodiguer des éloges au plan et à l'exécution de l'enſemble, à la fineſſe, la préciſion et la juſteſſe avec la quelle les caracteres ſont deſſinés, à la maniere dont les diverſes parties ſont groupées, dont l'intéret augmente presque à chaque page, non plus qu'à la delicateſſe, la netteté et au moëleux du ton. Le lecteur le moins attentif est forcé de voir à quel point, le chef-d'oeuvre de Richardſon, poſſede ces qualités — dont un roman du jour peut ſe paſſer, mais qui ſont eſſentielles à un ouvrage immortel comme Clariſſe. Ce que, peut-etre l'on connoitra moins, quoi que pourtant pas moins admirable, c'eſt le mérite pitoresque de l'auteur, ſon coup d'oeil vraiment phiſionomiſte, ſon talent ingénieux à lui propre, de rendre pour ainſi dire palpable, par traits déliés et comme ſaiſis à la volée, l'ame toute entiere de ſes acteurs. Ce talent de ce grand poëte méritant d'être expoſé à un plus grand jour, Henri Graeff Libraire à Leipſic,

a pris

a pris la louable resolution de faire exécuter, pour être joints aux traductions de Clarisse, 24 tableaux representant les plus intéressantes situations. Elles ont été soigneusement choisies parmi toutes celles qu'offre cette grande exposition des passions humaines. Ces tableaux sortiront de la main d'un artiste généralement connu, comme possédant le secret de ratifier par son burin, les révélations de la poesie, et de rendre par les plus fines nuances, les representations plus énergiques, plus vives et plus frapantes. Il n'y a personne qui ne s'imagine tout de suite que c'est Chodowiecki, quand même on ne le nommeroit pas; Chodowiecki dont le génie correspond parfaitement à celui de Richardson, le seul artiste peut être, capable de réussir à nous montrer, ces coups de pinceau, qui souvent n'y sont qu'indiqués ou soufflés, et les traits caractéristiques du poëte avec la plus exacte vérité.

L. T. Kosegarten.

Ayant

Ayant accepté avec plaisir la propoſition de l'éditeur, de deſſiner et graver 24 planches du chef d'oeuvre de Richardſon, je lui ai promis de les exécuter avec empreſſement. Je prends ici, à ſa priere le même engagement envers, le public, qui, jusqu'ici, a honoré mon travail de ſon aprobation. Je puis d'autant mieux remplir ma promeſſe, que j'ai déja travaillé, il y a pluſieurs années dans cette hiſtoire de maniere que les caracteres des perſonnes qui y jouent les principaux rolles, me ſont encore vivement preſents. Je n'épargnerai rien de ce qui peut contenter et le public et le traducteur.

Daniel Chodowiecki.

L'editeur n'a rien à ajouter, ſi non qu'il a pris les plus ſcrupuleuſes meſures pour que les amateurs des gravures de Chodowiecki puſſent recevoir des exemplaires d'une égale beauté, ſur le meilleur papier ſuiſſe, tel que celui des figures de Don Quichote, et au prix le plus modéré, aux conditions ſuivantes: pour l'ouvrage complet en 8 volumes ſur papier à écrire, que l'on peut recevoir tout de ſuitte; et pour les 24 gravures qui ſeront livrées après, l'on payera d'avance 2 $\frac{1}{2}$ louis d'or. Ceux qui poſſedent déja l'ouvrage, et ne prendront que

les

les estampes, payeront aussi d'avance 4 écus argent de convention. Ceux qui n'auront pas payé d'avance, payeront par la suite 5 ecus argent courant pour les planches; et pour l'ouvrage complet 16 ecus. — Afin de rendre ces estampes propres à être employées dans les deux dernieres editions originales et dans la traduction françoise, on indiquera exactement, dans un avis imprimé, la place de chaque tableau, tant dans l'original que dans les traductions. Les avances seront reçues jusqu'à la foire de paques 1796. époque où les estampes seront achevées.

Leipsic le 1. Avril 1795.

Henri Graeff.

Titelkupfer fehlt

Jahrg. Nr 84 bis 1794.
je 3 Bände (à 4 Hefte) =
33 Bände.

Mit 30 Titelkupfern und
20 Notenbeilagen.
(statt 33 Titelk. u. 21 Notenb.)

Af 914 b
[1794. 3.]
ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum
ULB Halle 3
001 750 275
Geprüft
ad 174.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717943-10

CAHIERS
DE
LECTURE.

Troiſieme & dernier volume.

KÖNIGLICHE BIBLIOTHEK ZU BERLIN

1794.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-168566485717943-10